



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

Hélène BORDES

**LES SERMONS
DE
FRANCOIS DE SALES**

**THESE POUR LE DOCTORAT ES LETTRES
PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE METZ
CENTRE « LITTERATURE ET SPIRITUALITE »**

**Directeur de Recherches :
M. le Professeur Jacques HENNEQUIN**

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE DE METZ



031 342957 0

Volume 1

T

Université de Metz
Faculté des Lettres et Sciences humaines
Centre d'Etudes "Littérature et Spiritualité"

HELENE BORDES
Maître de Conférences de Littérature française,
à la Faculté des Lettres et Sciences humaines
Université de Limoges

LES SERMONS DE FRANCOIS DE SALES

Le exemplaire

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE LETTRES - METZ -	
No Inv.	1989020L
Cote	L/Mz 89/5
Loc.	MAGASIN

Thèse pour le Doctorat d'Etat (Doctorat ès Lettres)

Directeur de recherches : Monsieur le Professeur Jacques HENNEQUIN
Université de Metz

Année universitaire 1988 - 1989.

"La parole est toute proche de toi,
elle est dans ta bouche et ton coeur,
pour que tu la mettes en pratique".

Deutéronome XXX 14 (Controverses, édition
d'Annecy I 192).

"La parole me réveille chaque matin,
chaque matin elle me réveille pour que j'écoute
comme celui qui se laisse instruire".

Isaïe L 4... (Traité de l'amour de Dieu,
livre IX chapitre 15, édition d'Annecy V 159 ;
Sermons VII 472).

"Et moi, je suis avec vous tous les jours
jusqu'à la fin des temps".

Matthieu XXVIII 20 (Sermons VII 125, etc.).

"Et le Verbe s'est fait chair et il a habité
parmi nous, et nous avons vu sa gloire..."

Jean I 14 (Sermons VII 7, etc.).

"Marie se rendit en grande hâte..."

Luc I 38 (Sermons VII 121, etc.).

"Il ressuscita..." "Il est ressuscité..."

"Il fut transfiguré".

Luc IX 28, 29 (Sermons VII 276, etc.).

DILECTIS MEIS

REMERCIEMENTS

Voici la partie la plus merveilleuse, au sens latin du terme, quand arrivant au terme d'un travail de recherche, surtout alors qu'il a couvert toute une vie universitaire, on se retourne sur le chemin parcouru : jamais on ne voit mieux que chaque recherche, et surtout sur François de Sales, est "communautaire".

Une reconnaissance d'abord à ma famille ; chacun sait que ce n'est pas une mince affaire que de "supporter", au sens ancien comme au sens moderne, un chercheur. M'ont guidée les exemples de mes parents et leur mémoire : mon père, pour qui "l'ouvrage bien faite" et la loyauté n'étaient pas des mots mais une règle de vie aussi simple que fondamentale ; ma mère, qui vivait "l'oraison vitale" de saint François de Sales, même sans le savoir. M'ont appuyée aussi frère et soeurs : Pierre et les siens, Elisabeth et les siens encore, ma tante Jeanne et sa famille ; en particulier ma soeur Marguerite fut au premier rang pour connaître les bourrasques causées dans la vie de tous les jours par le travail intellectuel ; jamais sa patience ne disparut, non plus que le modèle d'exigence morale qu'elle incarne ; m'ont soutenue enfin tous les amis, j'y reviendrai, qui surent, longtemps, que silence n'est pas oublié.

Ma reconnaissance est aussi acquise à l'Université, à l'alma mater qui m'a faite. C'est la Sorbonne qui pour un DES en 1951 me fit rencontrer un auteur que je ne connaissais qu'à peine, DES que dirigea Monsieur le Professeur Dédéyan : les indications qu'il me donna alors m'ont aidée jusqu'à aujourd'hui. Lorsque plus tard, professeur de lycée, je repris mes études salsésiennes, il me conseilla de m'adresser à Madame le Professeur Hélène Tuzet, de l'Université de Poitiers, pour un travail de 3ème cycle qui aurait dû plus tard non pas être achevé mais fusionner avec le travail pour le Doctorat d'Etat ("Saint François de Sales et le Platonisme") auquel il avait pensé pour moi. La minutie exigeante, la spiritualité élevée de Madame le Professeur Tuzet me furent toujours, elles aussi, un soutien ainsi que la richesse intellectuelle de Monsieur le Professeur Dédéyan. C'est avec tristesse que je pense qu'elle n'aura pas vu l'aboutissement de mon travail.

Mais je n'étais pas comparatiste, et au départ à la retraite de Madame le Professeur Tuzet, avec l'accord de Monsieur le Professeur Dédéyan, je m'adressais à Monsieur le Professeur René Bady. Je rencontrai en lui "l'hu-

maniste dévot" accompli, l'humilité et le bon sens des disciples de saint François de Sales, ainsi qu'une culture dont l'immensité et le caractère vécu font toujours et encore mon admiration. Je me rappelle avec émotion l'hommage que lui rendit Monsieur le Professeur Robert Aulotte, m'annonçant, le jour de mon épreuve d'habilitation à diriger des recherches, une mort toute récente que j'ignorais : "Ce parfait humaniste, ce modèle que fut pour nous tous Monsieur le Professeur René Bady...". Ce m'est une vraie douleur que la mort l'empêche de voir avec les yeux de ce monde des pages qui lui doivent tant. Mais des lettres et des observations, avec ses propres travaux, sont là pour me dire qu'il est présent près de moi.

A sa retraite et à la fin de son éméritat, il encouragea ma démarche vers celui qui aura été officiellement le directeur de ma recherche, le Professeur Jacques Hennequin, de l'Université de Metz où le "Centre Littérature et Spiritualité" joue le rôle que l'on sait ; c'est à la compréhension de mon dernier directeur, à sa vigilance, à son aide dans tous les domaines, à son sens de l'accueil amical et des valeurs salésiennes, à ses attentions silencieuses, à l'exemple de ses travaux (et j'oublie bien des raisons de le remercier, lui et sa famille), que la présente thèse doit d'arriver enfin au jour, quelles qu'en soient les imperfections contre lesquelles il a lutté minutieusement, mettant comme humblement ses pas dans ceux de ses prédécesseurs. Sans lui, jamais je n'eusse écrit le mot "fin", ni compris que ce mot ne signifie pas abandon ou "terminus", mais à tout âge de la vie, comme un départ ... Diriger un chercheur déjà avancé n'est pas une mince affaire.

Il me faut aussi dire ce que je dois au séminaire du Professeur Marc Fumaroli (maintenant au Collège de France), séminaire que j'ai suivi pendant deux ans et où j'ai tout appris de ce qui est la première partie de ce travail, et où j'ai bien le sentiment que certains auteurs étudiés avaient un peu été choisis pour lui, une partie que par ailleurs le Professeur René Bady m'obligeait, malgré mes réticences au début, à bien et à fort longuement développer. Le Professeur Fumaroli me confia la parole dans son séminaire, me forçant ainsi à aller de plus en plus loin dans la réflexion sur la rhétorique de François de Sales. De même, le Professeur Jean Mesnard (de l'Université de Paris IV Sorbonne) me demanda dans son séminaire de parler de l'Ordre de la Visitation et de ses grands noms, en souvenir peut-être de l'époque où, pour une jeune étudiante, il s'était un jour déplacé afin de lui réserver une visite particulière de la Bibliothèque des amis de Port-Royal.

Jamais l'appui de l'Université ne m'a manqué : le Professeur Robert Aulotte, de l'Université de Paris IV Sorbonne, me soutint, et avec quelle force, dans certains passages plus que difficiles de ma carrière, le CMR 17 avec le Professeur Roger Duchêne, l'Université de Strasbourg avec le Professeur Noémi Hepp, celle de Clermont II, avec les Professeurs Geneviève et Guy Demerson m'offrirent de parler souvent dans des colloques. Comment n'oublier personne ? Que ceux qui ne verraient pas ici leur nom sachent qu'ils sont présents à mon esprit par leur exemple et leurs travaux : Madame le Professeur Micheline Cuénin, Monsieur le Professeur Robert Garapon, encore, les Professeurs Jacqueline Plantié, Jean Céard, Claude Longeon, Messieurs le Professeurs Philippe Sellier et Roger Zuber, Messieurs les Professeurs Louis Terraux, Jean-Pierre Leduc-Adine, Mesdames les Professeurs Emmanuèle Baumgartner, Michelle Châtelet, Elfrieda T. Dubois, Thérèse Dufeil, Monsieur le Professeur Gwenhaël Ponnau, et tant d'autres... tant d'autres... qui, à des titres divers, souvent même sans le savoir, me soutinrent. Aucun ne douta de moi quand j'en doutais moi-même; les Professeurs J. Morel et J.P. Collinet...

Ma propre Université, celle de Limoges, m'a apporté l'aide sans pareille d'un congé sabbatique pour un semestre universitaire. Comment savoir en remercier celui qui est maintenant son président, le Professeur Pierre Pouthier ? Je réunis aussi dans mes remerciements affectueux, car je pense à eux avec une émotion véritable, les collègues de "mon" Département, le Département de Français de la Faculté des Lettres de Limoges, qui ont respecté une recherche dont la spécialisation m'éloignait de plus en plus de la leur, ceux donc qui oeuvrent ou ont oeuvré au Département de Français auquel j'appartiens, les étudiants qui m'ont suivie (et parfois précédée...) sur certains chemins de ma recherche (Colette Bressan, Geneviève Pauchat, Maryse Cassagne, Michel Tournade, ce dernier Oblat de Saint-François-de-Sales et auteur maintenant d'une thèse pour le Doctorat d'Etat sur "la nature dans l'oeuvre de François de Sales" ; et tous les autres...)

Comment oublier encore, mais comment réussir à les nommer tous, les amis qui accompagnèrent fidèlement ces décennies de recherche ? Messieurs et Mesdames Osmonde Limousin, Claude Monteil, Dirk Bogarde, Blandine Delahaye. Certains ne verront pas ce travail qui leur doit tant, du Père Jean Daniélou à Madame Suzanne Ladauge, présents dans un souvenir où vivants et morts, célèbres ou obscurs, calomniés ou admirés, ils illustrent pour moi la peinture que nous dressent les sermons salésiens sur la Toussaint. Il me faudrait appeler par leur nom les autres, religieux, religieuses, laïcs, prê-

tres, évêques qui m'aidèrent : les Pères Jean Paul-Dubreuil, Duval, les Pères Lazaristes de Paris, Soeur Paula (Françoise Picard), OSB à l'abbaye Saint-Louis-du-Temple de Limon, les Filles-de-Saint-François de Sales... Tâche impossible, tentée à dessein dans un désordre évident ici : une thèse naît de tant de liens divers. Tous, tous donc, même ceux qui ne se voient dans ces lignes qu'allusivement présents, voire se devinent, cachés, sont là ; qu'ils le sachent.

Il faut faire une place très spéciale ici au travail de Madame F. Hardy : sans elle la thèse ne se fût point incarnée dans la typographie ; et surtout son *ἀκρίβεια*, ses observations amicalement énergiques, m'ont aidée plus d'une fois à ramasser une réflexion tourbillonnante sur la pensée à la démarche circulaire de l'évêque de Genève que j'imitais (et imite sans doute encore involontairement), génie en moins ! Elle fut toujours l'oeil vigilant que tout chercheur souhaite voir lire et relire ce qu'il écrit.

Merci à Mesdames Ribière et Uglà de leur aide : ce ne sont pas les parties les plus agréables du travail qu'elles réalisèrent en s'occupant des index, fichier, bibliographie. Merci enfin et à part, à Madame Marie-Claude Bergeret, qui, dans une passe difficile pour elle et pour moi par ailleurs, me montra avec vélocité, dynamisme et joie, que les problèmes matériels ne sont jamais insurmontables, me redonnant ainsi courage par de simples gestes sans discours, alors que la thèse m'apparaissait tout à tour comme un vaste chantier ou un désespérant champ de fouilles et de ruines.

Je n'aurai garde d'oublier l'aide de la Bibliothèque de l'Institut catholique de Paris qui me permit avec une confiance et un optimisme tout salésiens de consulter, il y a bien longtemps, à domicile, des ouvrages rares, dont la toute précieuse deuxième édition ancienne du Combat spirituel de Lorenzo Scupoli qu'elle conserve ; l'aide encore de l'Eglise Réformée de Limoges, de ses pasteurs et de ses fidèles, quand je dus travailler la prédication protestante.

La place la plus grande doit maintenant être faite à ma dette envers les familles religieuses salésiennes. Pour avoir rencontré mon DES, le Père Henri l'Honoré me fit participer aux annuelles Journées Salésiennes ; j'y rencontrai le Père André Brix, et bien d'autres Oblats ou personnalités salésiennes. Surtout, les Pères eurent l'audace de confier à un assistant universitaire débutant, la responsabilité d'expliquer François de Sales aux meilleurs spécialistes. Des Pères, des religieuses et laïcs rassemblés ainsi

chaque année, j'ai la certitude que j'ai tout appris, alors que j'étais censée leur apporter les résultats de ma réflexion.

Ils me firent rencontrer l'Ordre de la Visitation, à Nevers d'abord, à Annecy ensuite. Ce fut l'éblouissement : archives ouvertes, inédits "offerts", recherches adjacentes à la mienne (des années durant l'archiviste de Nevers, Soeur Chantal-Marguerite recopia et m'envoya tout ce qu'au cours de ses recherches et de la lecture spirituelle que chaque Visitandine fait chaque jour, elle rencontrait et dont elle pensait que cela pouvait m'aider). Toutes les religieuses, toutes les Supérieures que j'ai connues, et dont beaucoup ont disparu, ont sans cesse été près de moi : Mère Marie-Odile en charge à Nevers, Soeur Marie-Josèphe, Soeur Marie-Agnès de la même maison ; Mère Marie-Reine, Soeur Marie-Jeanne, Mère Marie-Hélène et tant d'autres, à Annecy. Je sais que l'humilité et l'esprit communautaire des religieuses feront qu'elles comprendront que je ne puis ici recopier la liste de toutes celles qui composent les monastères, et qu'il en sera de même pour les monastères même dont je ne cite le nom qu'en passant (Lourdes, Vaugneray, Scy-Chazelles, Paris I et II, et Waldron dans le Sussex)...

Une place entièrement à part est à faire cependant à mon amie Soeur Marie-Patricia, archiviste de la Visitation d'Annecy et responsable de la remarquable réédition en cours de la correspondance de sainte Chantal (à laquelle j'ai un tout petit peu aidé au début). Sans Marie-Patricia, jamais je n'eusse surmonté certains obstacles ni vaincu certains découragements. Le Docteur de l'amitié spirituelle s'est adressé à moi à travers elle. Jamais non plus je n'eusse découvert les inédits que contient ma thèse.

Que dire des Soeurs Salésiennes de Belgique, dont l'amitié exigeante est toujours en éveil, et de tout ce que je leur dois ? Il me faudrait toutes les citer. Je ne le puis, mais chacune lira, pour elle-même, ici, son nom, en sachant que je n'oublie pas non plus celles qui ont disparu.

J'ajouterai ici les noms du Père André Ravier et de Monsieur Roger Devos, les spécialistes bien connus, le nom aussi de Soeur Catherine de Sienne, OSB à l'abbaye Sainte-Marie de Maumont.

Enfin (mais est-ce enfin ?), il me faut remercier les évêques d'Annecy, Monseigneur Sauvage, Monseigneur Barbier, et leur entourage, en particulier le Père Barcellini. Lors des Semaines Salésiennes qu'organisent l'évêché d'Annecy et la Visitation, ils m'ont fréquemment demandé de parler. Même si

on n'est plus un assistant débutant mais un maître de conférences en fin de carrière, on ne peut qu'être bouleversé par une telle confiance.

Il faudrait ajouter le nom de celui qui fut le curé de la paroisse familiale de Brive, et qui aujourd'hui est responsable de l'évêché d'Angoulême, Monseigneur Georges Rol, dont une des préoccupations majeures a toujours été la vie religieuse, et qui fut aussi le soutien si fidèle de mes parents, accompagné par les prêtres de sa collégiale Saint-Martin.

Il faut aussi savoir que m'aidèrent les Missionnaires de Saint-François-de-Sales, en particulier le Père Duval, les Religieuses SMMI (Soeurs Missionnaires de Marie Immaculée), liées à l'origine à la Société des Filles-de-Saint-François-de-Sales.

Tant de coeurs présents, tant de coeurs disparus mais présents... Tant de visages d'adultes, d'étudiants, d'élèves, avec leurs mille attentions... La paroisse saint Pierre de Limoges et tous les prêtres que j'y rencontrai dont le Père Picat, son curé, en particulier...

Jamais, je ne finirais...

Il le faut cependant.

Fréquemment, j'ai ainsi eu l'impression de ne faire que tenir la plume pour d'autres, maladroitement parfois, dans un grand épuisement souvent, mais toujours prise par une joie qui me dépassait, la joie que François de Sales partageait avec Jeanne-FrançoiseFrémyot de Chantal et que tous deux, ensemble ou séparément, ont fait connaître aux autres. Peu de chercheurs connaissent ce bonheur : que leur recherche se fonde, au sens propre, avec la vie, dépassant et englobant tout.

Avant de finir s'il se peut cette sorte de revue d'une vie, avec ses omissions involontaires et son désordre qui est celui de l'existence même, je dirai ou redirai le nom des jeunes Oblats de Saint François de Sales qui, avec la jeune génération des Visitandines, sont l'avenir du Salésianisme : Michel, Bernard, Jean-Luc, Antoine, Stéphane, Thierry, et les autres, tous les autres qui viendront.

Ce bonheur, voilà à qui je le dois, à bien des anonymes aussi. On ne s'étonnera donc pas de la dédicace que j'ai inscrite sur la page d'ouverture et que je me plais à écrire à nouveau ici et la modifiant quelque peu : DILECTISSIMIS MEIS. Le superlatif est inférieur à ma dette.

Je devrais donc m'arrêter ici; mais l'aide que j'ai reçue ne peut se mesurer. Comment ainsi oublier (je les cite dans un désordre qui n'est que celui de la mémoire du cœur, et il faut bien nommer l'un après l'autre ceux qui figurent ensemble, mêlés sans le savoir dans le souvenir et la reconnaissance qui m'habitent à chaque instant, pour le signe, tout simple parfois, d'un seul mot, d'un geste qu'ils ont sans doute oubliés), Monseigneur Gufflet, évêque de Limoges, parti maintenant pour une retraite toute particulière comme aumônier de Clarisses au Burkina-Fasso, lui qui sut toujours dans une foule reconnaître un visage, le Père François Blondel, la Communauté des Jésuites de Limoges, qui, à travers le renouvellement de ses membres, m'accueillit toujours et m'ouvrit sa bibliothèque, le Père Pérouas, dont les recherches font autorité, la Communauté des Pères de Solignac (OMI), en particulier le Père Larnicol qui a mis à ma disposition l'extraordinaire bibliothèque aussi que contient l'abbaye, si heureusement complétée par celle du Séminaire dont l'Evêché a fait don à l'Université, le Père Roffat, maintenant dans une studieuse retraite, le Père Astuguevielle; et tant d'autres, donc, tant d'autres, vivants ou morts...

Je tiens, en terminant vraiment, cette fois-ci, à faire toute leur place aux techniciens de la Faculté des Lettres, qui se battirent avec un manuscrit difficile et lui donnèrent sa forme et son existence matérielles, avec justesse et compétence, grâce à leur maîtrise de l'imprimerie et de ce qui y touche.

Famille, Université, Eglise, se rejoignent ainsi, et se mêlent, défiant toute classification.

AVANT - PROPOS

"Une thèse, une vie", disait-on, dit-on encore de certains travaux universitaires. Jamais peut-être l'expression ne s'applique mieux qu'à celui-ci.

I - Historique de la recherche.

Ma rencontre sérieuse avec la pensée de saint François de Sales (sérieuse, parce que j'avais parcouru auparavant l'Introduction à la vie devote sans en reconnaître vraiment l'importance), date de ce qu'on appellerait aujourd'hui mon mémoire de Maîtrise. Récemment arrivée de province à Paris, à la Sorbonne, sans connaître aucun de ses enseignants, je cherchais un sujet qui touchât à la fois à la littérature et à la spiritualité pour préparer mon DES ; mon amie, madame Michelle Châtelet, alors auditrice à l'Ecole normale supérieure de Sèvres où elle préparait l'agrégation et suivait les cours de français de Monsieur le Professeur Dédéyan, me recommanda de m'adresser à lui. C'est ainsi qu'en 1951 je présentai, en Littérature comparée, où je n'étais guère compétente avec ma Licence ès Lettres classiques, un travail sur Saint François de Sales et l'Italie, sujet immense dont bien entendu je ne traitais qu'une partie minime, qui me paraît aujourd'hui d'une médiocrité certaine, mais me valut l'honneur, dont je reste encore étonnée, de figurer dans la bibliographie que le Père Serouet donne à la fin de son article sur l'évêque de Genève dans le Dictionnaire de Théologie catholique.

Durant quelque 17 ans j'enseignais ensuite dans différents lycées, sans oublier la pensée du saint dont ce DES m'avait enfin fait entrevoir la grandeur et l'originalité, et qu'elle pouvait accompagner quelqu'un tout au long de sa vie.

Lorsque fut créée la thèse de troisième cycle, je pensai que reprendre un travail à peine esquissé si longtemps auparavant donnerait à l'enseignant que j'étais une bonne occasion de ne pas s'enfermer dans une pédagogie précise ou routinière : j'avais eu, dans mon service, toutes les classes en Français, Latin et Grec, de la 6ème à la Terminale, de toutes les sections existant alors.

En raison de divers problèmes de détails (dates d'inscription des sujets en particulier), Monsieur le Professeur Dédéyan m'adressa à Madame le Professeur Hélène Tuzet, qui enseignait la Littérature comparée à Poitiers ; il fut décidé que mon travail serait libellé ainsi : L'Introduction à la vie dévote et la pensée italienne, pendant que je réserverais pour plus tard un sujet de thèse d'Etat, dont le sujet fut déposé avec Monsieur le Professeur Dédéyan en avril 1964 (François de Sales et le Platonisme).

En 1967, je passais à Poitiers la première partie (orale) de ce qui était alors la forme de la thèse de troisième cycle.

Plusieurs faits bouleversèrent alors tous mes projets.

Un chercheur américain, Ruth Murphy, avait soutenu et publié en 1964 (Paris, Nizet) une thèse d'Université sur Saint François de Sales et la civilité chrétienne, utilisant (et enrichissant) mon DES, mais me privant de toute possibilité d'utilisation personnelle pour les recherches que j'avais péniblement mais constamment poursuivies durant mes années (10 ans au moins avaient été de vrais moments de recherche) dans l'enseignement secondaire. Je dus donc restreindre mes propres travaux à la parenté de l'Introduction avec certains manuels de spiritualité, en particulier avec la première forme du Combat spirituel de Scupoli. Je restais longtemps désolée et sans force devant ce qui m'apparaissait comme un anéantissement de mon propre travail, causé sans doute par des problèmes de fichier de thèse.

L'université de Limoges fut créée dans ces années là, se séparant de son Alma Mater poitevine. Le Professeur Forestier, alors doyen, m'appela à y faire des heures dans le Département de Littérature comparée, où je fus nommée en 1970 comme assistant ; je lui avais seulement demandé les horaires de la nouvelle UER qu'il dirigeait parce que François de Sales figurait dans les programmes (mais n'y était plus à mon arrivée !).

La discipline de Littérature comparée, qui n'était devenue la mienne que par le biais qu'on a vu, était en pleine évolution, et, tout en assurant de mon mieux l'enseignement qui m'en était confié et en conservant fidèlement son poste au Département qui m'avait recrutée, je n'y trouvais pas la place véritable de ma recherche.

Madame le Professeur Tuzet partit à la retraite, et, avec l'accord de Monsieur le Professeur Dédéyan ainsi que sur les conseils de Monsieur le Professeur Aulotte, je m'adressai à Monsieur le Professeur Bady, de Lyon II. Le travail reprit sur de nouvelles bases, mais sans que je changeasse d'auteur : transformés, mes sujets furent inscrits en Littérature française et consacrés à la partie la plus méconnue de l'oeuvre salésienne, les sermons, pour l'obtention du Doctorat d'Etat. (Transfert à Lyon le 1er juillet 1973. Modification du sujet : 19 septembre 1973).

J'assurais toujours mon service en Littérature comparée et en même temps des heures d'enseignement en Littérature française pour tout le XVIe siècle et pour les premières décennies du XVIIe siècle. Il m'est arrivé ainsi d'être chargée de plusieurs cours d'agrégation (une question de Littérature comparée et le XVIe siècle en Français ; une année s'y ajouta même l'auteur du XVIIe siècle). Enfin, après quelque dix ans d'attente, les Départements de Littérature comparée et de Français se mirent d'accord en 1982-1983, et je pus passer de l'un à l'autre sans léser mon Département d'origine.

Avec la fin de l'éméritat de Monsieur le Professeur Bady (1983), c'est Monsieur le Professeur Jacques Hennequin, de Metz, qui, avec l'accord de Monsieur Bady, prit sa suite.

Cet historique m'a semblé nécessaire pour qu'apparaisse clairement ce qui unit les travaux (articles, communications) qu'on trouvera dans la bibliographie générale à mon nom. Pendant ces années longues et parfois difficiles, toujours épuisantes, je pus constituer, grâce à des lectures répétées des 26 volumes de l'édition d'Annecy, un fichier personnel que je pense considérable ; on le trouvera reproduit à la fin de ma thèse : ^{4h}soutenant à un âge avancé, je n'aurai pas la possibilité d'utiliser toutes les indications qu'il contient et je veux les offrir à d'autres chercheurs. C'est sur ce fichier, dû à des lectures faites de différents points de vue, par la force des choses, que sont fondés tous les articles et travaux divers auxquels il vient d'être fait allusion. C'est lui l'ossature de ma thèse. C'est de lui aussi que sont sortis les meilleurs travaux d'étudiants (mémoires de maîtrise) sur François de Sales et sur le Salésianisme, que mes collègues de l'UER de Limoges me permirent de diriger, et qui obtinrent la mention T.B.. L'un au moins d'entre eux, élargi et modifié sert de point de départ à une thèse que dirige le Professeur Jacques Hennequin : on a vu le nom de cet ancien étudiant, le Père Michel Tournade, figurer dans mes remerciements.

Toutes ces recherches, parallèles ou préalables, m'ont permis de voir se dessiner, de façon absolument certaine, ce qui est la ligne de la démonstration que doit contenir mon étude des sermons : théologie, philosophie, spiritualité, rhétorique de l'Incarnation et leurs conséquences dans l'oeuvre littéraire que sont les sermons de saint François de Sales ; ce qui est au sens propre ma "thèse" : la Visitation par là domine la vie et l'oeuvre salésiennes.

II - Découverte d'inédits.

L'histoire de mes années de recherche ne serait cependant pas complète si je ne mentionnais pas deux rencontres décisives, l'une découlant de l'autre.

La congrégation des Oblats-de-Saint-François-de-Sales, née au siècle dernier grâce aux efforts en particulier d'une Visitandine de Troyes, la Mère Marie-de-Sales-Chappuys, organise chaque année des "Journées salésiennes" où se rencontrent nombre de ceux qui, religieux, prêtres ou laïcs, sont proches de l'évêque de Genève. En 1970, le responsable vit mon nom au bas de l'article du Père Serouet (je crois) cité plus haut, et m'écrivit pour m'offrir de faire une communication lors de la réunion de juillet. Depuis, j'y ai parlé presque chaque année, abordant chaque fois un nouveau problème, que les Pères me demandèrent toujours de centrer sur les liens du Traité de l'amour de Dieu avec les sermons.

Une année, en 1974, les Journées avaient lieu à Bourges, la Visitation toute proche de Nevers me pria de venir redonner dans ses murs ma conférence... et m'ouvrit ses archives. Celle d'Annecy suivit. Je ne saurais évaluer ce que je dois à ces rencontres. Mais il est certain, avec le recul du temps, que je leur suis redevable à la fois de l'unité et de l'élargissement de toute ma vie de chercheur (au moins). Qu'on juge des découvertes qui me furent ainsi comme offertes :

Inédits de François de Sales :

A cause de ces rencontres, le travail que voici comportera bien des annexes, en plus du fichier thématique dont il a été question.

I. a) Les sermons inédits, autographes et recueillis, découverts grâce à la Visitation d'Annecy. On n'en lira que la reproduction : la trans-

cription, pour les autographes surtout, et leur édition sont promises de longue date par Monsieur le Professeur Louis Terreaux, et rien ne saurait ici être entrepris sans lui.

b) La concordance évangélique (inachevée) établie par François de Sales, dont l'édition d'Annecy ne donne que les textes du saint, laissant de côté la façon dont il enchaîna les épisodes scripturaires. Or je suis persuadée, par quelques arguments que je n'exposerai pas ici, que là se trouve l'ébauche de l'Histoire Théandrique ou Oeuvre Théandrique dont l'évêque avait l'idée. Encore faudrait-il le montrer dans une étude.

II. Sermons recueillis conservés à la Bibliothèque Nationale, dans un volume composite venu de la Bibliothèque de Saint-Germain. Ils sont au nombre de 55 (1). On verra dans le tout début de la thèse les raisons pour lesquelles ils sont donnés d'après la transcription qu'en firent les Visitationnaires du XIXe siècle et du début du XXe siècle. A quoi il faut ajouter que le manuscrit est maintenant d'une consultation très difficile, ma dernière visite à la Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, à Paris, ne m'ayant pas permis de consulter le recueil de la Bibliothèque de Saint-Germain où ils se trouvent : on n'a pas retrouvé le volume et on n'a donc pas pu me le communiquer... Peut-être y a-t-il un simple problème de cote, ici.

III. Ecrits de la Mère Marie-Henriette de Montmorency conservés dans les archives de la Visitation de Nevers.

a) Chapitres. On verra que, suivant en cela saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales parle d'une prédication féminine "interne", à laquelle appartiennent les chapitres des Supérieures de monastères.

b) Notes de retraite.

(1) Le manuscrit contient aussi d'autres textes attribués à François de Sales que des sermons.

Ces textes ont été exploités, pour certains d'entre eux, par les premières "vies" de la duchesse (Garreau et Cottolendi) écrites au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle (elle mourut à Moulins en 1666) et par Monseigneur Fliche, mais toujours de façon large et approximative, en s'appuyant sur le mémoire de la Soeur Ducros, Visitandine et fille d'un des proches de la duchesse, qui cite souvent comme au XVIIe siècle (il faut dire que les manuscrits sont extrêmement difficiles à déchiffrer. Il est heureux que des Visitandines archivistes à Nevers, au début de notre siècle, en aient parfois préparé une transcription : même quand elle doit être reprise, elle est toujours une aide précieuse).

J'en ai préparé une nouvelle lecture selon les usages de la recherche d'aujourd'hui.

IV. Les archives du monastère de la Visitation de Moulins contiennent un recueil de poésies et cantiques du XVIIe siècle très intéressant. Une de mes étudiantes, Noëlle Sentrot, en religion Soeur Catherine de Sienne, O.S.B., au monastère de Maumont, en a préparé pour son mémoire de maîtrise, une édition critique accompagnée d'une étude (1984). Nous avons établi le texte ensemble, mais l'étudiante n'avait pas toujours suivi ni mes lectures ni mes conseils, et, en particulier avait organisé autrement que dans l'original le recueil. Revu et remis en ordre, le recueil sera lu dans les annexes : il est particulièrement représentatif de la vie de l'Ordre de la Visitation.

Il existe d'autres carnets du même genre dans les archives du même couvent, moins beaux, moins bien remplis, moins intéressants, mais qui feraient un bon sujet d'étude.

V. On trouvera enfin, remanié, ce qui reste du premier travail entrepris, sous la forme d'un parallèle entre le Combat spirituel et l'Introduction à la vie devote. Il n'était pas possible de l'insérer dans la thèse où

il eût constitué une digression et plus que cela. Pourtant la partie de cette thèse qui traite de la "tressainte indifférence" et de l' "abandonnement" qui ne se comprennent que l'un par rapport à l'autre, ne se comprend elle-même vraiment que par rapport à ce parallèle dont elle est l'aboutissement, celui qui ailleurs ne put jamais voir le jour. C'est la raison pour laquelle seront reproduits deux rares éditions (italienne et française) du Combat spirituel de Laurent Scupoli.

Le reste de ce que ces annexes comportera (par exemple, les bribes de correspondance de Dom Mackey avec les Visitandines éditrices, etc.) parlera de soi-même : elles veulent constituer une sorte de "grenier", celui où la thèse puise, et où, peut-être, d'autres pourront trouver matière à la continuer, la modifier, l'approfondir, la compléter...

VI. On remarquera dans la thèse que les mêmes éditions de la Bible n'ont pas toujours été utilisées : quand il s'agissait d'analyses personnelles, on a assez souvent pour la clarté de l'exposé, utilisé des éditions modernes, toujours signalées (c'est le cas, en particulier, à propos de la Résurrection). Quand il s'agit de passages de François de Sales, son texte a été conservé bien entendu : il s'agit en général de la Vulgate, souvent Clémentine, parfois de la Vetus Latina ; la préface du Traité de l'amour de Dieu montre avec quelle liberté il en use dans ces matières.

-o-o-o-o-o-o-o-

P.S. Depuis que ces lignes ont été écrites, la rédaction de la thèse qui est terminée a pris une telle ampleur qu'une partie des annexes prévues a dû être supprimée; les études qui s'y trouvent feront l'objet d'autres "travaux".

C'est à dessein alors que chaque partie du travail a été traitée comme un ensemble particulier, au risque de nouvelles répétitions, comme ce travail en comportait déjà par nature, répétitions destinées à souligner la cohésion de l'ensemble. Il s'agit bien d'un choix, même s'il est peu conforme aux normes universitaires : il a été comme imposé par les caractéristiques de l'oeuvre salésienne, et, en particulier, des sermons.

Editions utilisées et Sigles

. François de Sales : Oeuvres de saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Eglise. Edition complète d'après les autographes et les éditions originales ... Annecy, Nierat ; puis Lyon, Vitte ; puis Annecy, Monastère de la Visitation. 1892-1922. 26 volumes. Avec la collaboration de Dom Mackey, O.S.B., puis du Père Navatel, S.J. ; puis les Visitandines seules. Table analytique, volume XXVII, établie par le Père Denis, de Tamié, Annecy, Monastère de la Visitation, 1964.

Pour simplifier la lecture en évitant les initiales, on a chaque fois répété "édition d'Annecy", suivi directement du tome en chiffres romains, lui-même suivi directement du numéro de la page en chiffres arabes ; exception faite : les pages numérotées en chiffres romains des introductions de l'édition, notées : p. + chiffre romain.

Le volume XXVII, celui des Tables, a été traité comme un ouvrage particulier, et comme tel noté Tables.

Parce que la Lettre à Monseigneur Frémyot a depuis toujours été sentie comme un ouvrage en soi, on a gardé l'habitude d'en souligner, ainsi qu'un titre, les mots qui la désignent.

. François de Sales : Oeuvres, Paris, Gallimard, 1969, Collection de la Pléiade. Contient l'Introduction à la vie dévote, le Traité de l'amour de Dieu, les Entretiens spirituels. Edition, introductions et notes par A. Ravier en collaboration avec R. Devos, ce dernier ayant donné enfin la forme "recueillie" des Entretiens. Dans tout le volume, orthographe et ponctuation ont été résolument modernisées et régularisées sans qu'il soit touché au texte. L'ouvrage est désigné ici, dans le travail, par le nom : Pléiade, ou encore par : édition de la Pléiade.

Pour le reste, on s'est efforcé d'éviter toutes les sortes d'abréviations ; les titres peuvent ainsi être cités en entier plusieurs fois, ou par leurs premiers mots suivis de op. cit. Cela a semblé essentiel pour la commodité du lecteur.

Tout changement (très rare) à ces habitudes a été indiqué.

. Autres éditions : On a laissé les innombrables éditions de piété, ou de vulgarisation, qui ne sont, par ailleurs, recensées entièrement nulle part. A mentionner seulement :

- François de Sales : Introduction à la vie dévote, Paris, Fernand Roches, Les Belles Lettres, 1930, par Charles Florisoone, 2 volumes.

- En particulier, il existe un certain nombre d'éditions de l'Introduction à la vie dévote et du Traité de l'amour de Dieu où, sous prétexte de permettre un accès plus aisé à ces oeuvres et à leur langue, certains mots et certains passages ont été écrits à nouveau. Quelles que soient les autorités qui leur ont apporté leur caution (les Père Lajeunie et Ravier, les Visitandines...), elles n'ont pas été utilisées ici et ne sont donc point relevées dans la bibliographie.

On a voulu, dans la rédaction de la thèse, différencier Béatitudes (les passages évangéliques proprement dits) et Béatitudes (les idées), même si le partage se fait difficilement.

Ibid. est employé pour renvoyer exactement au même passage que celui précédemment cité dans l'oeuvre considérée.

Idem. est employé pour renvoyer à la même oeuvre mais à un autre passage ; le mot est donc suivi normalement d'un complément de référence. (On trouvera parfois id., rarement).

Dans les citations de l'oeuvre de François de Sales, les passages en

latin ne sont soulignés, comme lui-même et l'édition d'Annecy le font, que lorsqu'il s'agit de passages de l'Écriture.

[] signifie une modification apportée au texte cité pour des raisons de rédaction. Lorsque le même signe ou un signe voisin \angle 7, a été utilisé par l'édition, l'indication en a été donnée.

* * * * *

INTRODUCTION GENERALE

Orientations d'ensemble et problèmes essentiels - La ligne de la thèse -
La méthode et le déroulement du travail - Les difficultés rencontrées et leurs
conséquences.

INTRODUCTION GENERALE

- ORIENTATIONS D'ENSEMBLE ET PROBLEMES ESSENTIELS -

L'importance de saint François de Sales dans l'histoire des lettres et de la spiritualité est bien connue. Depuis toujours, sa correspondance, son Introduction à la vie devote (un des plus grands succès de librairie du temps (1)), son Traité de l'amour de Dieu ont été étudiés comme avec passion. Les Entretiens spirituels jouèrent un grand rôle dans l'histoire des idées et, avec certaines pages du Traité, figurent, bien à tort cependant, dans la querelle du Quiétisme, depuis Bossuet et Fénelon jusqu'à Sainte-Beuve, et sans doute au-delà de lui (2) ; leur récente réédition sous leur forme "recueillie" (3) fut une manière d'événement (4).

En revanche, ses sermons (5) ne se virent pas longtemps reconnue la place qu'ils méritent et que leur accordait l'époque où ils furent prononcés. Peu à peu, ils sont entrés dans une sorte de pénombre. Si les familles salésiennes ne les ont jamais oubliés, ils sont peu fréquentés aujourd'hui par les chercheurs et n'ont jamais été que très peu étudiés. Une sorte de discrédit les accable, assez étonnant après l'immense succès qui les accompagna en leur temps, immense même si l'on tient compte du goût des XVIe et XVIIe siècles pour ce genre d'oeuvres : on sait, par de multiples témoignages, que François de Sales faisait courir les foules ; il fut, en Savoie autant qu'à la cour de France, où Henri IV essaya de le retenir (et l'intérêt suscité par ses sermons figurait en bonne place parmi les raisons qui poussaient le roi), ce qu'il est convenu d'appeler le prédicateur en renom.

x

x x

Pourquoi donc cette oeuvre est-elle aujourd'hui méconnue ?

Est-ce à cause d'une comparaison instinctive ou inconsciente avec les sermons célèbres qui lui succéderont, en particulier dans la seconde moitié du XVII^e siècle, que les lecteurs d'aujourd'hui éprouvent devant elle au moins de l'étonnement ? Est-on décontenancé parce que, toute datée du XVII^e siècle qu'elle est pour l'essentiel, elle porte encore profondément la marque du siècle précédent, davantage sans doute que n'importe quel autre ouvrage de François de Sales ? Mais la porte-t-elle plus que beaucoup de ses contemporaines, comme les Satyres de Régnier ou certaines parties des Tragiques de d'Aubigné (6) ? Et ne ressent-on pas, en réalité, une impression semblable encore aujourd'hui, alors que les études sur le "Baroque" se sont multipliées, devant la majeure partie des productions nées à la charnière des deux siècles, même devant ces auteurs de théâtre ou ces romanciers et ces poètes (7) à qui les travaux de Jean Rousset, d'Alan Boase^{de Jacques Morel} et de bien d'autres ont rendu la célébrité ?

Ainsi que toutes ces oeuvres, les sermons de François de Sales sonnent souvent en effet comme une production du XVI^e siècle finissant ; et pourtant, souvent aussi, ils s'en séparent par une originalité qui accentue, en même temps, leur différence fondamentale avec toute prédication, celle qui leur est contemporaine et celle qui suivra : à bien des égards, ils sont une oeuvre unique, même si on a pu parler de leur influence (sur saint Vincent de Paul par exemple); diffuse, si elle est certaine, elle reste très difficile à saisir avec précision, dans le détail.

Car, si l'on excepte quelques grandes pièces de circonstance (8), les sermons de François de Sales ont souvent l'aspect d'homélies familières, voire de conversations toutes simples, de méditations personnelles, méthodiques et "naïves" (9), méthodiques ou "naïves" : exposés dont l'aspect élémentaire ne cache pas longtemps la difficulté progressivement éclairée de la pensée

présentée, oraisons lyriques, où la Bible (dans ses "livres poétiques et sapientiaux" surtout) rencontre l'homme qu'il était, avec ses lectures profanes et religieuses, avec les événements de sa vie quotidienne ou de l'histoire du temps, en une si constante "innutrition" ou "contamination", comme eût dit la Pléiade, en un mélange intime si fondu qu'il défie la plupart du temps l'analyse ; ce qui fait naître dans l'esprit du lecteur, aujourd'hui surtout, l'impression de se trouver devant une oeuvre marquée par une conception très particulière de ce qu'est l'homme, oeuvre insérée dans le temps et à la fois dominant le temps, oeuvre intensément et humblement vécue autant qu'écrite ou dite, oeuvre enfin où tout, de l'homme comme de l'univers, trouve place, en un ensemble harmonieux. On voit que tout cela, qui peut désorienter et dépayser le lecteur, doit aussi bien l'attirer et le séduire.

Une deuxième raison que l'on pourrait donner à la désaffection dont souffrent les sermons de François de Sales serait, peut-être, liée à certains usages du temps : serait-ce le sermon "recueilli" qui inquiète ou déconcerte ? Mais s'inquiète-t-on aussi gravement qu'on le fait pour ces textes quand on rencontre le même usage ailleurs ? Car le problème se pose pour bien d'autres auteurs, depuis l'Antiquité, et en règle générale pour toutes les oeuvres "orales". Que l'on songe à tel cours d'Aristote, à tels sermons de saint Augustin ou de Calvin, et chez saint François de Sales lui-même à une oeuvre comme les Entretiens spirituels. Que l'on songe encore, au théâtre, aux innombrables querelles de plagiats que connut le XVIIe siècle (elles valent, certes, en nombre celles qui agitèrent la prédication, si l'on en croit les anecdotes du temps dans l'un ou l'autre domaine). Ce ne sont qu'oeuvres reproduites et copiées grâce à la mémoire d'auditeurs entraînés ou à un système de tachygraphie (10) bien connu des chercheurs.

Alors, "sermons autographes" et "sermons recueillis" ont-ils donc la même valeur ? En tout cas, l'édition d'Annecy classe ainsi, et avec raison,

ceux qui nous restent, et elle souligne, par là même, les différences séparant les deux groupes, surtout chez un auteur qui, à la différence de Calvin par exemple, n'a pas revu le texte de ses prédications et ne s'est jamais, à une seule exception près, soucieux de leur publication ; et encore faut-il dire que les circonstances l'obligèrent à publier cette oeuvre d'apparat, l'oraison funèbre du duc de Mercoeur.

Est-ce enfin le style, le fameux style "fleuri" de François de Sales (11) qui gêne, au point que les religieuses qui notèrent les sermons recueillis furent considérées comme responsables de certaines rédactions (12) (qu'on pouvait ainsi regretter plus paisiblement) ? Mais on retrouve le même style dans la majeure partie des oeuvres du saint, et bien plus marqué souvent dans celles, comme l'Introduction à la vie devote ou le Traité de l'amour de Dieu, dont manuscrits et premières éditions ne laissent aucun doute sur les choix extrêmement volontaires opérés par l'auteur, ce que les éditions critiques montrent. Seuls les ouvrages de combat, comme les Controverses et la Defense de l'Estendart de la sainte Croix, ainsi que les écrits intimes de jeunesse, ou administratifs et épiscopaux, échappent à la règle (encore n'est-ce pas toujours vrai, en particulier des Controverses).

x

x x

Pour toutes ces raisons, pour d'autres encore peut-être, comme en particulier l'affaire des "faux" de saint François de Sales (13), peu d'études ont été consacrées aux sermons et aucune récemment. Quelques exemples suffiront pour en juger.

Presque tous les manuels, presque toutes les grandes histoires de la littérature ou des idées les ignorent. Quand on en parle, les termes employés laissent perplexe : veut-on excuser François de Sales d'avoir prêché ainsi ?

Veut-on le cacher sans se l'avouer ? Jean Calvet n'a consacré à ces sermons que quelque cinq pages, dont les perspectives sont cependant extrêmement justes ; mais il y écrit quand même : "Pour tout dire, ses sermons me déçoivent et me fatiguent" (14). L'abbé Bremond n'en parle point du tout, ou peu s'en faut. Et tel manuel scolaire, célèbre il y a quelques années et peut-être encore en usage, les oppose à la "discrétion" de Bossuet (15), semblant les rejeter ainsi dans les ténèbres d'un chaos heureusement organisé peu après eux par le "Classicisme". Autant d'affirmations ou de silences qui paraissent s'unir pour énoncer une vérité d'évidence et, comme telle, communément admise et indiscutable : les sermons dépareraient l'oeuvre de François de Sales.

Encore ne n'agissait-il ici que de travaux traitant de l'ensemble de l'oeuvre de François de Sales située dans un tout plus vaste : histoire de la littérature française, de la littérature religieuse, ou "histoire littéraire du sentiment religieux" pour parler comme l'abbé Bremond. Il est bien davantage remarquable que les travaux exclusivement réservés aux sermons soient en nombre infime : c'est presque le silence complet. Les principales exceptions sont la thèse de l'abbé Henri Sauvage (16) et l'introduction, écrite par Dom Mackey, dans l'édition d'Annecy (17), pour les quatre volumes où se trouvent les textes ; mais la première, dont les intuitions et l'intérêt restent grands, est antérieure à l'édition d'Annecy et au texte de base qu'on y trouve : l'étude ne peut ainsi qu'être partielle (nombre de sermons inédits figurant dans l'édition d'Annecy), ou discutable (lorsque le texte était douteux ou mal établi (18)) ; la seconde, malgré sa taille et sa valeur, n'est jamais qu'une introduction justement, et qui fut écrite entre 1893 et 1898, dates entre lesquelles parurent à Annecy les quatre volumes, même si elle est placée au début du dernier volume de sermons (le tome X) pour jouer aussi quelque peu le rôle de conclusion, voire de bilan (19).

Bien entendu, les plus importants travaux récents consacrés à François

de Sales traitent de sa prédication, mais en étudiant davantage le ministère de l'apôtre ou de l'évêque prédicateur dans l'histoire de sa vie que le contenu des textes (20).

Ainsi, le champ de la recherche paraît largement ouvert à propos de ces sermons. Cela, d'autant plus que les travaux sur la prédication qui lui est contemporaine se sont multipliés ces dernières années et en ont renouvelé l'étude.

x

x x

Quelles directions pourra prendre cette recherche, et, tout d'abord, dans quel domaine s'exerce-t-elle ?

Elle aura pour but d'étudier "les sermons de François de Sales", les sermons seuls. La précision est d'importance, car il n'y aurait guère de paradoxe à affirmer que toutes les oeuvres de François de Sales sont des sermons : il est avant tout et essentiellement un pasteur, un missionnaire, un controversiste ; comme l'apôtre, il prêche "à temps et à contre temps" (21) et tout lui est bon pour enseigner le peuple de Dieu.

De plus, même en prenant le mot "sermon" dans son sens propre et en le limitant strictement, certaines oeuvres, quoique différentes des sermons proprement dits, en sont cependant toutes proches et appartiennent au domaine de la prédication souvent de très près. C'est le cas en particulier des Controverses et de l'Estendart de la sainte Croix (22) et sans doute aussi des Entretiens spirituels, oeuvres sur lesquelles l'étude que voici ne porte pas directement. Bien entendu, on ne saurait imaginer de lire la prédication du Chablais par exemple, sans se reporter aux Controverses, mais ce ne seront que les parentés et les rapports des oeuvres entre elles que l'on trouvera ici dans le travail, à propos du seul texte des sermons.

Il faut enfin ajouter que, dans le corpus des sermons proprement dits, on s'attachera surtout à tout ce qui n'est pas de l'éloquence d'apparat ou de commande, laquelle n'a jamais tenu d'ailleurs qu'une très petite place dans la vie de François de Sales (23).

x

x x

Préciser un sujet de recherche conduit à préciser, dans le même temps, ce qu'on ne trouvera pas dans le travail et ce qu'on y trouvera.

C'est ainsi que devraient être étudiés les rapports de François de Sales avec ses prédécesseurs dans l'éloquence sacrée, en remontant jusqu'à l'Antiquité, question qui recoupe celle des sources des sermons sans cependant se confondre avec elle. Ici se posent quelques problèmes qui ont conduit la recherche, à mesure qu'elle s'avanceit, à prendre certaines directions.

Si, en effet, depuis une thèse récente (24), on possède sur les différentes conceptions de l'idéal oratoire sous les règnes d'Henri IV et Louis XIII une synthèse irremplaçable où les théoriciens fameux de ces règnes reprennent vie, et où leurs manuels ainsi que leurs réflexions philosophiques et esthétiques sur l'éloquence sacrée ou profane, religieuse ou judiciaire, connaissent présentation et analyse, il n'en va pas toujours ainsi pour les oeuvres oratoires elles-mêmes. Il arrive que pour certains auteurs, les travaux restent dispersés, fragmentaires, ou sont anciens, en particulier pour les orateurs de la fin du XVe et du XVIe siècles (25). On parle traditionnellement par exemple de l'importance des sermons de Louis de Grenade, et du rôle qu'ils ont joué pour François de Sales comme pour d'autres. Cependant, il est arrivé à Louis de Grenade la même chose qu'à saint François de Sales : on parle de ses sermons un peu de confiance, car ce n'est guère le sermonnaire qui a été étudié chez lui, mais le moraliste, l'auteur ascétique ou spirituel (26).

Il serait éminemment souhaitable que les textes de la prédication de Louis de Grenade soient eux aussi étudiés pour eux-mêmes, ainsi que leur diffusion. Or, dans l'état actuel des choses, ce serait un autre sujet de thèse que d'entreprendre un parallèle précis entre les deux sermonnaires, qui commencerait par une analyse précise de la prédication du Dominicain espagnol ; ce qu'on ne trouvera pas ici non plus.

Un problème semblable se pose encore, bien que les termes en soient un peu différents, pour les liens de François de Sales avec nombre d'orateurs sacrés, mieux édités et mieux étudiés quant à eux, même dans leurs sermons, et même si leurs sermons ne sont analysés qu'à propos de leur oeuvre entière : saint Augustin, les Pères grecs, saint Bernard. La question, ici, rejoint exactement celle des sources de François de Sales, objet du travail du Père Antanas Liuima (27) ; seuls le "De Oratore" de François de Sales (quoiqu'il soit quelque peu abusif de désigner ainsi la Lettre à Monseigneur Frémyot (28)), et ce qu'on sait, ce qu'on voit de sa pratique, proche de l'homélie primitive, s'écartent légèrement du problème précis des sources et seront considérés dans le travail que voici par rapport aux autres orateurs (29), mais sans oublier qu'une influence générale et diffuse pour toute une époque ne peut être étudiée en l'enfermant dans des conclusions géométriques, sous peine de fausser les choses.

Il en est enfin de même pour les livres scripturaires qui ont pu servir de modèle oratoire à François de Sales parce qu'ils sont par ailleurs une des sources favorites de sa pensée. Comme pour les auteurs cités au paragraphe précédent, il est impossible à leur sujet de ne pas se ranger à l'opinion du Père Liuima (30) : impressionné par l'abondance des références, bibliques et autres, données par les Visitandines et Dom Mackey dans les marges de l'édition d'Annecy, il en arrive, après des vérifications de tous ordres et toute une série d'analyses, à la conclusion que "l'innutrition" biblique et

humaniste est telle chez François de Sales, les sources ou parentés si bien "contaminées" les unes avec les autres, que le départ est, souvent, sinon toujours, impossible à faire entre les différents éléments. On pourrait ajouter encore, dit-il, bien d'autres références à celles données et il paraît hors de toute probabilité qu'on puisse un jour avoir repéré toutes les sources, relevé toutes les influences, et reconnu, ici ou là, qu'il s'agissait d'une filiation consciente et volontaire, et non de la simple intuition due à une ressemblance de nature entraînant un choix presque instinctif, ou qu'il s'agissait de l'utilisation de sources communes, par exemple. On peut être moins radical que le Père Liuima, nuancer ou atténuer sa position ; on ne peut pas ne pas se ranger de façon générale à son avis.

C'est une position de sagesse que la sienne, qui ne peut qu'être adoptée avec encore plus de décision en ce qui concerne les influences de modèles oratoires, en l'absence chez François de Sales de déclarations de principes qui ne soient pas celles de tout l'enseignement, de toute l'université et de toutes les églises du temps, en l'absence aussi de toute déclaration d'allégeance à telle ou telle école de rhétorique : le modèle du De Doctrina christiana est un modèle absolument universel à l'époque, depuis longtemps et pour longtemps. De même, les stéréotypes de l'ornatus, issus par exemple de la nature que l'on retrouve, c'est certain, chez l'évêque, cette sorte de code humaniste quasi général à l'époque où Pline l'Ancien joue le rôle d'un dictionnaire connu de tout un chacun, sont, pour François de Sales, renouvelés par la contemplation directe, personnelle de la nature, qui les revivifie : où, alors, faire passer la limite de l'influence des sources sans affronter le danger d'une grave déformation ?

Le parti a donc été pris, dans ce travail, de restreindre le champ d'étude le plus possible au texte lui-même, mais au texte regardé en profondeur (31). Ne seront cependant négligés ni un essai de présentation du monde

oratoire qu'a connu François de Sales ni une récapitulation des auteurs principaux qui furent pour lui des modèles, des sources ou des références, autant qu'on peut le savoir, et sans se limiter à ceux qu'il nomme ; cependant, cela ne pourra pas être, dans les conditions actuelles de la recherche, autre chose, répétons-le, qu'une tentative pour rassembler des informations éparses mais déjà existantes, conclusions tirées des travaux d'autres chercheurs ou des idées traditionnelles. Tentative nécessaire certes, mais sans originalité et qui mériterait sans doute souvent des vérifications, des compléments ou des rectifications. On voit de quel intérêt et de quelle importance seraient ces études (qui constitueraient elles aussi d'autres sujets de thèse), mais elles ne pourront certainement être menées à bien qu'une fois le texte de François de Sales exactement analysé pour lui-même. On se doute aussi qu'avant que les présentes pages du travail que voici ne paraissent, certaines de leurs lignes, certains de leurs vœux seront périmés.

- - - - -

Le choix qui a été fait de s'arrêter, pour ces points-là, à des aperçus d'ensemble aussi complets que possible, qu'il sera cependant certainement nécessaire d'améliorer un jour, laissera toute la place à l'analyse du texte des sermons, avec la parole qu'ils expriment et leur style, la conception de la nature humaine qui s'en dégage, la spiritualité et la pratique de l'ascèse qu'on y voit naître, la théologie qui commande le tout. Un parallèle sera constamment mené et poussé le plus loin possible, ainsi qu'il a été indiqué plus haut : celui des sermons avec les autres textes de François de Sales, qu'ils soient leurs exacts contemporains ou non ; il a paru essentiel en effet de préciser étroitement, tout au long de l'analyse, les liens des sermons avec les grandes périodes, les grands événements, les grandes préoccupations de la vie de François de Sales, avec ses choix et ses goûts littéraires si intimement liés à sa théologie et à sa spiritualité : formation humaniste et juridique des tout premiers textes surtout ; mission du Chablais et Contro-

verses ; expérience pastorale et Introduction à la vie devote ; vie d'oraison enfin, ou action et contemplation se fondent, comme dans le Traité de l'amour de Dieu ou les Entretiens spirituels (32) ... Car, ainsi que sa correspondance, les sermons traversent la vie entière de François de Sales, depuis le premier des textes autographes prononcé, alors que l'orateur avait 26 ans, dans les toutes dernières années du XVII^e siècle (33), jusqu'à l'ultime sermon recueilli dont la date soit certaine, celui de la messe de minuit de Noël 1622 (34). Les sermons constituent ainsi une sorte de journal personnel, qui suit l'itinéraire conduisant du Prévôt de Genève à Monsieur de Genève ; c'est le chemin de toute une vie qu'ils tracent, malgré le très grand nombre de textes disparus (35).

Et, en raison des relations d'affection qui unissaient François de Sales et les premières Visitandines, celles qui recueillirent, rédigèrent et conservèrent la majeure partie des sermons qui nous sont parvenus et dont l'authenticité est indiscutable, ce journal personnel d'un pasteur prend l'aspect parfois d'un journal intime, parfois aussi d'un journal à plusieurs voix, comme si le "Père" répondait aux questions posées à l'instant par ses "Filles".

L'aspect familial du ton des sermons ne doit pas cacher cependant à quel point l'art de la prédication, sa philosophie, sa théologie sont au coeur de la pastorale religieuse selon François de Sales. Rien de plus volontaire ni de plus réfléchi que la conception de l'éloquence sacrée que l'on y rencontre, dans la recherche intellectuelle et dans le dessein pédagogique qui la commandent, au-delà de tout problème de sources. C'est en particulier (et il n'y a ici, on le verra, nul paradoxe) une étude de quelques images qui doit ouvrir les plus larges perspectives sur la profondeur du raisonnement et la fermeté de l'analyse, par exemple à propos des "signes" (François de Sales employa le mot (36)), ou encore à propos de la logique dans l'ordre des mots.

Perspectives immenses, car elles rejoignent une théologie de l'Incarnation très précise, qui à son tour commande toute une anthropologie ainsi que toute une spiritualité.

Mais, préalable à cette analyse, s'impose l'étude du texte même des sermons, des manuscrits, de leurs éditions, étude où se rencontrent quelques problèmes qu'on ne saurait éluder : de la valeur exacte des textes présentés au lecteur dépend évidemment tout le présent travail, toute connaissance exacte de la pensée des sermons ainsi que de la personnalité de saint François de Sales. Or les usages de l'ancienne France, pour se limiter à elle, doublés de certaines habitudes religieuses (37), ont souvent déformés ces pages au-delà de toute imagination. Il ne s'agit pas ici du problème posé par l'authenticité des écrits (38), mais de celui d'oeuvres retouchées au point d'être défigurées, en particulier pour les sermons recueillis où bien entendu le danger peut être particulièrement grand. Disons tout de suite que, quoi qu'il en soit de certaines façons de procéder, courantes au XIXe siècle (39) (les quatre volumes des sermons de l'édition d'Annecy ont paru, rappelons-le, à la fin de ce siècle-là) et aujourd'hui abandonnées par la recherche scientifique mais encore présentes donc dans l'édition, le texte qu'elle donne est fiable, même s'il incite à la prudence dans l'analyse stylistique, la limite, voire la rend tout à fait impossible, pour certains points, sur certaines pages. Mais, en revanche, par un renversement simple de la façon de lire ces textes, ce sont les oeuvres les plus écrites et les plus volontaires du prédicateur, comme l'Introduction ou le Traitté, qui seront la caution aussi bien de la pensée que du style des sermons. On trouvera donc, dans le présent travail, un parallélisme constant entre eux et le reste des écrits salésiens.

La fin du présent travail devrait conduire à la conviction que les sermons de saint François de Sales, tout méconnus qu'ils sont, constituent

bien un de ces ouvrages privilégiés, où, comme le souhaitera Pascal, l'on rencontre le plus exactement "l'homme" en cherchant "l'auteur". C'est bien lui en effet que l'on trouve dans leurs longues analyses, minutieuses et profondes, ou souriantes et pleines d'humour, en tout cas toujours soulevées par l'enthousiasme, la joie et l'amour, lui qui y détaille les graves, sereines et brillantes synthèses du Traité de l'amour de Dieu en particulier. C'est bien la même atmosphère de bonheur que l'on respire dans les sermons et les autres oeuvres, le bonheur de "l'homme ressuscité" dont parle saint Paul (40) ; ressuscité parce que "transfiguré" ; transfiguré parce que "Dieu s'est fait homme et l'homme est fait Dieu" (41).

x

x x

- LA LIGNE DE LA THESE -

Essayons de préciser plus étroitement ce qui vient d'être dit, non pour le répéter, mais pour en ouvrir les perspectives.

Ce travail sur les sermons de François de Sales pourrait recevoir un sous-titre, qui conviendrait aussi bien à tout son oeuvre : "Littérature et spiritualité de l'Incarnation". L'accent mis sur l'Incarnation chez François de Sales, comme chez tous les Scotistes (et il est, sur ce point, scotiste avec une persévérance qui ne connaît aucune défaillance), donne au grand mystère du Christianisme une résonance qui va colorer toute méditation de chaque autre mystère en donnant à l'Incarnation, par manière de dire, une extension à la mesure divine. Les autres moments de la Révélation, les autres points du dogme, les autres mystères, prennent à cause d'elle et de l'harmonie qui les unit à elle en un tout sans faille, cette valeur qui leur donne leur place véritable dans la théologie, plus que, bien entendu, dans la philosophie ou la simple histoire des idées.

D'abord, c'est à cause de l'Incarnation et de la façon dont elle fait lire la Résurrection et la Pentecôte tout autant que la Visitation, que l'étude de la prédication salésienne commencera ici par une longue partie sur sa place dans l'histoire d'ensemble de la prédication. Vaste, trop vaste programme, dira-t-on, et qui ne saurait qu'être de seconde main, surtout si on y ajoute des allusions au monde littéraire de François de Sales (42). Ce fut pourtant un travail fondamental, et non pas un simple repérage pour approcher l'oeuvre : l'Incarnation méditée, vécue et pratiquée, si l'on ose dire, tout autant que continuée par le prédicateur, y apparut comme une théologie du Verbe dans le verbe, support d'une ecclésiologie bien définie où la littérature trouve toutes ses lettres de noblesse en même temps que la tradition (tradeo, traditum) trace la ligne continue de la marche continue et de l'édification progressive du Royaume de Dieu. Point n'est besoin de donner ici le détail de cette partie et de ses chapitres : démonstration, certes, ils le sont et veulent l'être ; plus simplement peut-être, ils sont aussi description d'un état de fait sans laquelle la démonstration véritable qui les suit n'eût pu être ce qu'elle avait à être : celle que la pensée de François de Sales est structurée selon une articulation à la fois souple et rigoureuse très précise.

La voici.

Cette architecture, François de Sales l'a bâtie peu à peu lors de ses études à Paris et à Padoue. Et dès son retour de Padoue, elle est en place, sans immobilisme, mais sans qu'elle s'écarte jamais de ses premières grandes lignes, on peut même dire des évidences intérieures qui illuminèrent le jeune homme et qui, dans la vie d' "abandonnement" actif à Dieu qu'il mena, furent le roc sur lequel "il bâtit sa maison". On n'a pas ici à raconter sa vie, mais toutes ses biographies, des plus hagiographiques aux plus scientifiques, le montrent, en un remarquable accord.

Sa vie se confond avec la vie d'homme de lettres (si l'on peut dire, et en prenant les mots dans leur sens le plus large et le plus noble, celui des Belles Lettres, des Bonae Artes où tout de la connaissance humaine se réunit dans la Sagesse où se fait reconnaître le Bien qu'est Dieu). Tout mène chez lui à l'Introduction à la vie devote, de 1608-1609, et au Traitté de l'amour de Dieu de 1616 ; tout, même le Chablais et les Controverses, où ce que lui ont appris ses études connaît pour la première fois l'épreuve de la vie incarnée dans l'instant présent qu'il faut vivre loin des études et de la paix des bibliothèques. Et tout se retrouve dans les sermons.

Après 1608 et 1616 (voire 1619 puisque d'alors date la forme ne varietur de l'Introduction), tout découle de ce grand massif qui occupe le coeur de la réflexion salésienne, massif constitué par les deux oeuvres qui, pour ainsi dire, n'en font qu'une et que, d'une façon ou de l'autre, on ne doit point séparer. L'Introduction à la vie devote et le Traitté de l'amour de Dieu nourriront toute la suite de l'oeuvre de François de Sales. Avant, tout y mène : la synthèse née des études se met en place, se fixe, se resserre, s'écrit ; après, tout en vient : l'analyse, comme une manière de vulgarisation pédagogique dit, expose (et détaille) cette synthèse, montre ses articulations ; cela très particulièrement dans les sermons (43), c'est à dire oralement, en une communication qui se veut de plus en plus simple, familière et évangélique tous les jours (ce qui ne signifie nullement facile dans ses sujets ou sa réalisation).

x

x x

Trois grandes idées simultanées structurent la pensée de François de Sales.

Dieu, manifesté dans la Création, l'Écriture, le Christ, l'Église,

est le seul Beau (44), Juste, Vrai, Bon (45). On aura reconnu Platon (un certain Platonisme au moins), la "révélation montante" de saint Augustin, voire Sebond et Montaigne, bref, tout un aspect de la toile de fond de l'histoire de la pensée alors.

Dieu est acte, un "acte tres pur et tres simple" (46). On aura reconnu ici la Métaphysique d'Aristote et la Somme de saint Thomas d'Aquin, laquelle ajoute, par sa méditation sur le temps où elle rejoint certains passages du livre XI des Confessions de saint Augustin, que cette création est continue par la pureté même de l'éternité divine. François de Sales dira la même chose de Dieu, qui se nomme pour lui "l'étant" et "le créant", tel qu'il se dit à l'homme : "Sa pensée est un acte" (47) et "son dire est son faire" (48). Si l'être de Dieu est l'action créatrice, qui sera dans la méditation salésienne (et dans quelques autres) le mouvement de vie, l'amour absolu, le seul Dieu logique est trinitaire (49). Ainsi, "Dieu qui est seul n'est pourtant pas solitaire" (50), et la joie préside en Dieu à l'échange amoureux qui "passe le temps", c'est-à-dire le crée dans l'éternité, entre les trois Personnes divines.

L'homme est "semblance" de Dieu par essence (51), "similitude", c'est-à-dire semblable mais non identique à Dieu à qui il est lié par la "convenance" (52). Etre créature de Dieu, c'est donc d'abord reconnaître ce statut de créature et donc ses propres limites. Mais c'est encore savoir que l'homme aussi est trinitaire, et que, comme Dieu en lui et envers celui auquel il a donné vie pour se l'associer, cet homme sait, dans sa nature complète, c'est-à-dire surnaturelle, unir contemplation et action, elles aussi semblables mais non identiques, et pourtant inséparables : telles les a vécues le maître de l'union de l'impossible, le Verbe incarné. L'homme-Temple du Traité (53), c'est le Christ, homme et Dieu parfaitement, et c'est l'être humain dont Dieu souhaite l'accomplissement dans l'union à laquelle il l'appelle, et à laquelle

Marie, emblème de l'union de l'impossible, elle surtout, a répondu par la simple vie de tous les jours transfigurée (à la lumière du mystère d'accomplissement qui porte le nom de Transfiguration). C'est là la révélation descendante que donne l'Écriture vécue, où le Verbe se dit, donc s'incarne.

x

x x

Six conséquences principales sont tirées par François de Sales de ces trois idées centrales.

Le Christ jeta "sa divinité en l'homme en sorte que l'homme fut Dieu" (54). L'Incarnation est, certes, dans la logique divine et le Christ est le sommet, voulu de toute éternité, de la Création. La Rédemption n'est pas la cause première de sa venue, et le Felix culpa, s'il existe bien, se juxtapose, à cause de la liberté humaine, à l' "extase perpétuelle d'action" (55) de Dieu créant, que l'homme, à l'image de Dieu, peut connaître. Car Dieu "a été en extase ... a cause de l'exces de son amoureuse bonté"(56). "Extase" et "exces" d'amour, ceux du Christ dans la Passion qui conduit à la Résurrection, Création renouvelée, se rejoignent. Avec Duns Scot, François de Sales rejoint ici Athanase, Clément d'Alexandrie, Irénée de Lyon. Rien de moins philosophiquement ni authentiquement platonicien, et en témoigne la transformation que François de Sales fait insensiblement subir au mythe de la naissance de l'amour du Banquet , au chapitre 15 du livre VI du Traité : c'est l'homme "incarné" biblique qui parle, non le Grec qui rit lorsque l'apôtre Paul lui parle de Résurrection. L'état normal de l'homme est la vie, corps et âme unis, comme le montre l'humanité du Christ où se fait chair sa Divinité. Cela, si l'homme le veut bien : au premier sermon du Prévôt, à Saint-Pierre de Genève, le sermon pour la Pentecôte 1593, correspond celui de Noël 1622, ultime prédication de l'évêque (58), où la Nativité est montrée comme un plus grand "passage" que Pâques ou la Pentecôte, parce que la manifestation

au monde de l'Incarnation y a tenu davantage à la liberté humaine.

L'homme est "semblance" de Dieu, mais "semblance" diverse parce que "semblance" de l'infini dans les limites du fini : c'est le célèbre "univers" salésien (59). Chaque être, unique, est la "similitude" de l'Incarnation de l'infini. Toutes les relations humaines en naissent, qui sont Visitation de l'homme par l'homme parce que Dieu a visité son peuple. La Visitation est la structure même de la vie selon l'Incarnation : prière, paix de l'âme, amour du prochain s'y rattachent ; elle est le chemin de la Transfiguration.

Même le langage est le lieu où se vivent ces mystères : la parole est Incarnation de la Parole ; elle est visitation de Dieu par l'homme, de l'homme par Dieu, de l'homme par l'homme. Elle est par là même "similitude", et le mot vaut plus que "comparaison". L'analogie régit le raisonnement comme la parole, alors , appuyés sur la lecture exégétique par les quatre sens, sans cependant qu'ils ignorent le syllogisme.

Si l'Incarnation se vit dans la Visitation qui est l'existence dans l'instant présent ressuscité en puissance par le Fiat à Dieu et l'amour du prochain qui coexistent, l'homme est fait pour être heureux. Ce bonheur, c'est la metanoia que demandent les Béatitudes, l'acceptation de Dieu, les autres et soi-même : il est un bon amor sui, qui est aussi Incarnation, Passion-Résurrection, Transfiguration, parce qu'il est Visitation de soi dans ce qui est la vérité divine, et qu'il est donc ainsi Rédemption accomplie, ou plutôt s'accomplissant sans cesse. Ainsi le péché est-il un choix de Béatitudes inverses, une manière de dramatique erreur de raisonnement, la liberté est-elle dire "oui" à Dieu, et à toute sa création dont il a laissé à l'homme le soin de l'achever. Science et Sagesse vraies sont là pour l'aider et lui donner un plaisir égal à celui de Dieu (60). C'est cela, et cela seul l'optimisme salésien. On voit qu'il postule l'union du "combat spirituel" et de l'Amen, c'est-à-dire, pour parler comme François de Sales, de la "tressainte

indifférence" : l'amour est "armé" (61). La mort n'est pas que la fin de la vie, elle est la "mort vitale" des Béatitudes, vie de la Visitation qui achève la création, mort inhérente à toute forme d'achèvement de la création et qui eût pu, dans le premier Paradis, prendre une autre forme que celle, défigurée, que nous lui connaissons (62). Elle est véritablement la vie achevée par et dans la Transfiguration.

On verra ainsi, dans les sermons comme dans toute l'oeuvre, s'unir intimement, sans fusionner cependant, "vie cachée" (l'expression, on le sait, est toute salésienne) et vie publique, action et contemplation ; les mêmes caractéristiques du semblable mais non identique, de l'unité dans la diversité, de la "similitude" de l'abstrait avec le concret où il s'incarne et où il est dit et connu, diront encore ici le passage, en une Pâque et une Visitation continuées, trame de chaque instant de la vie. Créature, et partie de la création comme toutes les autres, le temps porte témoignage du récit, de la parole de Dieu qui crée et dit l'histoire, mémoire où l'homme le rencontre (63). La vie éternelle ne commence pas après la mort. Dès l'instant présent bien vécu et qui prend alors la forme qu'il aura éternellement, l'homme, associé à Dieu s'il fait de son existence un acte qui sous une forme ou l'autre sera prière, lui aussi crée le temps en le faisant entrer par Dieu dans l'infini. Jamais, disent la théologie et la spiritualité salésiennes, Dieu ne touche au temps modelé bien ou mal par l'homme, sauf si l'homme se convertit aux Béatitudes (quelle lumière cela projette sur la Rédemption, la liberté et le sacrement de pénitence, on l'imagine : le maître du temps donne la maîtrise à sa créature qui est son image, pour que lui aussi, comme toute la création, il le conduise à son achèvement). L'instant présent est ainsi ce qui dans le fini de l'instant dit l'infini, est l'infini ; le fini de l'instant rejoint la perfection de l'infini, il est la marque de la spiritualité de Nazareth qui englobe toutes les activités humaines ; si Dieu est acte, l'homme, son image, l'est aussi, et pour toujours : ce ne sont pas le silence et

l'immobilité qui les caractérisent l'un et l'autre, mais agir. Tous les sermons écrits pour la Toussaint en témoignent. Et l'on sait bien qu'il est des paroles silencieuses, des actes sans mouvement, comme dans la Visitation réciproque qu'est l'oraison. L'immobilité mauvaise au contraire est la part du "séparateur", de Satan, "assis", en une dramatique parodie destructrice de la session du Fils à la droite du Père, dit le chapitre 2 du livre III du Traité de l'amour de Dieu ; cela, parce qu'il n'a pas accepté son statut de créature, et l'action parfaite qui en découle, celle de la "tressainte indifférence", parce qu'il a refusé la Visitation.

Il est une dernière importante conséquence aux trois grands points énumérés plus haut, qui marque le style de François de Sales : lui aussi porte leur trace, témoigne du lien essentiel qui fait l'harmonie des mystères entre eux, de l'Annonciation à la Transfiguration. Fondamentalement, le style salésien est un des lieux de la Visitation parce qu'il est celui où l'Incarnation, non pas entre visiblement dans le monde des hommes, comme à Noël, lui est présentée, comme à l'Epiphanie, mais commence à le faire se mouvoir, pour le conduire jusqu'à la Transfiguration. Fides ex auditu, répète avec une sorte d'obstination saint François de Sales à la suite de saint Paul. Comme pour l'anthropologie hébraïque, où l'homme, incompatible avec l'homme platonicien, vit corps et âme unis, parce que son état normal est la vie, même s'il n'en connaît pour l'instant qu'un état inachevé, le mot salésien ne sépare pas sa forme de son fond. L'image aussi, même la plus traditionnelle (elle peut bien venir de Plin l'Ancien), parce que l'hébreu dit l'abstrait par le concret sans les séparer, n'est jamais simplement un ornement gratuit. Elle est toujours repensée, elle redevient actuelle, toute mythique ou fabuleuse qu'elle peut être. Que la langue soit ainsi Pâque et Visitation autant qu'Incarnation, chez François de Sales, une preuve en existe : la surabondance d'une figure (que l'époque aime, certes, mais il la dépasse de très loin) : celle qui combine le chiasme avec lui-même, le multiplie, le renforce, c'est-

à-dire la réversion, ou l'antimétabole, comme on voudra l'appeler ou la voir. Toute une théorie du langage est très clairement présente ainsi à l'esprit de François de Sales : le mot est serviteur de son sens, sans lequel il n'est pas ; il est, au sens étymologique "traduction", conduite, passage (64).

x

x x

Ce que ce travail veut donc démontrer, c'est que la méditation théologique et spirituelle du dogme a conduit François de Sales, du penseur à l'homme de lettres, à découvrir le primat d'une sorte d'architecture, de structure si l'on veut, comme inhérente à l'homme et que l'on peut apercevoir dans tous les domaines qui sont les siens : la Visitation est pour ainsi dire la forme et le mouvement de sa vie ; l'humble mystère joyeux de la vie cachée est la "similitude" des grandioses mystères douloureux et glorieux où se manifestent les dogmes du Credo ; il est ce qui les traduit, avec certitude, existentiellement. C'est en particulier en le méditant et lorsqu'il en considère l'écho, la "semblance" en lui-même, que l'homme peut le mieux non pas comprendre, certes, la Trinité, mais s'approcher d'elle ; les sermons sont très clairs à ce sujet.

Lors de sa consécration épiscopale, François de Sales eut comme une connaissance intime de ce mystère, une rencontre personnelle avec lui. L'épisode est bien connu. Il est tout à fait évident aussi que la réflexion de l'évêque sur la Trinité, sur le Trin'Un, comme disent aussi bien des poètes de son temps (qu'il connaît) que François d'Assise, est au coeur du Traité de l'amour de Dieu et tout autant des sermons (et se lit souvent dans la correspondance) ; elle fait de l'homme, "semblance" de Dieu Père, Fils et Esprit, un homme trinitaire. "Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". L'homme sans cesser d'être homme, en une Visitation suprême qui est à la fois

la mort et surtout la vie véritable, est fait pour "passer à Dieu", en une parfaite "mort vitale" que mille signes disent, que toute l'Écriture proclame, que le Christ par sa Résurrection, sa Transfiguration et son Ascension ouvre et parfait dans l'accomplissement total de son Incarnation.

L'Ordre de la Visitation fut fondé le jour de la fête de la Trinité 1610. Et jamais sainte Chantal, qui, après la mort de saint François de Sales, continue leur oeuvre commune, ne se sépare de cette vision théologique du mystère de la Visitation. Aussi bien, cette lecture théologique et spirituelle était-elle la sienne tout autant, et profondément.

x

x x

Voilà les points que l'on trouvera développés dans cette thèse, surtout dans sa seconde partie (mais la première veut déjà montrer la prédication comme une marche vers l'auditeur, et dans l'écoute, un accueil, faisant du sermon une visitation aussi, non pas par métaphore) ; ces points ne sont certes pas présentés exactement dans l'ordre qu'on vient de leur voir, qui n'est pas le plan du travail : c'est la raison d'être de la thèse, ce qui l'a fondée et la guide, qui a été présenté ici. C'est aussi ce qui réunit et unifie ses résultats. Qu'on ne croie pas à une démonstration forcée fondée sur un a priori. C'est tout au contraire une longue lecture et une longue étude de l'oeuvre, pendant plusieurs décennies, qui ont fait remonter la réflexion ainsi jusqu'à la découverte, si on peut l'appeler ainsi, non pas de l'importance de la Visitation chez François de Sales, mais de la façon dont elle est pour lui l'étoile et le guide, la réalisation, la prédication et l'explication du mystère humain. Une des plus grandes surprises éprouvées lors de ces années d'étude a été de reconnaître jusqu'à quel point ce mystère ouvrait, en lui donnant sa cohésion, tout de la pensée de François de Sales, en raison

de l'étendue de ce qu'il recouvre pour lui, des sens qu'il lui donne, de ce qu'il contient, démontre, dit, sans que jamais, et il faut y insister, cela tourne au système ou à l'automatisme : le regard de l'évêque est toujours comme neuf et émerveillé. Continuité unie de la ligne de la pensée, voilà le mystère de la Visitation dans la vie de François de Sales. Montrer cette unité continue dans une sorte de convergence, tel est le but que se propose le présent travail.

x

x x

- LA METHODE SUIVIE ET LE DEROULEMENT DU TRAVAIL. LES DIFFICULTES RENCON-
TREES ET LEURS CONSEQUENCES -

En raison de ces caractéristiques et particularités de toute sorte, voici la méthode qui a été suivie : placer systématiquement en parallèle les sermons et le reste de l'oeuvre salésienne ; l'oeuvre, non seulement contemporaine, mais tout entière : parce que la prédication est comme le journal de la vie de François de Sales dès qu'il a une charge dans l'Eglise et jusqu'à son dernier jour, non seulement les événements de son existence (Chablais, fondation de la Visitation, etc.) y laissent leur trace mais, même si certains problèmes ne doivent qu'être effleurés ici (le controversiste par exemple), leur répercussion dans les sermons, la simple vraisemblance le dit, est considérable dans l'instant, certes, mais aussi après : François de Sales, restera toujours marqué par les années passées vers les rives du Léman, il restera toujours celui qui rencontra celle à qui Dieu l'a "donné" (65), tout comme jamais ne s'effacèrent les années de Paris et de Padoue. Or, cette pensée, que nous saisissons dans sa marche ici avec encore plus d'évidence d'être mouvement public qu'elle ne l'est dans l'intimité individualisée de la correspondance familière ou de spiritualité, ce qui la lie à une vie avec

laquelle elle se confond et s'éteint ne s'arrête pas aux événements contemporains et à leurs suites : on y voit d'avance, avec le recul du temps, tout ce qui prépare certaines réactions, la gestation d'idées majeures, autour desquelles, la vie et l'oeuvre humainement finies, lorsqu'on les regarde en perspective, sont comme magistralement organisées. Ce sont évidemment surtout les points énumérés plus haut. Alors, il a été ainsi essentiel de toujours les rechercher dans toute l'oeuvre.

Ainsi sont nés de longs parallèles de l'oeuvre avec l'oeuvre, qui se veulent précisément l'assise du travail, parallèles des sermons avec le Traité (ou la Vie dévote) en particulier, mais aussi avec la correspondance (et le reste des écrits). Il s'agit de bien autre chose que d'un ouvrage ayant, si l'on peut dire, pour un de ses aspects, lui-même comme source, mais, répétons-le, de la vulgarisation noble d'un système et d'une synthèse qui englobent tout de l'homme.

Même lorsque certains points faisaient penser à des travaux qui nous sont contemporains, ceux de Paul Ricoeur, ou certains de Julia Kristeva aussi bien, par exemple (66), si l'on ne s'est pas privé de les utiliser, cela a été avec modération. Ce qui est encore bien davantage vrai pour des rapprochements avec d'autres penseurs, qui parfois pouvaient sembler aller de soi (avec Teilhard de Chardin, si l'on veut) : il eût fallu connaître les oeuvres de ces penseurs avec sûreté, et surtout quitter un système pour l'autre, en risquant de fausser les perspectives et des uns et de l'autre, avec une large possibilité de se tromper. Or c'est le système salésien qui était l'objet du travail, dans son temps et dans la personnalité de son auteur. D'autres, peut-être, mèneront dans d'autres directions ce travail qui ne sera alors qu'une ébauche. Le choix dont il s'agit ici a été en tout cas mûrement réfléchi. C'est ce qui a été affirmé au début de ces pages et qu'on a voulu ici justifier plus exactement.

Il n'a pas été question de se priver de certaines découvertes ou de certains outils modernes, évidemment ; on ne saurait "revisiter" le passé au point de ne pas être un vivant du XXe siècle ou de l'oublier ; on a simplement tenté d'écouter une voix du XVIe et du XVIIe siècles parler comme elle le faisait, sans négliger les longs échos modernes, mais en se rendant surtout attentif à ceux qu'elle éveillait de son temps, pour les autres comme pour l'orateur devant lui-même. Et comme toujours, lorsqu'on agit ainsi, une merveilleuse cohérence, celle de la vie, s'éleva, se fit jour, balayant tous les pointillismes.

Les parallèles établis entre les sermons et le reste de l'oeuvre ne tiennent donc, à dessein, ici, compte de la chronologie salésienne que dans les perspectives que voilà.

Un second choix a été fait, celui d'étudier dans le détail et pour eux-mêmes, certains textes. Qu'ils aient été mis en parallèle avec Louis de Grenade ou le Père Boucher ne change rien à ce qui précède. Ce n'est pas un classement qu'on a voulu établir, ni même exactement une étude de sources ou d'influences, du moins pas plus que lorsqu'il s'agit de tel livre biblique ou patristique. C'est le texte de François de Sales qu'on a voulu regarder et montrer sous un autre éclairage, lu dans d'autres perspectives, certes, mais toujours lu de façon prioritaire.

Présenter dans le détail donc certains sermons, assez nombreux (et mal connus) a conduit à les citer avec longueur et abondance. Il ne faut pas croire que l'abondance et la longueur des citations soient involontaires ; elles pourront être reprochées à ce travail, on ne saurait cependant les voir autres : le travail justement repose sur elles, et, qui plus est, sur leur répétition. La logique aristotélicienne et ses descendants n'y trouvent peut-être pas leur compte, mais qu'y faire ? C'est ainsi que pense François de Sales, par longues déductions (car ce sont des déductions) minutieuses et

tournoyantes, ondoyantes, voire chatoyantes, qui se retournent en spirale sur elles-mêmes tout en avançant, germent en une digression qui s'insère dans l'ensemble au moment où l'on croit que ce bourgeonnement était un retour en arrière... Et, sous cette forme, le raisonnement bouge, avance, marche, s'oriente. Le XVII^e siècle, même sans "farcisseuses", nous a habitués à cette démarche qu'accentuent encore le raisonnement analogique, l'utilisation des quatre sens de l'exégèse, les parallélismes bibliques, les images et "similitudes", bibliques ou platoniciennes (67). Et puis, se servir d'un dossier de documents rassemblés pour telle ou telle occasion, comme le fait François de Sales (comme le font tous ceux qui parlent), n'est-ce pas une manière de "farcisseuse" ?

A cela s'ajoute que certains textes, parce qu'ils sont particulièrement caractéristiques, servent, et il ne peut en être autrement, d'ancrage à plusieurs développements. Et dans ce cas, si des citations se répètent (ce qui arrive souvent), c'est certes encore une fois absolument volontairement, mais pour aussi bien la commodité du lecteur que la clarté de l'exposé. On ne verra bien qu'ainsi comment François de Sales regarde les problèmes d'un regard circulaire à partir d'un même point de vue, avant de passer, linéairement à un autre point de vue ou de tourner autour de la même question pour l'étudier autrement.

En effet la ligne d'ensemble de la démonstration étant telle, si l'on examine attentivement le plan du travail, dans sa seconde grande partie surtout (et il a semblé parfaitement inutile de recopier avec la succession de ses chapitres ici la table des matières), on notera que l'exposé a lui aussi quelque chose de tournant (et de progressif à la fois) : c'est la même idée de passage, de la Visitation-Pâques de la vie qui est peu à peu étudiée à travers la marche continue des mystères chrétiens et de la vie humaine ; et, dans ses grands axes, la thèse suit simplement l'ordre théologique, philosophique et littéraire.

Une dernière raison enfin justifie la longueur de certaines citations, en particulier celles qui sont tirées de sermons recueillis : ces textes appartiennent à la littérature orale ; ils ne sont pas lus en chaire, s'ils ne sont pas improvisés. Et on mettrait qui que ce soit au défi de pouvoir les couper aisément, tant le flux de la parole y est paisiblement continu, les associations d'idées comme le courant sans faille de la pensée (68). Eût-il alors fallu résumer, voire paraphraser, quitte à perdre le charme de cette voix entendue, de cette lente respiration, de cette majestueuse, et simple, et familière, vie de l'esprit ?

x

x x

On voudra bien ne pas voir dans ces paragraphes un sophisme qui voudrait (inutilement) cacher un défaut. Ils ne sont que l'explication d'une méthode et de ses conséquences, méthode appliquée aux principes esquissés dans les premières pages de cette introduction puis plus clairement présentés. L'Avant-propos le signalait.

Cette méthode, de silence aimerait-on dire, d'écoute silencieuse et vigilante de l'oeuvre et de ses résonances, qui peut permettre, du moins est-ce l'opinion que présentent les pages que voici, le passage de l'oeuvre vers son lecteur-auditeur et le dialogue réciproque en une sorte de Visitation aussi, entre un chercheur d'aujourd'hui et François de Sales.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Première Partie

LE TEXTE DES SERMONS

De l'authenticité des textes.

CHAPITRE I

Les différents sermons et les manuscrits.

A/ Les différentes sortes de sermons. 1/ Les sermons autographes.
2/ Les sermons recueillis. B/ Les manuscrits. 1/ Les manuscrits des sermons autographes placés dans l'édition d'Annecy. 2/ Les manuscrits des sermons recueillis placés dans l'édition d'Annecy. 3/ Les sermons autographes inédits. 4/ Les sermons recueillis inédits. 5/ L'ensemble des sermons recueillis conservé à la Bibliothèque Nationale.

CHAPITRE II

L'édition des sermons.

1/ Histoire de l'édition des sermons. 2/ Le texte des sermons recueillis et l'édition d'Annecy.

Introduction

DE L'AUTHENTICITE DES TEXTES

La façon dont se posent les problèmes, à propos des sermons de saint François de Sales, les grandes orientations du travail telles qu'elles viennent d'être définies et fixées rendent obligatoire une présentation détaillée et minutieuse du texte des sermons. Plus que toutes les autres oeuvres du même genre, et parce que, très tôt, François de Sales ne les a généralement plus qu'esquissés à grands traits, précis, mais rapides ou obscurs pour celui qui n'en est que le lecteur, les sermons autographes demandent une description lente et soigneuse (François de Sales, comme Bossuet par exemple, ne les destinait pas à la publication, mais Bossuet rédigeait sans doute davantage les siens). Les sermons recueillis posent quant à eux des questions spécifiques, on l'a vu, qui demandent une description aussi délicate.

Cette description va devoir tendre vers l'expertise ; elle devra, certes, répéter des informations connues, mais en les vérifiant, en les discutant, en les complétant : les progrès dans la connaissance de tels textes, semblent parfois tenir de la nuance érudite, et parce qu'ils se font à pas minuscules, prennent des apparences de redites. Ce n'est qu'une apparence cependant, et l'exactitude, la valeur et l'intérêt de toute la suite de l'analyse que tentera la thèse que voici dépendront de la précision qui pourra être apportée à cette étude du texte en lui-même ; une étude qui aura pour sujet l'inventaire du manuscrit et des éditions ainsi qu'un essai d'évaluation du crédit qu'on peut leur apporter.

x

x x

Le premier obstacle qu'on rencontre est celui des "faux" de saint François de Sales. André Ravier et Albert Mirot (1) ont bien dissipé toute espèce de doute sur la valeur de l'ensemble des volumes édités par la Visitation d'Annecy sous le titre des Oeuvres de saint François de Sales (2) et sur les méthodes de l'équipe des Soeurs qui y travailla. On ne peut que sous-

crire entièrement à la conclusion de leur longue et précautionneuse enquête. Mais le problème était considérable.

La critique du chanoine Secret, si elle s'intéressait surtout à des lettres, n'ignorait pas les autres écrits de François de Sales ; elle s'attaqua aussi aux sermons, au Testament de 1617 (3), aux Notes sur la sainte Trinité (4), au Directoire spirituel (5), aux Constitutions primitives de la Visitation (6), au Petit Traité sur la sainte communion (7), aux recueils de Similitudes (8) ... Rien, ou du moins peu de choses, n'était à l'abri de-
vant cette suspicion générale, et on reste perplexe devant cette sorte de croisade à l'envers, à laquelle ne manquait certes ni la bonne foi, ni la bonne volonté, ni une manière d'enthousiasme, mais qui ne semble certainement pas porter la marque du spécialiste. Cette entreprise connut, pour des raisons diverses et souvent éloignées de la recherche, un succès qui lui assura une audience non négligeable. Une méfiance généralisée, qui n'est pas toujours entièrement dissipée, le travail d'André Ravier et Albert Mirot étant récent, donnait ainsi l'impression qu'aucun domaine de l'oeuvre de François de Sales ne présentait une solidité à toute épreuve, du moins sous la forme qu'on connaissait aux textes dans l'édition d'Annecy surtout : y auraient été entassés textes authentiques et faux plus ou moins grossiers, sans discernement ; chacune des pages pouvait bien être apocryphe. Les soupçons du chanoine, pour bonnes que fussent ses intentions véritables, ajoutés aux dangers évidents que font courir à l'oeuvre une hagiographie impénitente et difficilement supportable, ainsi que les inacceptables déformations des éditions de pieuse vulgarisation (elles n'ont malheureusement pas disparu), faisaient que la figure véritable de François de Sales, en particulier à propos des sermons, semblait dans le flou, l'insaisissable, parfois presque l'inexistant : c'était, dans certains cas, à peu de choses près un auteur inventé, fabriqué. Était-ce bien lui qu'on connaissait ? Qui et quel avait-il été en réalité ?

Hagiographie et déformations justifieraient sans doute l'attitude du chanoine Secret quelles qu'aient été ses raisons personnelles : il ne voulait certainement que rechercher passionnément exactitude et authenticité. On peut dire que, paradoxalement et involontairement, il fit oeuvre de salubrité en provoquant l'expertise scientifique des textes.

En attendant qu'elle eût lieu, on restait saisi de vertige, en voyant que même les grands ouvrages, les plus "écrits", les plus volontaires, les plus construits, l'Introduction à la vie devote ou le Traitté de l'amour de Dieu, dont on pourrait croire les manuscrits ou les premières éditions d'une authenticité comme sacrée, se trouvaient, eux aussi, lus systématiquement d'un oeil critique ; un seul exemple le montrera : la Visitation de Nevers est la troisième fondation de l'Ordre et l'ancienne Visitation de Moulins transférée, où mourut en 1642 sainte Chantal, et ses archives sont un monument du patrimoine dûment attesté (9) ; on y trouve une page manuscrite du Traitté, dans la marge de laquelle le chanoine a osé noter ses doutes sur la main qui en avait écrit les lignes, voire son affirmation que "c'était là un faux", sans aucune justification. A ses yeux, il ne s'agissait évidemment pas même d'une copie mais d'une imitation voulant se faire passer pour un authentique. Quant au contenu, il n'en était pas question... Tout ce qui, dans la critique interne, eût pu l'aider, semble avoir été systématiquement toujours négligé par le chanoine : la peur du pastiche était sans doute liée chez lui à celle du faux.

L'idée que les faux dominaient dans ce qu'on connaissait de François de Sales aveugla le chanoine Secret au point de le conduire à les rendre responsables de ce qu'il peut y avoir de disparate ou de répétitif, en particulier dans les sermons recueillis. Jamais la cause de ce que certains trouvent des bizarreries dans ces textes (opinion d'ailleurs discutable) n'est pour lui la rédaction faite par les auditeurs ou plutôt généralement les auditi-

ces qu'étaient les Visitandines ; cette cause n'est pas non plus pour lui à chercher dans la marque, pourtant très vraisemblable, du style oral chez le prédicateur, familier, amical et pédagogique avec ses Filles. Non : la panacée pour guérir ces textes de leurs altérations, le sésame de toutes les difficultés, c'est l'existence de faux qui, intercalés dans le texte authentique de saint François de Sales, le déforment. Le postulat sert de preuve, et, en un véritable cercle vicieux, les conséquences qui en sont tirées nourrissent ici le postulat à leur tour; glissements et sophismes s'ajoutent les uns aux autres.

En ce qui concerne l'oeuvre dans son entier, André Ravier et Albert Mirot montrent bien que partout, et non pas seulement dans les sermons ou dans le seul François de Sales, des faux existent, mais que, pour François de Sales, ils sont justement exceptionnels. Or, on exagèrerait à peine en disant que lorsqu'on lit le chanoine, on a presque l'impression que c'est l'authentique qui est exceptionnel.

On reste en tout cas confondu devant ce qu'il faut bien appeler la légèreté, l'aveuglement ou l'esprit de système dont les travaux du chanoine font preuve. Car, que l'on parle de faux quand on a un manuscrit autographe, ou qui se dit tel, passe encore ; mais quand il s'agit de textes rédigés par une autre main que celle de l'auteur, comme c'est le cas pour les sermons recueillis, plus rien ne subsiste où appuyer l'expertise scientifique.

Le comble fut atteint lorsque les seuls textes qui trouvèrent grâce aux yeux du chanoine furent Les Vrais Entretien spirituels, tels que les donne l'édition d'Annecy en particulier, le seul volume vraiment à refaire de toute la série (même si, comme Roger Devos le note, Dom Mackey et les Visitandines n'avaient omis aucun manuscrit, leur recherche ayant été "menée... avec une stricte rigueur" (10) : ce sont les principes mêmes de l'édition, ainsi qu'ils avaient été fixés, qui n'étaient pas défendables). Car le volume des Vrais Entretien marque le triomphe des interpolations, retouches et

"arrangements" de tous ordres.

Bref, au milieu de toutes ces affirmations, de tous ces raisonnements, où les hypothèses s'appuient et se construisent l'une sur l'autre, chacune prenant la précédente pour vérité démontrée et se déduisant d'elle, il devenait impossible de plus rien voir. Tous les problèmes étaient emmêlés, en un inextricable chaos : on ne savait plus s'il s'agissait de faux au sens strict du terme (des sortes de fac-similés), ou de problèmes particuliers aux textes recueillis. En fait il s'agissait surtout du premier cas, mais qui ne voit que, de toute façon, le sens des oeuvres et la pensée exacte de François de Sales étaient en cause ?

x

x x

Le problème des faux, posé de façon relativement récente d'ailleurs, même si l'usage ou la fabrication en avait connu, pour tous les auteurs, à une certaine époque, une vogue quasi frénétique (et fort lucrative), ayant été définitivement réglé, il restait cependant un très grand nombre de questions qui avaient rapport avec l'authenticité du texte.

Dans le cas particulier des sermons en effet, la composition et la transmission de ces oeuvres, l'incroyable dispersion des manuscrits (11), de tous les manuscrits, autographes ou non, obligeaient bien à la plus extrême prudence, voire à la méfiance. Il y avait nombre de raisons sérieuses, mais autres, de douter du texte des sermons, raisons qui naissent toutes de l'unique fait indéniable qu'à un seul texte près, François de Sales n'a rien publié de toute sa prédication (12) ; autographe ou recueillie, manuscrite en tout cas, elle est toujours restée dans l'état où elle était lorsque François de Sales la prononça. De là vient que toutes les éditions qui en ont été faites dans les premiers temps après la mort de l'évêque, sans aucune exception,

choisissent parmi les pages, les retouchent, arrangent et manipulent. A commencer par ce que la Mère de Chantal, avec les meilleures intentions du monde (13), avait couvert de son autorité.

Ce fut d'abord la fabrication très artificielle d'Entretiens spirituels, augmentés, nourris et agrémentés de passages de sermons interpolés, voire de sermons entiers. Les Entretiens ressortissant à la même technique que les sermons recueillis, les manuscrits des sermons comme ceux des Entretiens s'étaient transformés en un véritable magma (14). Et même si l'édition d'Annecy signale très normalement dans les volumes de sermons, comme dans celui des Entretiens, les passages déplacés, avec leurs origines, elle continue pourtant à publier les Entretiens selon un texte discutable, établi sur des bases peu sûres, on vient de le voir à l'instant même. Mieux, elle continue aussi à y donner trois sermons (15), sous un titre comparable à ceux des autres Entretiens chaque fois, sermons que l'on ne peut donc lire que dans ce volume (alors que la monumentale édition critique de Roger Devos permet de lire les Entretiens, eux, sous leur forme originelle ou du moins sous celle qui selon toute vraisemblance doit s'en rapprocher le plus).

Sainte Chantal, et elle ne faisait en cela que suivre le goût et les usages du temps, donna ainsi son accord et favorisa, avec une confiance qui confine à l'imprudence, les premières publications de sermons auxquelles elle fut contrainte par des éditions pirates ou intempestives, réalisées ou projetées : elle remit certains manuscrits qu'elle avait choisis aux éditeurs, sans en garder aucun double. Divers événements retardèrent la parution du volume prévu (en particulier la mort du Commandeur de Sillery), et les manuscrits disparurent sans laisser de trace ; si bien qu'il est quelques-uns de ces sermons qui ne sont connus que par l'impression qui s'en fit ensuite et qu'on ne peut vérifier sur aucune source (16).

Si donc, encore une fois, il y avait un domaine, dans l'histoire des

écrits de saint François de Sales, où la méfiance devait être la règle essentielle, c'était bien celui du texte des sermons. Ce n'est pourtant pas sur les points que nous venons de relever qu'on avait fait porter les doutes, mise à part l'affaire des faux, et depuis plus longtemps, mais encore et toujours sur le sermon dit "recueilli" ; une fois que l'usage en eut disparu, l'attention revint sans cesse sur lui, avec une sorte d'étonnement incrédule. Sans douter vraiment des idées contenues dans ces textes, où on reconnaît aisément la marque de la pensée salésienne, on les traitait à la façon d' "à la manière de" peu réussis, pittoresques, aisés à lire peut-être, mais aussi parfois ennuyeux, obscurs, lourds, au moins dans l'écriture, et, en tout cas, négligeables à quelques très rares exceptions près. Ils n'étaient pas traités de faux mais on répugnait à les ranger dans les textes authentiques.

Quant à ceux des sermons autographes qui sont entièrement rédigés, ceux des premières années de la prédication de François de Sales, ils n'échappaient pas à des jugements identiques plus ou moins formulés : on n'y lisait pas encore le véritable saint François de Sales et on voyait dans ces textes, en outre, des marques évidentes de maladresse ou de manque de méthode dues à la jeunesse du prédicateur et à son inexpérience. Ils étaient même inférieurs aux Controverses, tellement prisées de Fortunat Strowski.

Ainsi, dans aucun sermon, autographe ou recueilli, on ne retrouvait l'auteur de l'Introduction, du Traité, ou des lettres. Mais jamais, pas plus que ne devait le faire le chanoine Secret, on ne se demandait sérieusement si ces impressions n'étaient pas causées par les caractéristiques du "genre" même que constitue le "sermon recueilli", sur lequel, curieusement, on s'interrogeait mal, quoique l'édition d'Annecy constituât une mine de renseignements à leur sujet. Or le problème n'était pas tant de savoir si ces textes étaient bien de saint François de Sales que d'étudier ce qu'était un sermon recueilli, et recueilli par les Visitandines ; lorsqu'on le saurait, on sau-

rait en même temps que ces textes étaient bien de saint François de Sales et en aucune manière ni de près ni de loin ne devaient être assimilés à des faux.

x

x

x

L'inventaire des problèmes, nombreux, posés par le corpus des sermons de saint François de Sales, va montrer que la majeure partie d'entre eux résultent de la façon dont l'orateur concevait et pratiquait la prédication, tout autant que des usages de l'époque ; que ces problèmes naissent aussi, ce qui est plus commun, de ce que fut la transmission des écrits et leur conservation, de ce que furent les premières publications, et non pas de la seule existence de sermons recueillis : tout au contraire de l'opinion communément reçue, il sera facile de montrer que ces textes-là sont fidèles au point de faire irrésistiblement penser que l'on y entend la voix même de François de Sales prêchant. Mieux : il pourra arriver qu'ils appuient l'authenticité de textes autographes.

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Chapitre I

LES DIFFERENTS SERMONS

ET LES MANUSCRITS

A/ LES DIFFERENTES SORTES DE SERMONS.

On possède 235 sermons de saint François de Sales donnés par l'édition d'Annecy. L'édition voulait présenter les textes dans leur ordre chronologique, ce qui a été fait à deux exceptions près. On peut y lire 160 sermons autographes, ou fragments de sermons autographes dans les deux premiers volumes (17), et 70 sermons recueillis dans les deux derniers (18) ; mais deux textes autographes furent retrouvés après la publication des volumes contenant ces sermons et insérés à la fin du dernier volume des sermons recueillis (19) ; et parce que l'édition d'Annecy a pérennisé, répétons-le, la présentation des Entretiens spirituels sous la forme arrangée que lui connurent les temps passés, trois sermons recueillis ne peuvent donc se lire que dans le volume intitulé Les Vrais Entretiens spirituels (20). Il n'est pas tenu compte bien entendu ici, des bribes de sermons insérés dans les Entretiens, que l'édition d'Annecy redonne d'ailleurs à leur vraie place dans le sermon d'où on les avait tirées.

Ajoutons que l'oraison funèbre du duc de Mercoeur, le seul texte publié personnellement par François de Sales, se trouve à sa date de 1602 parmi les sermons autographes.

1/ Les Sermons autographes.

Ce sont en général des textes manuscrits, dont l'authenticité ne fait aucun doute, les expertises d'André Ravier et Albert Mirot en sont garanties quand il le faut. Et qui les a vus et étudiés dans les archives de la Visitation d'Annecy ne peut qu'en être convaincu. On sait aussi, souvent, comment et par quelles voies ils sont parvenus au couvent. On y reconnaît les différentes écritures de François de Sales au long de sa vie, ses différentes abréviations ou ses signes presque sténographiques, qui en rendent la lecture si difficile et pour lesquels les religieuses du XIXe siècle, puis André

Ravier et Albert Mirot, et enfin Soeur Marie Patricia Burns, l'actuelle archiviste de la Visitation, ont établi des tables de transcriptions fort utiles (21). Ainsi, écriture, abréviations, mais aussi techniques des références et papier, tout concourt à prouver l'authenticité de ces textes.

Quand le manuscrit manque et que la publication est faite d'après tel ou tel document, telle ou telle édition ancienne, des notes critiques dans l'édition d'Annecy, en général, l'indiquent clairement ; elles font de même lorsque l'authenticité est douteuse ou discutable (22). Les tables de provenance des manuscrits, en fin de volume, donnent les indications complémentaires nécessaires.

Nous voici donc devant un ensemble de textes que l'on peut dire, dans leur très grande majorité, inattaquables, l'expertise Ravier-Mirot n'ayant conduit à rejeter qu'un nombre infime d'entre eux.

Passées les toutes premières périodes de l'activité pastorale de François de Sales, ces sermons ne sont plus, on l'a dit plus haut, rédigés dans leur entier. Très vite, seules des circonstances solennelles ou particulières purent amener le prédicateur à apporter et peut-être à lire entièrement en chaire un texte complètement rédigé, comme par exemple pour l'oraison funèbre du duc de Mercoeur ou le célèbre sermon du 15 août 1602 (23). Dès avant 1600, ce qui est rangé sous le nom de "sermons autographes" est constitué par un ensemble, à la fois cohérent et disparate, de rédactions partielles (exorde et début du sermon, suivis des grandes lignes du développement prévu simplement jetées sur la page de façon de plus en plus elliptique à mesure que le texte s'avance, et souvent étayées de références scripturaires ; c'est là le cas le plus habituel), de plans, succincts très souvent, parfois partiellement détaillés, même de simples sommaires, voire de notes préparatoires, qui ne sont parlantes dans nombre de cas que pour leur seul rédacteur.

Ainsi, même pour les sermons autographes, une première constatation s'impose bien : il ne s'agit nullement d'un ouvrage volontairement pensé et écrit pour la publication ; les textes en ont au contraire été pensés et simplement notés pour être parlés : même dans la partie la plus rédigée et apparemment la plus indéniablement personnelle de la prédication de François de Sales, nous nous trouvons devant une oeuvre plus orale qu'écrite. De propos délibéré, l'écrivain s'efface devant l'orateur. Mieux : il ne pense même pas à être écrivain.

De toute évidence, c'est là que se trouve la raison pour laquelle François de Sales cessa très rapidement de rédiger en entier ses sermons : un indiscutable motif de bon sens pédagogique le conduisit à choisir entièrement et exclusivement, non pas certes l'improvisation, mais la manière orale, la technique orale, à mesure qu'avec la pratique du sermon fréquent, l'habitude et l'aisance lui venaient. Et comme il n'a pensé à aucune édition de ses sermons, les choses restèrent en l'état. Une des caractéristiques les plus évidentes de ces textes, outre leur rédaction en partie en latin, hérissée de références bibliques, est qu'elle va s'amenuisant à mesure que le sermon marche vers sa fin, on l'a dit plus haut. L'exorde qui le lance est souvent, lui, méticuleusement rédigé, corrigé ; la suite mélange fréquemment latin et français dans une extraordinaire synthèse qui peu à peu tend à devenir une succession de simples repères. La conclusion, parfois esquissée, n'est la plupart du temps qu'indiquée par une formule : elle reste ouverte, non pour l'idée, mais pour l'expression, prête à prendre la forme que l'auditoire rendra nécessaire.

On y reviendra lors de l'étude d'exemples à propos de la méthode pédagogique des sermons.

Ainsi, sur les 160 sermons autographes présentés par l'édition d'Annecy, n'est vraiment rédigé qu'un petit cinquième environ, si l'on tient compte

de deux faits : nombre de fragments autographes plus ou moins étendus qu'on y voit, peuvent fort bien être tout autant des bribes de sermons qui auraient été rédigés dans leur entier, voire du même sermon, que des notes préparatoires au travail même de la prédication (il est entièrement impossible d'en juger) ; et puis, dans beaucoup de textes apparemment "rédigés", l'abondance et la longueur des passages latins non traduits montrent qu'évidemment François de Sales ne pensait pas, en écrivant, prononcer les lignes qu'il écrivait telles qu'il les notait. La proportion des textes rédigés est donc minime et le fait est d'importance.

Dans leur grande majorité, les textes que l'on appelle "sermons autographes" sont en effet constitués par des notes préparatoires ainsi que par des plans et des sommaires de sermons ou encore par des rédactions partielles (des exordes surtout comme on l'a dit plus haut). Et si l'on se penche sur les dates où ces textes ont été utilisés, dates établies avec un soin infini par l'édition d'Annecy en se référant aux innombrables documents que renferment les archives du monastère et à d'autres preuves de tous ordres, quelques remarques s'imposent.

Plus on avance dans le temps, plus grandit le nombre de ces rédactions partielles (24), plus, à l'inverse, les sermons vraiment rédigés sont brefs (brièveté qui n'était pas dans la manière orale de François de Sales prédicateur, tous les témoignages contemporains et le sien propre s'accordent sur ce point : il parlait aussi longuement que lentement).

Un certain nombre de ces sermons brefs rédigés en entier, datant de la période de la mission du Chablais (1594-1595), ne pouvaient qu'être écrits, en raison des circonstances et des conditions matérielles connues alors par François de Sales ; ils sont ainsi des exceptions : prêchés dans une église vide ou quasiment, la plupart du temps, ils se rapprochent plus des Controverses, dont ils traitent aussi les sujets, que de ce que sera par la suite

l'habituelle homélie salésienne. Cependant les mêmes traces "orales" se retrouvent déjà chez eux : phrases inachevées, longues rédactions latines (et non pas uniquement des citations), etc., à la différence de ce qui se passe dans les Controverses, qui sont, elles, une prédication par écrit.

Ce n'était donc pas un paradoxe de dire comme plus haut que l'ensemble des sermons autographes, qu'ils soient des rédactions ou bien de simples plans ou sommaires, font ainsi partie davantage de la production littéraire orale que de la production littéraire écrite, parce qu'ils sont surtout l'armature et le squelette de ce qu'a été le sermon véritable. Voilà la raison pour laquelle ils nous apparaissent (et c'est un de leurs plus grands intérêts) comme une sorte de journal de la réflexion de François de Sales, une histoire de sa pensée, les jalons de sa vie intellectuelle au cours des années, un peu à la façon des Essais de Montaigne ou des "carnets" de tel ou tel écrivain sur ses oeuvres ; mais une oeuvre qui ne peut en définitive ici qu'être devinée aujourd'hui, dans sa réalité matérielle, parce que telle que les auditeurs la connurent, elle s'est évanouie dès que le prédicateur eut cessé de parler. Ce n'est même pas la "musique notée d'une musique chantée"(25) dont parlera à un autre sujet la Lettre à Monseigneur Frémyot, en 1604, puisque la musique chantée est à jamais disparue. On y rencontre davantage le prédicateur devant lui-même que devant un auditoire (cependant toujours présent puisqu'il se prépare pour s'adresser à lui) et en même temps le prédicateur devant Dieu à qui il veut donner sa voix et ouvrir tous les chemins.

Non pas qu'il s'y anéantisse devant Dieu et les hommes ; jamais François de Sales n'est plus vivant et comme tangible que dans ces oeuvres-là : tout ce qu'il est, toutes ses connaissances, toute sa personnalité, tous ses dons y sont exploités et développés aussi loin que ses propres limites humaines le lui permettent, parce qu'ils sont "le truchement" de Dieu. Nulle part on ne sent mieux que le prédicateur est étymologiquement pour François

de Sales un prophète, sans la liberté duquel Dieu sera, en grande partie, muet, si ce n'est dans ses textes où se lit la pensée du prédicateur en train de se former et de venir au monde. L'espèce de répertoire que constitue le manuscrit ou le cahier de Turin, dont il sera bientôt parlé, le confirme entièrement.

2/ Les Sermons recueillis.

Ils appartiennent quant à eux à un genre ou du moins à une technique à quoi il a déjà été plusieurs fois ici fait allusion. Rappelons rapidement mais avec davantage de précisions ce qu'on entendait alors par "oeuvres recueillies".

De véritables spécialistes de l'écriture rapide (26) prenaient, à l'aide de tout un système d'abréviations (ce n'était pas de la sténographie), les sermons en particulier, agissant individuellement ou en groupe, ouvertement ou dissimulés de leur mieux. On mettait en forme ensuite les ouvrages ainsi "recueillis", et c'est là que commençaient les problèmes, la rédaction du scribe pouvant ajouter son style ou ses fioritures à la parole entendue dont la fidélité avec laquelle elle avait été notée, pour certaine qu'elle se voulût en mettant les choses au mieux, n'aurait pu avoir une rigueur mécanique, même en des temps où la mémoire humaine était développée, entretenue et utilisée bien autrement qu'aujourd'hui.

Pouvaient aussi se poser, ce qui ne nous intéresse pas ici, plus d'un problème de plagiat, voire de vol de sermons (27).

On sait, pour se limiter à ce domaine, combien l'époque était avide de sermons. Tous les moyens pour y "assister" de près ou de loin étaient bons, et la méthode des sermons recueillis, si elle était admise et n'étonnait personne, était cependant critiquée et souvent suspectée. Comment eût-il pu en être autrement ?

Car ce n'était pas toujours un groupe de gentilshommes pieux et zélés, comme ceux qu'on nous montre recueillant les sermons de François de Sales au pied de sa chaire (28), qui opérait pour eux-mêmes ou leurs amis. L'usage s'était mué en profession et en "profession fort lucrative" (29). Réunis en confréries hostiles bien entendu les unes aux autres, les tachygraphes se livraient souvent une guerre commerciale sans merci et où le seul vaincu était, parfois, souvent, l'auteur. Nombre d'éditions clandestines avaient là leur origine ; rien, et surtout pas le refus du prédicateur de les reconnaître, ne les arrêtait. Comme certaines "écoles" de tachygraphes ne prenaient pas tout de l'orateur mais pratiquaient officiellement l'usage des notes rédigées sous la forme de ce qu'il faut bien appeler une sorte de pastiche (et le goût scolaire des "à la manière de", hérité de l'éducation latine, poussait dans la même direction), comme le sens de la propriété littéraire et du plagiat n'étaient pas ce qu'ils devinrent ensuite, des textes longs ou brefs, simples citations ou oeuvres entières étaient ainsi volées à leur auteur ; les problèmes posés par les sermons recueillis avaient leurs épisodes d'épopée burlesque dont les vedettes étaient les plagiaires ou les arrangeurs.

Tous n'étaient pas malhonnêtes, ou tous ne l'étaient pas consciemment, mais tous n'étaient pas familiers non plus des idées développées, et tous n'étaient pas intelligents... Aussi, ces rédactions postérieures à la prédication ouvraient bien la porte, même dans les meilleurs des cas, qui ne le verrait, à mille erreurs possibles, simplement par exemple parce que le scribe avait mal compris l'idée, mal saisi l'image, n'avait pas su s'oublier lui-même pour ne donner que l'auteur, avait été choqué dans ses goûts, voire ses convictions, surtout, peut-être, le plus souvent, parce que l'ensemble de la pensée de l'auteur, son univers, le système de son raisonnement, son écriture et son style, lui étaient peu ou mal connus si ce n'est étrangers. Tout cela s'ajoutait à la tentation d'arranger les choses, quand on avait la plume en main, même pour bien faire, et même quand l'intelligence guidait l'écriture.

Que dire alors, si quelque défaillance de la mémoire s'ajoutait à l'ensemble de ces causes possibles d'erreurs sur la pensée originale de l'auteur ? Les différences entre les récits donnés par divers témoins d'un même événement sont bien connues, pour ne pas rappeler comment les Evangiles synoptiques se séparent tout en étant d'accord. Ainsi, faute de mieux, et non par aveuglement, l'époque acceptait et reconnaissait un usage devenu universel et qui convenait à son goût pour la prédication et aussi à sa conception d'oeuvre "orale" et d'oeuvre "écrite", conception qui n'est plus la nôtre, et de loin.

Qu'on ne pense pas que rappeler tous ces dangers est ici inutile ou trop long. C'est sur eux que l'on s'appuie en général pour tenir en une sorte de mépris les sermons recueillis par les Visitandines. De la valeur exacte des sermons qu'elles prirent dépendra donc la valeur de la présente thèse. Sans paradoxe, pourtant, c'est sur eux que nous nous appuierons, et solidement, pour montrer qu'à l'inverse de l'opinion couramment admise, les religieuses ont su échapper mieux que tous les autres rédacteurs de sermons à ces périls : on verra plus loin ce qu'il en est de certains sermons recueillis donc par d'autres, à Paris, lors d'un des voyages de saint François de Sales, en comparaison avec leur propre travail.

En ce qui les concerne, la critique interne montre on ne peut plus facilement que ce sont bien les idées et l'univers salésiens, dans ce qu'ils ont de plus spécifique et de plus difficile d'accès, qui emplit ces sermons recueillis ; lesquels apparaissent ainsi comme la vulgarisation pédagogique du contenu des grandes oeuvres connues, et il est aisé de sans cesse les en rapprocher (rapprochements qui se font quasi d'instinct et automatiquement dès que l'on est familier de l'oeuvre de François de Sales). Ces sermons sont ainsi comme l'analyse correspondant aux synthèses que constituent l'Introduction à la vie devote et le Traitté de l'amour de Dieu. On en aura continuellement la preuve au cours du présent travail : on pourrait dire que chaque

sermon recueilli (tout comme chaque sermon autographe) naît des pages les plus travaillées du Traitté ou y renvoie, et cette oeuvre apparaît comme la "montagne de sainteté", pour reprendre une image aussi bien biblique que salésienne, le massif central d'où sourd toute la pensée de François de Sales et autour duquel tout s'est organisé dans sa vie et sa prédication. C'est bien le "coeur" biblique du Salésianisme que le Traitté, et les sermons, en particulier recueillis parce que les choses y sont plus aisément lisibles, en sont la claire démonstration. Avant que François de Sales ne le compose, tout mène à lui, tout le prépare : après, tout en vient.

Il est évident que le danger de se tromper devant un texte étranger ou étrange à leurs yeux n'était pas celui que couraient les religieuses, habituées à la pensée de leur fondateur, familières de la parole de leur "Bienheureux Père" pour l'avoir elles-mêmes entendue, même en dehors des sermons. Et personne d'autre ne fut le rédacteur des sermons recueillis que les toutes premières Visitandines, du moins pour la grande majorité de ceux qui nous restent et dont l'authenticité est certaine. Bien que les textes mêlent souvent les deux mots, les "rédactrices" furent contemporaines des sermons, s'il y eut des "copistes" à leur suite longtemps après elles. On sait que François de Sales ne limitait pas ses entretiens avec les religieuses à la forme presque solennelle et en tout cas officielle d'un sermon, fût-il familial, et que les conditions dans lesquelles furent recueillis et composés les futurs Entretiens spirituels étaient devenues une sorte de coutume dans les premiers temps de la Visitation : le tableau des discours sous la treille de la maison de la Galerie à Annecy est peint dans toutes les éditions de l'oeuvre.

Puis, quand des "recueils" de sermons "recueillis", copiés les uns sur les autres se mirent à circuler de couvent à couvent, quand ils furent à l'infini reproduits d'après des copies de copies, quand les années passèrent, soulignant le vieillissement d'une langue déjà depuis toujours un peu archaï-

que et "provinciale" pour des Français et des Parisiens (que l'on songe que François de Sales et d'Urfé, pourtant voisins et amis (mais l'un resta toujours savoyard), écrivent à la même époque la Vie devote et L'Astrée), les religieuses qui faisaient fonction de copistes, bien évidemment, commirent des erreurs : elles n'étaient plus les "rédactrices" ; non que ces dernières aient été infaillibles ; pourtant il est des fautes qu'elles n'eussent point faites.

De plus, ces religieuses n'étaient pas comparables, pour leur formation intellectuelle à des moines du Moyen Age : l'éducation des femmes, souvent, pour les cas courants au moins, au XVIe siècle et au XVIIe siècle, pensait peu à leur instruction sous une forme spéculative et abstraite ; ce n'est point cette forme de raisonnement que l'on cherchait à développer en elles (les derniers travaux sur "l'institution" (30) féminine du temps montrent bien qu'elle n'offre pas le désastreux paysage que l'on croit parfois, mais que des choix clairement utilitaires l'orientaient. L'étude des manuscrits de sainte Chantal, par exemple, confirme qu'il en est tout à fait ainsi et montre en même temps que, bien entendu, une telle organisation pédagogique ne préjugeait en rien des capacités de l'esprit des élèves). Que l'on songe aussi au recrutement de la Visitation : on y connaît des grands, de très grands esprits, et ils y seront toujours nombreux ; on n'y pratique pas une ségrégation inversée où l'élite serait celle de la "sainte" ou "docte ignorance" ou de l'imbecillitas (ces mots ont ici un autre sens). Au contraire de sainte Thérèse d'Avila, saint François de Sales ne craint pas les "nonnes latines", et l'orgueil de l'âme ne lui semble pas mis dangereusement à la portée des esprits cultivés sans que l'on puisse lutter contre lui. Certes, chez la réformatrice du Carmel, l'expression n'a pas la valeur de mépris de l'intelligence qu'on lui donne trop souvent. Mais François de Sales fait à tous et toutes un devoir de l'intelligence, de son développement, quelle que soit sa forme, de la réflexion intellectuelle, chacun et chacune à sa façon. Toute une tradition de

travail intellectuel s'est ainsi maintenue dans l'Ordre (31), ce qui est mal connu et trop souvent négligé dans l'histoire des idées ou de la spiritualité.

Il n'en demeure pas moins que les capacités ou le niveau intellectuels, justement, n'y ont jamais été des critères de recrutement. Au contraire, on a toujours pris soin, selon la volonté expresse des fondateurs, de rester ouvert à toutes les petites, les faibles, les infirmes, les simples, les âgées, en un mot à la pauvreté sous tous ses aspects, et non pas seulement pécuniaire. Mais faire cette place aux "pauvres" ne signifiait pas pour François de Sales exclure les "riches". Nous retrouverons ailleurs cette idée.

On aura un bon exemple des déformations que l'on peut attendre parfois des copistes, surtout successives, avec le recueil d'inédits de Nice présenté plus loin. Cependant, on verra aussi que, même pour un volume né très évidemment d'une longue file de copies faites les unes sur les autres, aucune de ces déformations n'atteint l'essentiel de la pensée, que toutes ne sont que la marque d'inadvertances, ou bien des fautes pour ainsi dire matérielles, techniques ; il y a certes des ignorances, mais toujours précises et donc limitées, aisées à reconnaître : les ignorances d'un non-spécialiste dans des domaines qui ne sont pas spécifiques de la pensée salésienne.

Pour toutes ces raisons, la critique stylistique a, elle aussi, beau jeu de reconnaître facilement images et "similitudes" de François de Sales dans les sermons recueillis, utilisées avec une constance telle dans les particularités qu'aucun doute sérieux sur l'authenticité des textes copiés par les Visitandines ne subsiste, on le verra au cours de ce travail. La critique interne est ici la meilleure garante de l'authenticité de ces sermons.

Enfin, le simple bon sens et la comparaison de ces prédications avec les avatars connus par les Entretiens spirituels, montrent que quand les Visitandines décidaient, pour des raisons qui leur étaient personnelles, de tou-

cher au texte de saint François de Sales, elles le faisaient en le disant, en le signalant, en s'en justifiant. Comment, quand ces raisons n'existaient pas, c'est-à-dire quand les sermons fraîchement entendus et recueillis étaient rédigés et recopiés pour un ou plusieurs autres couvents, et uniquement dans ce dessein, c'est-à-dire quand la rédaction ne devait pas franchir les limites de l'Ordre, comment donc les religieuses auraient-elles osé toucher à une seule ligne, à un seul mot de leur Père ? Cela est psychologiquement invraisemblable. Comment imaginer qu'elles n'essayaient pas au contraire de retrouver et de fixer la réalité même de ce qu'elles avaient entendu ?

Comment ne pas comprendre qu'un respect presque "superstitieux" les guidait à vénérer ce qui constituait pour elles une manière de relique (et l'on sait combien l'époque post-tridentine les vénéra, sous toutes leurs formes) ? Comment ne pas voir que, à l'inverse, pour lui-même, François de Sales n'aurait eu, en aucune manière, un tel respect de son oral, et qu'il n'eût pas hésité pour publier ses sermons à retoucher ses paroles pour qu'elles devinssent de l'écrit (32) ? Quand on voit le fossé qui sépare, dans le détail de l'aisance, le style courant des sermons de la phrase élaborée et volontaire de l'Introduction ou du Traité, quand on voit aussi comment, au milieu d'une abondance verbale typique du style oral, fidèlement reproduite, apparaissent brusquement des formules et des tournures (une curieuse figure de chiasme en particulier) très familières au lecteur des grandes oeuvres longuement et puissamment élaborées, alors on est sûr que le texte recueilli est bien de François de Sales et plus qu'on ne le dit ou qu'on ne le croit couramment. C'est, pour finir, l'aspect parfois distendu, disparate ou encombré d'un texte par ailleurs marqué aussi quelquefois par de longues redites, au milieu de pages lumineuses, qui en est la meilleure preuve ; et ce n'est pas un paradoxe.

En vérité, il est impensable de croire que les religieuses aient pu

altérer ou transformer ou enjoliver le texte, aussi longtemps qu'elles n'ont pas songé à le publier, aussi longtemps encore que ne s'est pas imposé, en particulier pour la prédication, à mesure qu'on avançait dans le siècle, une manière faite de grave noblesse et de goût pour la litote ; à quoi François de Sales est tout à fait étranger dans des textes qui sont pour leur majeure partie des entretiens familiers, des homélies familiales.

Les Visitandines étaient bien armées pour accomplir au mieux leur dessein de recueillir les sermons de leur fondateur, il faut se le rappeler ; et cette sorte de "récollection" des textes apparaissait comme une nécessité pour unifier un Ordre dont la croissance et la dispersion rapides étonnaient l'Europe.

Outre l'entraînement courant de la mémoire que connaissaient les siècles passés, elles possédaient, pour certaines d'entre elles, les fameuses méthodes d'écriture rapide dont nous avons parlé. Les innombrables récits des Vies des premières Mères de l'Institut de la Visitation, écrits pour l'Ordre lui-même, lui constituant, à la manière des mémorialistes, comme une galerie d'ancêtres, racontent, avec un luxe de détails et de précisions, comment les choses se passaient : le groupe des auditrices, les notes prises ensemble ou séparément, la rédaction postérieure, la confrontation avec les souvenirs des autres religieuses. Et cela est fort heureux, car des recueils mêmes, des carnets de notes ou des feuilles où les Soeurs prenaient les sermons à la volée ou en tachygraphie pendant que François de Sales parlait, les archives de la Visitation d'Annecy, cependant si riches, n'ont rien conservé ; après la rédaction des textes recueillis, les religieuses ont évidemment détruit ces papiers : eux n'étaient sans doute pas pour elles du François de Sales, mais le sermon reconstitué en était ; les échafaudages ne les intéressaient pas.

Même si on fait la part d'une sorte d'anoblissement un peu hagiographique inhérent à ce genre de mémoires, il est évident, pour le lecteur de

bonne foi, que, sans rien abandonner de son sens critique, il peut faire confiance au récit des Vies des premières religieuses. Au surplus, on voit mal quel intérêt auraient eu les Soeurs à dissimuler ou à farder la vérité, dans des écrits destinés, eux aussi, à n'être diffusés que dans l'Ordre : elles auraient plutôt choisi le silence que de parler faussement d'une d'entre elles ; on voit mal surtout comment des falsifications eussent été compatibles avec leurs vœux et leurs engagements religieux. Il importe que le lecteur du XXe siècle s'en convainque profondément, qu'il en soit persuadé intimement et sans hésitation, même si le style de ces écrits "généalogiques" le déroute, voire le choque, en raison d'une certaine "onction ecclésiastique".

Enfin, la personnalité extraordinaire de Françoise Madeleine de Chaugy (33), la grande mémorialiste de ces premiers écrits nés de la Visitation après ceux des fondateurs, est un sûr et très suffisant garant de la véracité des faits rapportés ; une écriture parfois, mais bien plus rarement qu'on ne l'imagine, "de religieuse" ne doit pas tromper : chez elle, la rigueur du récit est évidente. Les religieuses qui recueillirent et rédigèrent les sermons de leur évêque n'avaient peut-être pas une mémoire extraordinairement exceptionnelle comme on le dit, presque phénoménale même pour l'époque ; mais elle était certainement remarquable, peut-être prodigieuse, et les religieuses rédactrices avaient été évidemment choisies à cause d'elle pour remplir "l'emploi" (34) qu'on leur confiait, en même temps qu'à cause d'autres qualités dûment adéquates, on peut en croire la Mère de Chaugy.

Ainsi, on peut dire que dans le domaine des sermons recueillis, François de Sales a été tout particulièrement bien servi et que ses rédactrices, même si elles représentent une exception notable dans la corporation des "copistes" (35), légitimeraient à elles seules le genre de l'oeuvre recueillie.

Bien entendu, il n'en reste pas moins vrai que le détail de la syntaxe, par exemple, appartient en propre à chaque rédactrice ; ce fut même un des

critères dont s'est servi l'édition d'Annecy pour classer et dater les sermons recueillis (36), puisqu'on savait, par les registres du couvent, quand telle ou telle religieuse avait rempli telle ou telle fonction ou plus simplement encore à quelles dates elle se trouvait dans le monastère. Critère qui se révéla comme particulièrement sûr, ainsi que des recoupements divers l'ont montré.

Mais cet avantage ne doit pas cacher un désavantage : il sera évidemment impossible, pour les textes considérés, de se livrer à une étude stylistique détaillée qui conduirait, comme celle que l'on attend encore pour le Traité de l'amour de Dieu par exemple, à une connaissance exacte de la langue et de l'écriture de François de Sales. On aura de lui les images, les "mythes", les mots caractéristiques (adverbes, adjectifs), les figures les plus originales, sans doute, mais non pas la construction certaine de telle subordonnée ; on ne pourra pas aller, par le biais de la stylistique, jusqu'à la personnalité profonde de l'auteur. Aussi bien, tous les manuels de tachygraphie, qui se recopiaient à l'envi, ne conseillaient-ils pas, comme Le Guirot en 1623, de seulement noter "les points principaux et histoires plus notables et nécessaires" (37) ? Les religieuses faisaient sans aucun doute mieux et plus, avec le souci minutieux et méticuleux qui caractérise tout travail conventuel, mais à leur fameuse capacité de mémorisation, s'ajoutait surtout, pour les y aider, que celui dont elles enregistraient les paroles n'était pas un quelconque orateur : il était leur fondateur et le maître unique qui assurait leur formation spirituelle en les enseignant, celui qui leur faisait lire les textes de l'Écriture à la lumière d'une spiritualité particulière. Comment alors ne pas faire un travail "propre" ? Non pas qu'elles fussent dociles perinde ac cadaver ; il n'y avait pas de moule unique, uniforme où elles auraient été coulées : la Mère de Chantal, avec sa pensée très personnelle à l'intérieur du Salésianisme auquel elle a donné une coloration originale, en est bien la meilleure preuve. Mais les Visitandines se reconnaissaient comme les Filles

d'un même "Père spirituel", celui qui rassemblait les membres d'une nouvelle famille d'Eglise où se manifestait un nouveau regard sur le Père éternel.

Et ce Père spirituel, il arrivait qu'elles l'entendissent prêcher quotidiennement, même parler plusieurs fois pendant la journée. Il suffit de regarder les dates des sermons pour se persuader qu'on ne pouvait pas être plus familier de la prédication de l'évêque qu'elles ne l'étaient, il faut le répéter.

Les sermons recueillis de François de Sales sont donc en quelque sorte un cas limite du genre, et, dans leur perfection, sans doute exceptionnels ; cela, contrairement à ce qui en a souvent été dit.

Nous connaissons très bien les deux principales rédactrices de ces sermons, et, malgré l'opinion communément reçue aussi à leur sujet, ce sont de grands esprits et non pas seulement de grandes âmes ; elles ne déparent en rien la cohorte de personnalités de tout premier plan que connurent les débuts de la Visitation. Ce que n'infirme point que, parfois, leur syntaxe soit chancelante et leur orthographe digne des meilleures fantaisies de celle du temps, leur ponctuation inexistante ou peu s'en faut. (Encore ne faut-il pas entièrement en juger d'après les reconstitutions auxquelles s'est livrée l'édition d'Annecy et dont il sera question plus loin ; il sera plus instructif de regarder les quelques pages de fac-similés tirés des sermons inédits qui seront reproduites en appendice).

Ces deux Soeurs sont Claude Agnès Joly de la Roche et Marie Marguerite Michel. Leur personnalité est loin d'être indifférente à la valeur des sermons recueillis.

Claude Agnès Joly de la Roche est la plus importante, parce qu'elle fut responsable de la rédaction des sermons recueillis pendant sept ans, de 1613 à 1620 ; Marie Marguerite Michel, qui lui succéda dans ces fonctions, ne les

exerça que peu de temps, François de Sales étant mort en 1622.

Soeur Claude Agnès était la fille du gouverneur du Château d'Annecy, conseiller au Sénat de Savoie ; elle paraît avoir reçu une éducation soignée. Telle que l'a peinte la Mère Françoise Madeleine de Chaugy, elle incarne parfaitement la "spiritualité de la vie cachée", qui est la marque même de la Visitation. Attentive, scrupuleuse, éprise de perfection dans le détail de la vie courante et de ses plus humbles besognes, elle ne pouvait manquer de l'être aussi quand elle travaillait aux sermons :

On ne saurait exprimer avec quelle allégresse elle s'employait à ces petits ministères, ny avec quel soin, dévotion, exactitude et ponctualité elle observait ce qui luy étoit ordonné... Elle faisoit les plus petites choses, entrant dans l'esprit de nôtre Sauveur, qui dans la maison de Nazaret ou dans la boutique de saint Joseph, s'occupait aux plus petites choses, en son Enfance avec le même esprit et la même élévation qu'il a fait en suite les plus éclatantes actions de sa vie : cette chère Mère entroit dans cette disposition et dans cet esprit. (38)

Passionnée et ardente, presque démesurée et cependant secrète dans sa façon de vivre l'amour du Christ, elle était d'une délicatesse attentive et précise, et elle rayonnait de bonheur.

La ferveur extraordinaire qui animait ses desirs, la porta dans l'exces, dont saint Bernard blâme luy-même le zèle de sa première conduite... mais quoy-que depuis elle fut toujours assez infirme de corps, sa langueur ne paroissoit pas, la joie de son coeur toujours uni à Dieu, qui se repandoit sur son visage, la rendant imperceptible. (39)

C'est elle aussi qui fut choisie pour recueillir et mettre en forme, selon leur manière initiale, les Entretiens spirituels, quand la Soeur Marie Adrienne Fichet, leur première rédactrice, abandonna ce rôle. Claude Agnès fut alors choisie à cause de sa remarquable mémoire.

Ce sont surtout les sermons qu'on lui doit, cependant. La Mère de Chaugy écrit après la mort de la Soeur Claude Agnès :

Nôtre digne Mere de Chantal, avoüa qu'elle avoit été touchée jusques au fons du coeur, d'autant que nôtre Institut perdoit l'un de ses plus dignes sujets, & auquel il a une obligation eternelle d'avoir eu le soin de recueillir les entretiens de nôtre Venerable Pere, & un grand nombre de ses sermons : Dieu l'ayant douée d'une si heureuse memoire, qu'elle rapportoit mot à mot, ce que notre bon Prelat avoit prêché, plusieurs jours apres ; & le Public est redevable à sa diligence de cet ouvrage, où toutes les personnes spirituelles puisent, & goûtent une si pure devotion ; & il eût été à desirer que quelque autre eût été aussi fidele à rediger par écrit toutes ses actions vertueuses, & ses saintes paroles, qui nous seroient d'une grande consolation & d'une inestimable utilité : il faut adorer la volonté de Dieu, et nous contenter du peu que nous avons pu recueillir. (40)

Sans doute la Mère de Chantal et la Mère de Chaugy se montraient-elles ici un peu injustes, Soeur Marie Marguerite Michel, qui prit la suite de la Soeur Claude Agnès, ayant, elle aussi, toutes les qualités requises. Mais les deux Soeurs étaient bien différentes, comme le remarque l'équipe de l'édition d'Annecy, par la plume de Dom Mackey, en des lignes auxquelles il a déjà été fait allusion plus haut :

Chacune a laissé dans sa rédaction une empreinte personnelle assez marquée par qu'il soit facile de distinguer ce qui doit être attribué à l'une ou à l'autre. La diction de la Soeur Claude Agnès est coulante et rapide ; cette âme d'élite se meut à l'aise dans les sujets les plus sublimes, et rend avec clarté les définitions théologiques et des argumentations parfois ardues...

La rédaction de la Soeur Marie Marguerite présente un caractère tout différent. Les applications pratiques, les anecdotes familières sont reproduites avec plus de fidélité ; mais... sa plume s'embarrasse facilement dans les considérations quelque peu abstraites. Ses phrases lourdes et traînantes manquent de clarté et de précision (41) et ne sont pas toujours d'une correction irréprochable.

La constatation de cette différence de style a été d'un grand secours aux éditeurs pour déterminer la date probable d'un certain nombre de sermons. (42)

Née en 1594, Marie Marguerite Michel avait eu une enfance et une jeunesse à la fois extraordinaires et malheureuses. Douée d'une sensibilité extrême et d'une remarquable intuition, comme souvent les malades, elle avait connu fréquemment (ainsi le racontent les différents livres de mémoires de

l'Ordre avec une insistance très marquée par le goût du temps pour ce genre d'événements), la réalisation de prémonitions qui lui rendaient le surnaturel tout proche et comme quotidien. François de Sales s'était occupé d'elle à de nombreuses reprises, et, en raison d'un don sûr qu'elle manifestait pour la compréhension des âmes, il l'avait chargée d'une mission importante dans la rédaction du Directoire de la Maîtresse des novices.

En toutes sortes de rencontres elle demandoit les avis de ce saint Fondateur qui les lui donnoit avec une bonté vraiment Paternelle, l'instruisant de la manière dont elle devoit en user, pour elever ses Novices dans la parfaite observance de la Règle et des Constitutions.

Elle prit un soin extraordinaire de recueillir tous les avis et toutes les pratiques que l'Homme de Dieu lui donnoit pour la conduite des Ames ; et afin que toutes les paroles qu'il prononçoit pour les Filles de Sainte-Marie, fussent ramassees comme une manne précieuse, et tres-propre à nourrir les Esprits, elle se rendoit encore fort attentive à toutes les Exhortations qu'il faisoit alors assez fréquemment ; et au sortir de là, elle aloit décharger toutes ses richesses Spirituelles sur le papier ; sa memoire ou plutôt le Saint-Esprit, qu'elle invoquoit particulièrement pour ce sujet, lui fournissant les matieres dans le même ordre que le Saint Prélat le leur avoit donné dans son Discours. On lisoit ensuite ce Recueil à la Communauté afin que chaque Religieuse pût remarquer ce qui auroit été oublié ; mais il n'arrivoit presque jamais, que l'on pût ajouter à ce qu'elle avoit écrit. (43)

A ces rédactrices que l'on peut dire attitrées, il faut ajouter un grand nombre d'inconnues et sans doute d'inconnus, qui recueillaient les sermons de François de Sales quand il parlait ailleurs qu'à Annecy ou bien, quand, tout en étant dans sa ville, il parlait ailleurs qu'au monastère de la Visitation. Et même quand il prêchait au couvent, nombreux étaient les séculiers à venir l'entendre ; cela leur était fort aisé, les monastères visitandins étant toujours, de par la volonté précise des fondateurs, en ville : qu'ils soient sinon au centre des agglomérations, du moins tout proches des hommes et de la cité, est un des points par lesquels la spiritualité de la Visitation diffère le plus nettement d'une spiritualité bénédictine par exemple. On ne connaît cependant aucun cas attesté où les rédactrices attitrées de la Visitation

auraient fait appel à des rédacteurs extérieurs pour un sermon prononcé chez elles.

Il suffit aussi de regarder la liste des villes où saint François de Sales eut l'occasion de prêcher et celle des villes où furent recueillis des sermons : on n'y avait pas toujours une Visitation ou bien le sermon n'y avait pas toujours lieu. C'est donc certain : ils furent une multitude de rédacteurs anonymes à recueillir des prédications de François de Sales, en plus des deux rédactrices principales et de leur communauté. Il arrive que l'édition d'Annecy porte que tel sermon n'a pas été noté par une Visitandine (44). Et beaucoup de ces sermons sont sans doute aussi perdus, les rédacteurs n'ayant pas les mêmes raisons que les religieuses de s'opposer à leur dispersion ou à leur destruction. Mais de ceux qui restent, même recueillis comme le dit le manuscrit de la Bibliothèque Nationale dont il sera question plus loin, qui saura ce qui est du rédacteur et ce qui est du prédicateur ? Comment les authentifier à coup sûr quand le critère de familiarité et de connivence entre l'auteur et l'auditeur n'existe pas ? Voilà où se pose le fameux problème de l'authenticité des sermons recueillis de François de Sales : pour une infime partie d'entre eux, ceux qui ne furent pas l'oeuvre commune du prédicateur et d'une communauté de Visitandines.

Si bien que ce ne sont pas tellement les différences entre les "sermons recueillis" (la plupart de ceux du moins qui portent ce titre dans l'édition d'Annecy, non ceux de Paris, ou d'ailleurs, si on en trouvait un jour), qui retiennent l'attention : elles ne seraient que normales, donc attendues ; dans ces textes, c'est bien plutôt leur unité, leur cohésion et leur parenté évidentes même dans les grandes lignes de l'écriture qui sautent aux yeux du lecteur de bonne volonté. Il ne s'agit cependant pas d'uniformité : même indépendamment des différences entre rédactrices, ne serait-ce que parce que les sermons recouvrent toute la vie de saint François de Sales, elle eût été impossible.

C'est que, on l'a vu, pour les sermons que recueillirent les Visitandines et qui sont pour finir à peu près les seuls à nous avoir été officiellement transmis, la rédaction a été une oeuvre communautaire, en une même spiritualité, en une même prière, en un même esprit : ceux-là, justement, qui réclamaient la circulation des cahiers de sermons à travers l'Ordre.

On n'a plus guère de textes de la main même des deux premières rédactrices quasi officielles : des lettres, quelques lignes sur des registres, mais pas de sermons notés dans leur entier, malheureusement. Pourtant, une fois recueillis et reconstitués, les sermons étaient soigneusement recopiés, dans de solennels registres ou de modestes volumes, voire de pauvres cahiers, qui sont la forme sous laquelle ces oeuvres nous sont parvenues, sans que nous possédions quelque chose qui de près ou de loin puisse ressembler à un archétype.

C'est là qu'entre en effet en scène un nouveau personnage, la "copiste", au sens strict et moderne du terme : elle ne recueille plus, ne restitue plus le texte, mais recopie un certain texte déjà établi. Il arrive qu'elle ait assisté à ce sermon : elle fera donc, malgré qu'elle en ait, de ci de là, parfois quelques modifications de rédaction, de syntaxe, elle rajoutera un mot oublié et qui l'avait frappée ; mais tout cela n'ira que rarement plus loin et restera sans importance. Jamais, on le sait, les copistes ne voulaient toucher ni au coeur du sermon, ni à l'essentiel de sa forme, approuvés par la communauté : les convergences des différentes copies en sont la meilleure preuve. Cependant, comme tout copiste, à tous les âges de l'humanité, la Visitandine aura des distractions, se répétera, copiera deux fois le même mot, sautera un membre de phrase encadré par la même expression, relira mal le texte de sa Soeur, estropiera certains termes... Malgré la vigilance besogneuse et respectueuse de ces saintes filles, elles laisseront donc, comme les scribes du Moyen Age après ceux de l'Antiquité, pourtant bien mieux formés qu'elles, des

haplographies, diplographies... Comment pourrait-il en être autrement ? Ce sont là des problèmes familiers à tous les lecteurs de manuscrits, simplifiés ici cependant par le fait que l'on rencontre peu d'abréviations dans ces textes, que celles que l'on y trouve sont claires et constantes : on utilisait, pour copier, sa plus belle écriture "de religieuse", et on était le plus lisible possible. La différence est éclatante avec les manuscrits de François de Sales lui-même : si ses abréviations sont constantes et régulières, elles aussi, elles sont innombrables, et très difficiles à ouvrir ; et comme il n'écrivait que pour lui, sa belle écriture paraît souvent presque indéchiffrable.

Plus le temps passa, plus les manuscrits, les copies des copies, furent des ouvrages tardifs, et plus l'aspect archaïque de la langue de François de Sales s'accroissait évidemment, on l'a dit, augmentant les dangers d'erreurs. On voit même parfois, dans certains manuscrits, s'insérer dans une phrase ce qui semble être la glose explicative d'une copiste devant une expression difficile (sans qu'on soit cependant toujours certain qu'il ne s'agit pas d'une de ces redites pédagogiques dont François de Sales était coutumier) ; phénomène bien connu aussi de tous les chercheurs travaillant sur des manuscrits anciens.

Le plus beau et le plus complet des recueils manuscrits, conservé aux archives de la Visitation d'Annecy, est essentiellement l'oeuvre de la Soeur de Marigny, dont l'écriture est aisément identifiable (45). C'est ce manuscrit qu'on appelle habituellement le "manuscrit d'Annecy" parce qu'il a été copié dans ce monastère et paraît le plus proche sans doute de l'archétype aujourd'hui disparu qu'aurait probablement possédé la même maison. Il est certain qu'Annecy avait aussi, en plus des "originaux" dus aux Soeurs de la Roche et Michel, d'autres copies.

Toutes les copistes n'avaient bien entendu pas toujours les qualités de la Soeur de Marigny, qui, outre qu'elle a une belle main, ne trébuche sur aucun mot ni sur aucune tournure complexes. Toutes n'avaient pas sa personna-

lité ni sa culture, et souvent les cahiers de copies, prêtés à tel ou tel monastère, y étaient recopiés, en entier ou en partie, selon des critères de choix entre les sermons fort variables et par là difficiles à deviner, mais en tout cas sans doute très simples. Les textes étaient par ailleurs reproduits de façon très inégale, certains monastères, pauvres en tout, n'ayant même pas de copiste digne de ce nom : on s'en assurera d'après les quelques reproductions, données en appendice, des sermons inédits récemment retrouvés.

Concluons : la transmission du texte des sermons recueillis est donc bien ce que l'on peut attendre pour ce genre d'oeuvre non imprimée et non rédigée par l'auteur ; ni meilleure ni pire que celle des manuscrits antiques ou médiévaux dans l'ensemble (telle qualité de conscience religieuse et de respect compensant tel défaut dû à l'inexpérience ou à l'ignorance d'un point théologique rare (46)), elle ajoute cependant ses aléas à ceux du genre du texte "recueilli", et incite à redoubler de prudence et de vigilance.

Mais à la différence de ce qu'il en est pour la majeure partie des textes médiévaux ou antiques, aucun espoir n'est permis de remonter à un texte primitif très probable, parce qu'il n'a pas été écrit in extenso par François de Sales : sauf dans quelques cas, finalement assez peu nombreux, mais très intéressants, où nous possédons l'autographe et le recueilli du même sermon à la fois (ce qui permet d'apprécier davantage la pédagogie de François de Sales que le talent des Soeurs rédactrices ou copistes), nous nous trouvons en présence d'une tradition orale, au sens fort du terme, devant une famille de textes sans stemma, qui n'en est pas moins, en comparaison avec d'autres oeuvres analogues, aussi fiable, sinon que possible, du moins autant qu'on peut l'espérer (47).

x

x

x

B/ LES MANUSCRITS.

Malgré l'entreprise gigantesque qu'elle représente, et qui fut menée à bien, l'édition d'Annecy n'a pas rassemblé tous les manuscrits de sermons attribués à François de Sales existant aujourd'hui : certains ont été découverts ou envoyés à l'équipe de Dom Mackey et des Visitandines trop tardivement, d'autres ont été volontairement écartés.

Résumons ici pour situer les problèmes définitivement, quelques faits bien connus et très clairement exposés pour la plupart par Dom Mackey, le moine bénédictin anglais qui coordonna longtemps le travail des Visitandines, dans les différents avant-propos et l'étude qu'il écrivit pour les quatre volumes de sermons de l'édition d'Annecy. Son idée essentielle, et on ne peut que l'en féliciter, a été de tenter un retour systématique au manuscrit le plus ancien et le plus certain, pour les sermons autographes comme pour les recueillis, par-dessus toutes les éditions, anciennes ou modernes (48).

1/ Les Manuscrits des sermons autographes publiés dans l'édition d'Annecy.

François de Sales préparait souvent ses sermons sur le papier qui lui tombait sous la main ; certains sont notés sur le recto de certaines lettres reçues (ce qui facilite la datation du sermon), à côté de l'adresse ; d'autres le sont sur la même feuille qu'un second sermon ; on a des papiers de tout format, de la grande feuille à ce qui paraît être arraché à un petit carnet (49) ; d'autres encore le sont sur un véritable cahier.

C'est sans doute l'importance qu'il accorde, avec toute la tradition apostolique renouvelée par le Concile de Trente, à la prédication (prêcher devient ou redevient un des moments essentiels de la fonction épiscopale), ainsi qu'un souci d'organisation pédagogique évident qui le conduisent bientôt

à des dispositions originales, celles que révèlent justement ce cahier.

Peu à peu en effet les manuscrits deviennent de plus en plus soignés ; calligraphiés avec soin, les sermons ou leur ébauche, sont notés sur une sorte de grand registre in folio, au beau papier folioté, où ils sont classés selon l'ordre liturgique. Les grandes lignes, le plan, les références bibliques possibles, ou bien certains passages comme les exordes souvent, on l'a déjà vu, s'y lisent, clairement écrits et rangés pour chaque occasion ; en même temps, tout le papier libre, toutes les pages disponibles pour chaque jour du cycle, pastoral ou sanctoral, où un sermon a été préparé, ne sont pas entièrement utilisées, laissant la place à des préparations postérieures. Il arrive même qu'il reste quelques pages toutes blanches entre deux jours.

Ainsi se constitue comme une bibliothèque de sermons possibles, comme un répertoire, ou un classeur, à propos de chacun des sujets, de ce qui pourrait être utilisé suivant les circonstances (50), sans que le prédicateur se croie obligé de tout employer à nouveau ou de ne rien ajouter d'autre (mais sans pourtant se priver d'additions). Le manuscrit apparaît comme une sorte de dossier de documents, dans lequel François de Sales puisera selon la nécessité du moment, et où il aura à sa disposition tout ce qu'il pourrait dire sur le sujet, qu'il enrichira aussi au cours des années, quelques changements d'écriture le montrent parfois.

Ce sont les feuilles de ce registre qui constituent le "manuscrit de Turin", dont on comprend l'importance à tous égards ; c'est lui qui explique, avec le cycle liturgique, le retour de certains thèmes dans la prédication de François de Sales, et il peut ainsi grandement aider la critique interne à authentifier des textes en permettant de reconstituer ou de retrouver l'univers spirituel familier du saint. Car on n'y rencontre pas tout ce que l'on pourrait dire, intellectuellement ou théologiquement sur le sujet, mais ce que François de Sales, et lui seul, choisirait, peut-être, de dire. Dom Mackey

date les premières de ces rédactions autographes d'août 1608 (51), sans cependant donner ses raisons, et tout en remarquant que certaines pages portent en haut des lignes dont l'écriture est beaucoup plus ancienne ; de ce que pouvaient être ses raisons pour donner cette date on ne trouve pas trace non plus dans les divers dossiers concernant les sermons et conservés aussi dans les archives de la Visitation d'Annecy. (On peut y lire cependant un nombre important de lettres et de papiers de travail de Dom Mackey. Mais rien du problème ici évoqué n'a vraiment été conservé (52)).

A la mort de l'évêque, les manuscrits eurent un sort agité : restés dans la famille de saint François de Sales, dont les successeurs furent en particulier son frère Jean François et son neveu Charles Auguste, et aussi Monseigneur d'Arenthon d'Alex, grand administrateur, mais "persécuteur" de la Mère de Chaugy, puis confiés à la Mère de Chaugy justement, l'infatigable mémorialiste de la Visitation et l'instigatrice de la béatification de son fondateur, ils la suivirent dans les péripéties et les tribulations invraisemblables qu'elle connut et dans tous les déplacements qui lui furent imposés. C'est avec elle qu'ils arrivèrent à la Visitation de Turin, d'où ils tirent leur nom et où ils sont toujours. Car ils y demeurèrent après la mort de la Mère en 1680, vénérés comme des reliques auxquelles on n'aurait osé toucher (que n'en a-t-il vraiment été ainsi!), dans une enveloppe que nul n'ouvrait. Quand, enfin, en 1867, l'archevêque de Turin donna l'ordre de la vider, on y découvrit, certes, 58 sermons, mais on vit surtout que la majeure partie des autographes avait disparu :

On constata, par la pagination, que le recueil devait renfermer au moins trois cent cinquante feuillets, et les cinq sixièmes sont introuvables ! De plus, il a existé un autre manuscrit certainement aussi volumineux, dont il est impossible de saisir la trace. (53)

Que les scrupules des premières religieuses et de celles de Turin n'aient pas été partagés par tous, on en a la preuve quand on retrouve des

pages caractéristiques du manuscrit de Turin ailleurs qu'à Turin, un peu partout, dans les maisons de l'Ordre, dans d'autres monastères, voire dans des bibliothèques. Les tables de provenance des manuscrits et des textes originaux de l'édition d'Annecy sont éloquentes à ce sujet (54). Or ces pages sont aisément reconnaissables au papier, au format, au filigrane, aux marges, ainsi qu'à l'écriture du saint.

Il est absolument impossible de savoir d'où viennent une pareille disparition et une pareille dispersion. Comme il paraît incroyable qu'il s'agisse d'un vol (pourquoi serait-il partiel ?), on peut peut-être penser non pas à un commerce mais à des dons de reliques, à un partage, avec les meilleures intentions du monde, de ce qui pouvait sembler une richesse spirituelle, accompli par des mains et selon des voies demeurées parfaitement secrètes (55). On ne sait pas bien quelle autre hypothèse on pourrait avancer pour expliquer cette perte.

En tout cas, pour pallier toute catastrophe postérieure du même genre, les religieuses de l'équipe éditrice d'Annecy ont pris des mesures rigoureusement salutaires ; que l'on songe à l'époque où elles travaillaient et où la reproduction photographique était encore rare : elles ont levé un calque minutieux de tout le manuscrit de Turin, où sont reproduites avec une précision extrême toutes les particularités de l'authentique (ou plutôt de ce qu'il en reste), depuis les découpures du bord des feuilles jusqu'aux marges, en passant par les couleurs et bien entendu le texte. On reste confondu devant la perfection et l'utilité de ce travail, conservé aux archives du couvent d'Annecy, quand on le compare à quelques photographies ou photocopies de certains passages, faites à la même époque ou à peine plus tard, auxquelles il est souvent infiniment supérieur (56).

Le manuscrit de Turin n'est pas le seul manuscrit de François de Sales à avoir souffert du temps qui passait, et peut-être donc du goût de l'époque

pour les reliques. Mais la conception que François de Sales se faisait de ses manuscrits de sermons comme d'un arsenal de documents, d'une sorte d'ensemble de fiches pouvant être à nouveau utilisées (et c'est bien à cela que s'apparente le manuscrit de Turin) a pu conduire, après lui, à les respecter moins que d'autres textes : ils n'étaient pas aussi nettement utilisables parce que non finis ; l'ensemble du manuscrit de Turin, il est vrai, a l'allure d'un chantier de fouilles, bien répertoriées, mais non redressées. N'est-ce pas là aussi une nouvelle raison pour laquelle ces sermons ont été, passée une certaine époque, un peu tenus en discrédit, considérés comme à l'écart des autres écrits ? Cela dit en laissant de côté les inévitables histoires de pots de confiture recouverts dans les couvents avec de "vieux papiers", ou de vitres réparées avec des manuscrits incompris. Elles abondent, mais n'ont guère d'intérêt : comment les concilier avec ce culte de la relique dont nous parlons, même à une époque où le respect du manuscrit original n'était pas, dans sa matière comme dans son contenu, ce qu'il est aujourd'hui ?

En tout cas, si l'on pense à ce qu'il devait advenir des manuscrits confiés par sainte Chantal au Commandeur de Sillery, lors de la première impression, on se dit que la malchance a vraiment poursuivi ces textes.

Une trop grande confiance de la Mère de Chantal, même une trop grande imprudence de sa part, fut fatale, on l'a esquissé plus haut, à une quantité considérable d'autres manuscrits autographes : lors de la publication de 1641, elle confia donc nombre de sermons au Commandeur de Sillery (57), un "amas" dit-elle (le mot n'avait pas de sens péjoratif mais désignait un entassement dont le classement n'était pas fait), amas

que nous avons fait de tout ce que nous avons pu trouver de notre Bienheureux Père, digne, ce me semble de vous être envoyé...

L'on a trouvé dans une vieille malle qui était inscrite Vieilles Quittances, une explication en forme de méditation du Cantique des Cantiques. Je pense que ce sont de ses premiers ouvrages qui s'étaient égarés, car je ne me souviens pas de lui

en avoir ouï parler ; mais au commencement de notre établissement, notre bonne Mère dit qu'il nous en prêchait souvent. Il y a 18 de ses sermons, des premiers qu'il fit ; il me semble qu'ils sont tout entiers ou peu s'en faut. Il y a encore quinze autres petits cahiers qui sont des mémoires de prédications en abrégé : le commencement y est seulement marqué et la suite par points ; tous ces cahiers sont écrits de sa bénite main et le Cantique [des Cantiques]. Nous n'avons point gardé de copies des prédications, espérant, mon très cher Père, que quand vous en aurez fait tirer ce que vous jugerez propre à être imprimé, vous nous le renverrez s'il vous plaît ; mais je dis, s'il vous plaît, mon très cher Père ! (58)

On voit, à l'insistance de la Mère, que peut-être une sourde inquiétude la tenait. Quoi qu'il en soit, elle continue un peu plus loin :

Il me tarde que je sache votre sentiment, et quel sera votre dessein pour l'emploi de ce que nous vous envoyons, qui est tout ce qu'il faut espérer ; car nous avons tout tenu ce qui était des papiers de Mgr de Genève, de feu M. Michel et enfin de tout ce qui s'est pu trouver de M. le prévôt de Sales, et d'un bon ecclésiastique qui demeurait chez le Bienheureux, lequel entra une fois et [prit] à ce que j'ai ouï dire, quantité des [mémoires et papiers] surtout de ses sermons, dont il fait l'ornement des siens ; mais il y a de fort longues années de cela. (59)

Hélas, le Commandeur de Sillery mourut avant que ne paraisse l'édition, et les manuscrits ne revinrent jamais entre les mains des Visitandines. Ils disparurent corps et biens, sans doute réutilisés par d'autres prédicateurs qui eurent au moins la décence, au contraire de celui dont parle la Mère de Chantal, d'attendre la disparition du Commandeur, aussi bien que de l'auteur.

On s'explique, après cette histoire tumultueuse et chaotique de la tradition des manuscrits autographes salésiens qu'il arrive encore aujourd'hui de retrouver des inédits. On s'explique aussi qu'il soit nécessaire de les faire expertiser.

2/ Les Manuscrits des sermons recueillis publiés dans l'édition d'Annecy.

L'édition d'Annecy utilise trois recueils comme on peut s'en rendre compte en consultant ses tables (60).

. Le Manuscrit d'Annecy, protégé par une reliure usée, en veau, reliure datant sans doute de la seconde moitié du XVIIIe siècle, comporte 466 pages in quarto, numérotées au recto. Soixante-trois sermons y sont recopiés selon l'ordre liturgique, sous le titre de Recueil des Predications faites par NBP et Saint Fondateur en ce monastere de la Visitation Sainte Marie Danesy. Trois écritures s'y succèdent, et une sorte d'ex-libris indique que le recueil a été commencé par la Soeur Anne Marie Rosset, une des toutes premières Visitandines, dont nous avons déjà parlé à propos des Entretiens spirituels, et "recommencé" par la Soeur Magdeleine Elisabeth de Lucinge, qui partit d'Annecy pour Turin en 1637 ; mais la principale copiste fut la Soeur Louise Dorothee de Marigny (61) dont nous avons déjà parlé aussi, qui copia par ailleurs le Coutumier (le livre au moyen duquel, sous l'impulsion de la fondatrice, l'Ordre à ses débuts, fixa les principes sur lesquels il devait se bâtir) ; la Soeur de Marigny allait quitter Annecy en 1631, pour aller fonder le monastère de Montpellier. Tous ces détails permettent de dater le manuscrit lui-même.

C'est donc ici un recueil en tout point vénérable, et s'il n'est pas l'archétype de tous les recueils, il remonte aux origines de l'Ordre, à la naissance duquel une des copistes au moins, la Soeur Anne Marie Rosset, avait assisté. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'il y ait eu très vite plusieurs copies contemporaines anciennes ; en tout cas, faute d'archétype, c'est là le plus vieux témoin que nous ayons. Les trois copistes avaient entendu parler ou avaient pu entendre parler François de Sales. Leurs écritures sont claires, soignées, régulières ; leurs orthographes sont différentes les unes des autres mais de

toute façon, assez chaotiques (cependant beaucoup moins que celle de la Mère de Chantal) ; leurs ponctuations sont assez fixées et assez nettes, mais chacune a la sienne.

. Le Manuscrit de Digne appartient à la bibliothèque de la ville. Lorsque les religieuses du XIXe siècle en eurent communication pour l'édition (62), elles en tirèrent calques et copies, comme elles l'avaient fait pour le manuscrit de Turin, si bien que les archives du monastère d'Annecy en possèdent une sorte de fac-similé. Il contient 470 pages numérotées, de 26cm2 sur 17cm8, ainsi qu'une table des matières. Les écritures (deux semble-t-il) n'en ont pas encore été identifiées. On y lit 34 sermons, organisés selon le cycle liturgique et regroupés sous le titre que voici, reproduit exactement, de Predications de Bienheureux le Reverendissime Evêque et Prince de Geneve, Notre bien heureux Pere et Instituteur, titre qui semblerait faire croire que les copistes étaient bien des Visitandines, mais sans qu'on puisse cependant l'affirmer.

. Le Manuscrit du Mans est composé de deux in quarto qui se trouvent maintenant à la Bibliothèque Municipale de la ville et dont le monastère d'Annecy possède aussi la reproduction, faite comme les précédentes. On lit au début du premier volume : Predications de notre bienheureux Père F. de Salles, Evêque de Geneve et Fondateur des Filles de la Visitation Ste Marie, volume qui contient 21 sermons écrits sur 351 pages numérotées au recto. Le second recueil est intitulé : Predications de notre B.H. Pere et Instituteur et comporte 424 pages où sont copiés 20 sermons.

Les deux recueils que leurs caractéristiques placent plus tard dans le siècle "sont écrits", d'après Dom Mackey, "tout entiers par une main d'homme, ferme et exercée. Si l'orthographe est meilleure que dans les précédents, la fidélité du texte est peut-être moins absolue" (63).

Nous sommes donc en présence d'un ensemble considérable, bien conservé, et qui, dans les conditions particulières qui sont celles des sermons recueillis dont nous avons longuement parlé plus haut, présente une garantie d'authenticité qu'on ne saurait mettre en doute.

Cependant, comme pour les sermons autographes publiés par Annecy, et ici pour des raisons qui sont justement celles que créent les conditions propres aux sermons recueillis, on peut toujours espérer rencontrer un recueil en tout ou en partie inédit.

3/ Les Sermons autographes inédits.

Les différentes avanies subies par les autographes de saint François de Sales, expliquent aisément on le sait, disparitions et dispersion. Aussi, quand les Visitandines songèrent à leur grande édition, celle qui est devenue l'irremplaçable édition de référence de tous les travaux postérieurs, elles commencèrent par une enquête auprès de tous les monastères frères : l'Ordre est composé de maisons autonomes sans Supérieure générale, ni Maison Mère ; souvent, malgré les efforts de l'archiviste actuelle de la Visitation d'Annecy, les couvents, s'ils n'ignorent pas ce qu'ils possèdent, en général, ne savent pas toujours ce que contiennent les archives des autres (on est encore loin du répertoire, du fichier général, ou des microfilms qui rendraient d'incalculables services aux chercheurs religieux et laïcs, à l'Ordre lui-même, et dont rêve l'archiviste en question, Soeur Marie Patricia). Les religieuses du XIXe siècle étendirent aussi leur enquête, de proche en proche, aux particuliers, aux familles religieuses et aux organismes susceptibles d'avoir possédé des manuscrits.

Mais, comme il est inévitable, certaines réponses traînèrent à venir, et parfois tellement bien que les quatre volumes contenant les sermons dans l'édition d'Annecy, étaient sortis des presses et déjà en vente alors que

quelques pièces arrivaient encore ! Pourtant les dates de la correspondance conservée au monastère d'Annecy pour cette collecte des textes et les dates de publication des quatre tomes VII, VIII, IX, X, montrent quels délais respectables avaient bien pris, par sécurité, l'équipe éditrice.

Certains textes purent être insérés en appendice dans le tome X (64). D'autres furent vraiment trop tardifs. Sans se décourager, pourtant, les religieuses et en particulier Soeur Marie Alexis Brun les étudièrent, en firent la transcription, les calquèrent, ou, rarement ce qui est heureux, les photographièrent ; photographies qui ont mal vieilli, et rendent la lecture du texte très difficile, si bien que leurs clichés, parce qu'ils ne sont pas sur plaques, sont loin d'avoir les qualités de leurs calques. Pour chacun de ces manuscrits ainsi traités, avant que ne soit fait retour au propriétaire, un véritable dossier fut établi, dossier cette fois-ci conservé dans les archives du monastère, sans doute parce que le manuscrit n'avait pu être édité (à partir de l'édition des lettres, dans les volumes suivant les sermons, les religieuses généralisèrent ce système qui consiste à établir un dossier pour chacun des textes ; mais elles prirent aussi l'habitude de les conserver : d'où la richesse des archives en ce qui concerne la correspondance de saint François de Sales). L'un des dossiers concernant les sermons porte au crayon une touchante mention manuscrite : "Pour la deuxième édition", édition qui ne devait jamais voir le jour.

Puis, la première équipe de Visitandines, qui avait donné de si longues années à l'édition, se trouva dispersée soit par la mort des religieuses, soit parce que celles qui composaient ce groupe avaient été affectées à d'autres travaux. Le second groupe qui fut formé par la suite entreprit une tâche encore bien plus gigantesque, avec justement l'édition de la correspondance qui l'absorba complètement. Et entre temps aussi, celui qui, parfois d'une poigne de fer et avec des vues très personnelles souvent, avait coordonné les tra-

vaux des Visitandines, Dom Mackey, les quittait (65).

Cependant, soigneusement protégés et étiquetés, les dossiers des sermons non édités parce qu'arrivés trop tard furent rangés au fond d'un placard où se trouvent toutes les archives concernant l'oeuvre oratoire de François de Sales. Contre l'attente des religieuses et décevant sans doute l'enthousiasme de Dom Mackey (66), les sermons ne furent que modérément goûtés, et, en tout cas, les grands traités, ainsi que la correspondance ensuite, les éclipsèrent. La première édition ne s'en épuisant pas, on ne pensa bien entendu jamais à en préparer une seconde. Si bien qu'on oublia pendant quelque quarante-cinq ans ces sermons au fond de leur placard (67).

Maintenant qu'ils sont retrouvés, on sait qu'on possède ainsi douze (68) textes autographes de saint François de Sales qu'on trouvera reproduits ailleurs pour la première fois ; ^{ils seront plus tard} accompagnés d'une étude particulière détaillée ainsi que d'une traduction pour ceux qui sont en totalité ou en partie (c'est le cas le plus fréquent) en latin, après que les textes déchiffrés auront été, une nouvelle fois depuis Dom Mackey, vérifiés par des spécialistes de l'authenticité des manuscrits et de l'écriture de l'évêque, encore que cette authenticité ne fasse nullement problème pour les huit premiers textes et le douzième ; les fragments très brefs devront, eux, être expertisés, mais leur utilisation pour l'étude de la prédication de François de Sales ne saurait qu'être minime : ils ne couvrent d'ailleurs que trois bribes de papier.

Voici la liste d'ensemble de ces textes :

1. Pour la Circoncision 1595.
2. Pour le Saint-Sacrement 1596.
3. Pour le 18e dimanche de la Pentecôte 1601.
4. Pour la Circoncision 1612.
5. Pour st Pierre - st Paul 1613.

6. Pour st Pierre aux Liens 1617.
7. Pour le saint nom de Jésus 1619.
8. Pour st Sulpice et st Antoine 1619.
9. 10. 11. Trois fragments sans date et trop brefs pour que même l'occasion du sermon soit aisément identifiable (ce sont ces textes qui seront expertisés).
12. Commencement de la rédaction d'une Concordance latine des Evangiles.

Les huit premiers textes, même pour le plus "rédigé" d'entre eux, qui ne paraît cependant pas l'être en entier, ont en général la forme de plans, sommaires ou notes, dans lesquels reviennent les références bibliques et les thèmes chers à François de Sales.

Le quatrième texte, le plus long de tous, Pour la Circoncision 1612, n'est pas véritablement inédit : le Père Eugène Griselle l'a publié en 1899, mais dans une plaquette devenue introuvable, et de façon si fautive que le travail "paraît entièrement à reprendre" d'après une note inédite de Dom Mackey. Le Père Griselle ayant fait don du manuscrit et de son édition aux archives du monastère d'Annecy, Dom Mackey commença donc à corriger de près le travail du Père ; ces corrections ont été retrouvées en même temps que les dossiers, et l'édition nouvelle du sermon sera faite d'après elles (69). Le Père Griselle est d'ailleurs bien excusable, malgré la sévérité des appréciations de Dom Mackey, plus habitué à la graphie de François de Sales : la difficulté de la lecture de ces manuscrits est redoutable. Actuellement, malgré bien des aides et plusieurs années de travail, il reste des zones d'ombre, ainsi que des transcriptions hypothétiques. Quelques reproductions ^{qu'on verra} $\sqrt{\text{en}}$ appendice aussi, permettront de juger de ces problèmes.

Le douzième texte constitue le début d'une tentative que François de Sales avait à coeur, projet dont on croyait qu'il n'avait jamais pu le mettre à exécution. Cela n'est point faux, certes ; mais du moins avait-il commencé.

Et contrairement aux indications de l'édition d'Annecy (70) qui, curieusement, exhuma aussi ce dossier lors de la publication des Opuscules en 1932 et donna l'introduction que François de Sales écrivit pour sa Concordance, il n'est pas sans intérêt de voir que le récit est rédigé à partir de la Passion, il n'est pas indifférent non plus de voir comment sont "contaminés" et organisés les textes évangéliques pour en faire un récit continu. De plus, des ébauches de commentaires, semblables à ceux que l'on trouve dans les sermons autographes, s'insèrent dans la trame de l'histoire du Christ, écrite au moyen des Evangiles mêlés ; on y remarque en particulier, comme dans les sermons, des sommaires de méditations fondées sur l'étymologie.

On sait en effet que, tout autant que les recueils de similitudes, une concordance paraissait à François de Sales une réserve de matière essentielle à la prédication, et quelques passages de son oeuvre, sans compter son projet de l'Oeuvre théandrique montrent comment il comptait s'en servir (71).

Tout comme les sermons recueillis inédits dont il va être maintenant question et qui figureront en appendice, ces sermons autographes, dûment authentifiés seront utilisés dans le présent travail au même titre que ceux qui figurent dans l'édition d'Annecy.

4/ Les Sermons recueillis inédits.

On a vu plus haut que le système des cahiers de sermons recopiés les uns sur les autres et circulant dans l'Ordre a produit des sortes de "doublets" (72) certes, mais aussi a permis, ce qui est beaucoup plus intéressant, la conservation de pièces uniques et parfois celles d'inédits, suivant ce que les religieuses d'un couvent décidaient de copier ou de ne pas copier du recueil qui leur était communiqué. La vraie raison (ou les vraies raisons) pour lesquelles un sermon figurait ou non dans leur choix nous échapperont toujours, si on peut, parfois, sans doute, tout au plus les imaginer ; mais le fait est

là : certains sermons, et non des moindres, ne sont connus que par un unique témoin manuscrit. C'est le cas pour le seul sermon de Pâques recueilli de saint François de Sales, qui est demeuré inédit jusqu'à aujourd'hui.

En 1976, les archives de la Visitation d'Annecy ont reçu un cahier de sermons qui ne contenait que cinq textes ; mais parmi eux, se trouvent deux inédits, et de toute première importance : un sermon pour le mercredi des Cendres et ce sermon de Pâques. Les idées qu'on trouve dans ces deux textes inédits sont bien celles que contenait le répertoire constitué par le manuscrit de Turin et on les rencontre souvent ailleurs dans d'autres sermons, en particulier au cours des dix dernières années de la vie de François de Sales. Ce qui, joint à la couleur de la spiritualité qu'on y remarque, permet, peut-être, de dater ces deux sermons (73).

On connaissait l'existence de ce manuscrit, qui portera ici le nom de manuscrit de Nice, du nom du monastère qui le possédait ; comme pour les autographes inédits, les religieuses l'avaient bien communiqué pour l'édition d'Annecy, mais avec retard, en 1901 seulement, alors que le dernier volume des sermons recueillis avait été imprimé en 1898. Le manuscrit avait été retourné, après consultation et une première étude, à son couvent d'origine. Exceptionnellement, on n'en avait pas pris de calque, nul ne sait pourquoi, de photographie non plus, sans doute à cause du nombre des pages, mais la correspondance le concernant était restée soigneusement classée dans les archives d'Annecy. A la suite de la fermeture du monastère de Nice en 1930 et de la dispersion des religieuses dans d'autres maisons de l'Ordre, il avait aboutit à la Visitation de Saint-Pierre d'Albigny qui en fit récemment don à Annecy (74).

C'est un simple cahier cartonné, très usé, gondolé sans doute par l'humidité, d'une couleur assez indéfinissable ; il mesure 19 cm sur 28 cm et comporte 143 pages dont 61 seulement sont numérotées. Plusieurs écritures s'y voient, dont l'une extrêmement soignée ; l'orthographe, particulièrement

irrégulière, varie selon les copistes ; l'une de ces copistes a une graphie qui confine parfois à l'extravagance.

Le manuscrit paraît dater de la fin du XVIII^e siècle, d'après la date du 28 février 1780 (ou 1781) qui figure en tête d'un des textes et qui, selon toute vraisemblance, n'est que celle du jour où la religieuse inconnue s'est mise à recopier un nouveau sermon.

Sur le verso du cartonnage de couverture, on lit l'ex-libris que voici exactement recopié : "Ce livre est du p^r Moⁿre de la Visit^{on} Saint Marie de Nice".

Ces deux sermons inédits, en plus de la découverte qu'ils représentent, ont un autre intérêt dans le domaine de l'établissement du texte des sermons recueillis : ils sont la preuve irréfutable que le manuscrit d'Annecy, présenté plus haut, n'avait vraiment rien d'un corpus définitif ni d'une version ne variatur du texte retenu pour les sermons recueillis du fondateur ; il n'était qu'un recueil de sermons parmi d'autres recueils, le plus beau et le plus complet certes de ceux qui nous soient parvenus, mais à cela s'arrête sa supériorité. La même remarque s'imposerait, malgré les hypothèses de certains chercheurs (75), à propos de tout autre cahier de sermons, pour remarquable qu'il nous paraisse.

5/ L'Ensemble de sermons recueillis conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris.

On peut consulter parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale deux volumes de prédications, parmi lesquelles ^{quelque} 78 textes (55 sermons et 23 "méditations" et "exercices spirituels") sont attribués à saint François de Sales. La marque de "l'Abbaye de saint Germain, tome 4" y figure, sans autre indication.

Ces textes ne figurent pas dans l'édition d'Annecy. Dom Mackey et son équipe s'expliquent brièvement, dans leur Avant-Propos aux sermons recueillis, sur les raisons qui les ont conduits à écarter ces textes, et cela en note seulement (76).

Essayons de les développer et de leur donner l'assise qu'une simple note leur refuse. Ces considérations sont de trois ordres : historique, littéraire, extrinsèque. Considérations historiques : à telle date, donnée pour un sermon, François de Sales n'était pas à Paris ; considérations littéraires : les sermons recueillis par les Visitandines de la bouche de leur "saint Fondateur", comme elles aiment encore aujourd'hui à dire, portent dans leurs images, leur développement logique, l'articulation de leurs phrases, etc., une marque aisément reconnaissable, celle qu'on retrouve dans toutes les oeuvres écrites du saint, des lettres à l'Introduction à la vie devote et au Traité de l'amour de Dieu ; on y note, pour une même fête, la reprise d'un même thème, orchestré différemment, celles de réflexions contenues dans le manuscrit de Turin qui, on le sait, les avait mises à part dans ce dessein. Et l'on a vu plus haut que tout cela constitue un ensemble d'arguments indiscutables en faveur de l'authenticité de la parole de saint François de Sales en train de prêcher que l'on entend dans les textes recueillis, arguments qui autorisent, et même qui commandent l'utilisation des sermons recueillis justement pour étudier la prédication du fondateur de la Visitation de la façon la plus complète possible.

En revanche, les passages contenus dans le manuscrit de l'Abbaye de Saint-Germain présentent souvent un aspect bien différent. Certains paragraphes, en effet (mais non pas tous), y sont d'un style raide, un peu conventionnel, on dirait volontiers "de bon ton". On y rechercherait en vain la fameuse "naïveté" salésienne ; certaines expressions et certaines tournures de phrase n'ont rien de "savoyard", mais sentent la bonne société et "l'honnête homme" de

la fin du siècle de Louis XIV et ils leur arrivent de montrer aussi bien une préciosité et un raffinement qui peuvent aller jusqu'à l'afféterie, là où n'arrive jamais François de Sales, même lorsqu'il est précieux, lui aussi, et raffiné ; et en particulier dans ses sermons. Bref, la mode littéraire est, dans ces textes, celle d'un autre monde que celui auquel appartenait l'évêque, et peut-être d'une autre époque ; ce n'est pas tout à fait l'univers de François de Sales écrivain qu'on y rencontre. Ce qui n'est nulle part plus sensible que dans certaines articulations syntaxiques : on sait que François de Sales est, dans ce domaine, beaucoup plus proche, infiniment, du XVIIe siècle finissant, de Montaigne par exemple, que de certains de ses contemporains exacts, même de ceux qu'il connaissait le mieux comme H. d'Urfé ou Camus. Et, toutes proportions gardées, le manuscrit de Paris, peut parfois sembler parler comme Bossuet.

A ces considérations, s'ajoutent enfin des observations extérieures : on ne sait rien de l'histoire de ce manuscrit. Une lettre à son sujet, conservée aux archives du monastère d'Annecy et écrite par les Soeurs qui, à Paris, nous en reparlerons, avaient reçu mission de l'étudier, remarque ceci :

Dans les autres [volumes du manuscrit de Saint-Germain] qui manquent, et surtout dans le premier, on aurait peut-être eu un éclaircissement. Mais la plus grande partie de la Bibliothèque de St Germain et son catalogue ont été vendus en 92 à un seigneur russe qui en a fait don à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg ; or l'autocrate de [lacune] ne laisse pas facilement pénétrer dans la Bibliothèque. (77)

Mais toutes les raisons évoquées par Dom Mackey ne concernent en vérité que certaines pages et certains aspects des sermons contenus dans ce manuscrit. Lui-même en convient implicitement :

Par l'élévation des pensées et même par quelques nuances de style, ils ne seraient pas indignes du saint évêque. (78)

Aussi est-il permis de regretter que ces sermons n'aient pas trouvé

place, avec toutes les précautions nécessaires, dans un "canton détourné" de l'édition d'Annecy, qui, à ses 26 volumes, aurait bien pu ajouter les deux ou trois autres qui eussent contenu des textes "attribués à" François de Sales. En raison de ce qu'est le sermon recueilli pratiqué couramment alors, même partiellement apocryphes, ou le paraissant, ils l'eussent mérité (79).

Il est en effet permis de ne pas partager absolument la sévérité de Dom Mackey à leur égard ou même de discuter l'infaillibilité des critères qui l'ont conduit à rejeter en totalité ces sermons : les archives du monastère renferment de nombreuses traces de divergences d'opinion entre lui et l'équipe des religieuses, en particulier entre lui et Soeur Marie Alexis, sur ce sujet précisément ; la clôture étant à cette époque appliquée rigoureusement à la lettre, les discussions se passaient pour la plupart d'entre elles par écrit (80) : les témoignages qui en restent ainsi sont probants et l'énergie y domine souvent dans la "conference". (On a déjà vu que, peu après, et pour d'autres raisons aussi, la collaboration cessa entre Dom Mackey et la Visitation, mais ces sermons de Paris paraissent avoir divisé, au moins sur certains points, les esprits des éditeurs, et en tout cas assez sérieusement, même si c'était partiellement, pour que les choses fussent graves).

Il faut cependant ajouter que les conditions matérielles du travail furent aussi pour beaucoup dans le renoncement des Visitandines à mettre au jour ces textes et leurs scrupules furent des plus honorables : ne pouvant toutes consulter le manuscrit de la Bibliothèque Nationale sur place, ne pouvant non plus le faire venir à Annecy, ne pouvant tirer de calques de l'ouvrage, elles avaient entrepris de faire recopier tous les textes qui y sont attribués à François de Sales ; pendant que les Soeurs éditrices à Annecy s'activaient avec Dom Mackey au reste de la publication des sermons, elles eurent l'idée que voici : deux religieuses externes du premier monastère de la Visitation de Paris aidées d'autres Soeurs d'autres Ordres, furent désignées pour

entreprendre cette tâche gigantesque et digne des moines médiévaux. Assidûment les externes fréquentèrent le département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, malgré les difficultés posées par la distance (leur monastère était et se trouve toujours à Denfert-Rochereau), et celles qui rendaient difficiles de faire coïncider les horaires de la vie conventuelle avec ceux d'une bibliothèque. Elles n'étaient pas inexpérimentées dans le domaine de la recherche intellectuelle : les membra disjecta de leur travail qu'on peut lire dans les archives du monastère de la Visitation d'Annecy le montrent bien (81).

Cependant, elles ne purent mener leur tâche à bien, les exigences, logiques, par ailleurs, autant que louables, de Dom Mackey, ajoutées aux autres difficultés, leur compliquaient l'ouvrage au-delà de leurs possibilités même matérielles ; on eut aussi, un temps, recours aux services d'un copiste tout à fait extérieur. Rien n'y fit : le travail malgré ces efforts multipliés, n'atteignait pas l'excellence souhaitée : certains sermons figurent ainsi copiés deux fois in extenso dans les archives et apparemment en toute inutilité. Il semble encore que Dom Mackey se soit fait assez vite une opinion et qu'il ait pris une décision, peut-être raisonnable même pour qui la regrette, décision à laquelle il se tint, bien que les marges des copies montrent qu'il avait commencé analyses et rapprochements. Il arrêta l'étude du manuscrit, et fixa qu'on n'en publierait rien, faute d'être sûr de lui et du texte. Dans une note manuscrite, conservée aux archives du monastère d'Annecy, une Soeur dit ainsi que "le travail est à reprendre en entier" ; remarque qu'on voit Dom Mackey faire plusieurs fois, tant son désir de perfection était grand et valait celui des Religieuses. Pourtant, et si ces recueillis portaient simplement la marque d'une manière parisienne ?...

Il serait impossible d'ajouter tous ces textes au présent travail, même en se limitant à ceux que possède Annecy, mais on en trouvera plusieurs extraits en appendice qui permettront de se faire quelque idée de la question. Ce sera un travail spécial qui trouvera, un jour peut-être, place ailleurs,

que d'authentifier, de présenter et d'analyser toutes ces pages, dans la mesure où un tri entre ce qui est de saint François de Sales, vraisemblablement, et ce qui ne saurait en être, y est possible. En tout cas, seuls quelques sermons de Paris sont ainsi présents dans les archives du monastère d'Annecy parce qu'ils ont été copiés à Paris avant qu'on n'arrête cette entreprise (82).

Il n'est pas question ici de donner autre chose qu'un résumé des conclusions auxquelles on arrive lorsqu'on s'essaye à ce travail et lorsqu'a été surmonté le plus grand et le plus grave danger : celui d'une lecture extrêmement subjective qui n'aurait rien d'une démonstration probante.

Oeuvre de deux copistes parisiens, le manuscrit est dans doute d'une date assez tardive dans le XVII^e siècle. On ne sait si ces copistes rassemblent des sermons recueillis épars ou s'ils recopient un ou des recueils antérieurs, amalgamés sans tenir compte des noms d'auteurs, selon l'usage alors courant. Plusieurs raisons font penser qu'il s'agit de copistes et non de rédacteurs ayant eux-mêmes entendu et écrit les textes, et tout d'abord, bien entendu, ^{tout} ce qui fait repousser le manuscrit dans la seconde moitié du XVII^e siècle apparemment.

Ces copistes ne lisent pas toujours exactement le texte qu'ils reproduisent ou encore le premier d'entre eux en particulier se perd dans ses notes (à moins que ce ne soit celles d'un autre). L'une des Visitandines de Paris chargées à leur tour de copier la copie, Soeur Marie Aimée, le voit bien :

Les mots avant et après ducat capitolii, manquent dans le manuscrit : ce qui prouve que le premier écrivain de ce manuscrit transcrivait sur des notes que certainement il ne comprenait pas toujours. (83)

Plus loin (et tout à fait en accord avec Soeur Marie Alexis à Annecy, avec laquelle elle correspond et à qui elle fait le journal de sa recherche) Soeur Marie Aimée ajoute :

Il nous paraît évident que ces sermons furent effectivement recueillis par un auditeur, prêtre ou religieux, qui les fit ensuite recopier. (83)

Mais aucune des religieuses ne pense que tout, dans ces textes, pour beaux qu'elles les trouvent parfois, et pour profondément qu'elles leur soient attachées, appartienne à François de Sales. Leur opinion (peut-être faudrait-il parler ici plus exactement d'intuition), plus juste, semble-t-il, que celle de Dom Mackey, entièrement dictée, elle, par une prudence scientifique, est que ces textes, en gros, peuvent bien être dits "de saint François de Sales", ne serait-ce que sur la foi du manuscrit qui ne lui attribue pas tous les sermons recueillis qu'il contient (et on voit mal, à une époque où le Jansénisme joue le rôle que l'on connaît, de quel intérêt précis, sinon polémique, eût pu être le patronage du saint, même si encore, tout au début de Port-Royal, il connut bien la Mère Angélique ; or les autres sermons du recueil semblent assez nettement colorés par l'Augustinisme (84)). Les religieuses remarquent aussi que nombreux sont les aspects de ces textes à ne pas faire penser du tout à la façon de François de Sales, mais que cela peut s'expliquer :

Il semble étonnant, écrit par exemple Soeur Marie Aimée, que le texte porte Ste Thérèse puisque notre Saint Fondateur disait habituellement la Bs Mère Thérèse, etc. ; mais outre que le mot Ste n'est pas impossible puisqu'elle fut béatifiée en 1614 et canonisée en mars 1621, nous croyons que c'est le copiste qui a mis Ste ; comme il avait d'abord mis St Tertullien, ce qui a été effacé. Il y a aussi plusieurs corrections et surcharges d'une autre écriture.

Je croirais aussi volontiers que le rédacteur aurait passé plusieurs locutions de notre St fondateur lesquelles ne changent rien au fond mais rendent la manière peut-être moins sienne. (85)

A quoi fait écho d'Annecy, en plein accord, Soeur Marie Alexis :

Non, ce n'est pas là sa manière ; mais qui ne voit que c'est le rédacteur qui subs[titue sa langue à celle de saint François de Sales ?] (85)

Plus profondément encore, les Soeurs et Dom Mackey voient des rapprochements, qui sont des identifications, entre des passages de ces sermons et

les points les plus caractéristiques de la mystique du Traitté de l'amour de Dieu. On pourrait certes objecter qu'il serait possible que nous ayons là, tout simplement, une marque de l'influence de la pensée de François de Sales et de la diffusion de sa doctrine. Il se trouve cependant que ce sont les points, justement, sur lesquels il a été le plus mal compris et le plus déformé qui sont ici fidèlement et exactement compris ; et les religieuses de l'équipe d'Annecy savaient pertinemment les dangers qu'avaient fait courir à la spiritualité de leur fondateur aussi bien le Quiétisme que certaines interprétations du XIXe siècle, leur époque à elles, précisément.

De plus, il y avait une autre raison, assez paradoxale en apparence, qui pouvait faire pencher les Visitandines vers l'idée d'une authenticité partielle de ces textes, à travers lesquels elles entendaient, mais comme assourdie souvent, la voix de François de Sales : c'est la transformation même de la manière, du style, de François de Sales qui en a déformé la matière, la pensée, travestissant parfois la spiritualité qui ne pouvait plus trouver alors véhicule qui lui convînt ; phénomène bien connu et commun, mais qui prend toute sa valeur pour un écrivain et un penseur (l'étude des images le montrera plus loin dans l'étude de la prédication de l'évêque) chez qui l'idée et son expression ne se séparent pas plus qu'elles ne le peuvent dans la langue hébraïque : le fond et la forme sont essentiellement unis, comme les deux manifestations d'une vie unique, de même que "l'homme vivant" est à la fois et fondamentalement un "corps-âme" (86). Les religieuses l'ont bien senti, et on peut pousser plus loin leur ébauche d'analyse, en la continuant dans le même sens : quand les rédacteurs ont laissé parler François de Sales, sa spiritualité et sa mystique sont là, comme elles le sont dans les sermons recueillis par les Visitandines elles-mêmes, où sa voix est pour ainsi dire "enregistrée" ; quand les rédacteurs ont transcrit François de Sales dans leur propre langue, qu'ils l'ont à leur goût régularisé, émondé, annobli, lui enlevant sourire et bonhomie, et surtout ce qui était pour eux un certain irrationnel, ils ont brisé

son univers, scindé en deux sa personnalité, forcé son système à entrer dans le leur, ses catégories de pensée à rejoindre leur propre forme naturelle de raisonnement, où l'essentiel est l'idée abstraite dont le concret n'est qu'un instrument qu'on peut presque oublier une fois comprise la pensée. Tant pour eux l'esprit l'emporte sur la matière, même verbale, qu'ils réduisent ainsi à la fonction souvent d'un simple échafaudage. Et tout un aspect de l'évêque de Genève est alors travesti, mais non détruit, car il est aisé de le deviner au-delà de cette sorte de gangue.

Mais si "deviner" ainsi tourne à la gloire de la fidélité manifestée dans les sermons que rédigerent les Visitandines, où, on n'y insistera jamais assez, pensée et expression font exactement écho au reste de l'oeuvre salésienne, cette façon d'agir reste bien conjecturale et subjective, et la matière de la réflexion paraît bien fuyante : les sermons recueillis par les Visitandines ne peuvent guère servir de critère pour ceux que recueillirent, anonymement, les Parisiens qui entendirent François de Sales dans leurs paroisses et que recopièrent ensuite des copistes, car devant un autre auditoire que celui, familial et quasi familial, que constituaient ses religieuses, l'orateur ne pouvait que parler au moins quelque peu différemment qu'il ne le faisait devant ses Filles. Le sermon de l'Assomption de 1602 le montre bien, les sermons du Chablais, avant lui, aussi : ce n'est là que pédagogie élémentaire.

Dans quelle mesure l'évêque en usait-il ainsi ? Qui le dira jamais ? On peut bien en avoir une idée d'après les sermons autographes rédigés, prononcés devant des auditoires précis (87), mais ils ne recouvrent pas toute la durée ni tout l'ensemble de la prédication de François de Sales (88) et on sait bien qu'elle évolua de plus en plus vers la simplicité familière et le genre de l'homélie. C'est ce qu'affirme tous ses contemporains (89), et là se trouve en définitive la seule certitude.

Aller plus loin dans l'authentification de ces sermons attribués à

François de Sales, se réduit à poser des problèmes oiseux ; le genre du sermon recueilli en est la seule cause, où la parole dépend autant de l'auditeur que de l'orateur.

Il est ainsi évident que ^{de}telles pages ne peuvent être prises en compte pour l'étude de la prédication de François de Sales ; ce sont, tout à l'inverse, les caractéristiques de cette prédication analysée ailleurs, sur d'autres textes, qui pourront permettre de les étudier.

On ne s'appuyera donc pas sur eux dans le présent travail, contrairement à ce qu'il est loisible de faire avec les deux sermons recueillis inédits que l'on peut lire dans le manuscrit de Nice, et cela quelles que soient parfois la valeur et la beauté de ces pages "parisiennes" ; elles mériteraient d'être étudiées pour elles-mêmes et pourraient, c'est certain, si elles étaient connues, figurer en bonne place dans l'immense littérature de l'éloquence sacrée du XVIIe siècle.

Chapitre II

L'EDITION DES SERMONS

1/ Histoire de l'édition des sermons.

Elle fut extrêmement tourmentée et compliquée, peut-être parce que justement la manière de François de Sales porta très vite une date risquant de faire paraître sa doctrine comme "démodée" ; dans les réflexes de prudence, dans les réticences de sainte Chantal et des premières Visitandines, au-delà d'une certaine pudeur à propos d'une oeuvre qu'elles considéraient comme des écrits intimes, il y a certainement une attitude comme de protection.

On remarque d'abord qu'elles favorisèrent davantage l'édition des autographes longs, où le déroulement du sermon paraît dessiné dans son entier ou à peu près, que celle des notes et sommaires, des esquisses de plan ou encore des sermons recueillis (et si l'on admet le principe d'un choix à faire, leur attitude était la bonne) ; en outre, en ce qui concerne cette dernière catégorie de sermons, elles pensaient évidemment, conviction qui s'enracinera, hélas, de plus en plus à mesure qu'on avancera dans le siècle, à mesure que les notions de dignité, de noblesse, d'austère respect marqueront davantage le catholicisme du temps, que les matières que traitaient ces sermons, parce qu'ils avaient été conçus pour des religieuses et que leur ton était souvent familier, ne pouvaient convenir à tous, même si bien souvent des séculiers assistaient aux sermons. Hélas, disons-nous, parce que cette conviction est à l'opposé de la pensée et de la pratique de François de Sales.

Ces notions, esquissées plus haut déjà, devaient être rappelées au début de l'histoire sommaire de l'édition des sermons car elles sont responsables de son déroulement.

Que les religieuses aient pensé ainsi et qu'elles aient agi en conséquence n'est pas démenti par le fait qu'elles publièrent les Entretiens spirituels : il suffit de songer aux transformations, souvent évoquées déjà, qu'on fit subir alors à cette oeuvre (90). Or les Entretiens spirituels étaient un

recueil court, cohérent, un ensemble véritable par le ton et les sujets abordés, ceux de la vie religieuse ; il était donc aisé de les "arranger" si on voulait les faire connaître en dehors de l'Ordre, pensait sainte Chantal. Les sermons paraissaient être, en revanche, un ensemble chaotique, informe, morcelé, insaisissable comme la vie, lorsqu'on ne s'attache pas au seul fil conducteur qui les unit : la prédication selon le cycle liturgique. Même si, à cause de cela, certains problèmes ou certains points de la foi étaient traités comme en série (on a ainsi des sortes d'époques sur l'Eucharistie ou la Trinité, par exemple (91)), parce que le sermon de François de Sales se rattache souvent aux sources de l'homélie, ce qui est bien connu, on peut dire que dans sa prédication, il y a tout, et de toutes les façons.

Les Visitandines et la Mère de Chantal décidèrent donc d'opérer un choix.

L'urgence d'une édition se faisait grandement sentir : le succès de François de Sales comme prédicateur avait été tel que, peu d'années après sa mort, on voyait apparaître le danger d'une édition plus ou moins clandestine et en tout cas anonyme de ses oeuvres oratoires, avec tous les risques que cela pouvait présenter.

Une première édition des sermons parut donc en 1641, celle qu'avait "préparée" avec les religieuses, le Commandeur de Sillery (92), mais due surtout à l'insistance persévérante de ce dernier. Séparés en deux groupes, on y lit seulement 27 sermons autographes et 33 sermons recueillis par les Visitandines.

Une réédition eut lieu dès 1643, qui devait comporter un certain nombre de corrections voulues par sainte Chantal et qu'elle avait demandées expressément, peu satisfaite de la première forme de l'ouvrage. Il s'agissait d'effacer "certaines redites et choses inutiles", de traduire "le plus qu'il se

pourroit des passages" en latin, de mettre "par ordre et dans leur suite tous les Sermons complets", d'ajouter "d'autres pieces qui n'avoient pas encore esté imprimées" (93).

En réalité, cette nouvelle édition brouille plutôt les choses qu'elle ne les éclaire, imprimant les sermons recueillis avant les autographes et parfois les mêlant, insérant dans le texte la traduction du latin et multipliant les coquilles. Elle présente quand même, pour Dom Mackey aussi bien que pour tous les chercheurs, un grand intérêt, avec les inédits qu'elle produit ; elle donne ainsi pour la première fois "un remarquable sermon autographe prêché pour la fête de saint Pierre, et dix sermons recueillis inédits" (94).

C'est cette édition, qui se voulait par ailleurs l'édition complète de toutes les oeuvres de François de Sales alors connues, qui fit autorité. On la trouve reproduite en 1647, et au cours du siècle, puis avec quelques modifications(95) jusqu'à Blaise et surtout Vivès et Migne enfin (96). Vivès est de toutes les éditions des oeuvres de François de Sales en général et des sermons en particulier, la plus connue et la plus répandue : rares sont encore aujourd'hui les maisons religieuses de toutes obédiences ou les bibliothèques publiques qui ne la possèdent pas. Ses tirages furent innombrables, et cela jusqu'à l'édition d'Annecy, dont les quatre volumes de sermons marquèrent le triomphe du travail de Dom Mackey associé aux Visitandines et la première véritable tentative, sur ce texte, pour atteindre à l'esprit de recherche scientifique.

Pourtant, entre les débuts de l'édition d'Annecy et 1896, date du tome VII de l'édition d'Annecy, avaient paru une certaine quantité d'éditions dites elles aussi complètes ; le premier groupe de ces éditions qui prétendaient présenter l'oeuvre dans son ensemble, éditions de piété et de vulgarisation pourrait-on dire (97), reproduisaient en général Vivès et connaissaient une grande diffusion, sans atteindre cependant celle qui multiplia les versions

à peu près fidèles de l'Introduction à la vie devote (dont manuscrits, première version et premières éditions, jusqu'à l'édition ne varietur de 1619 étaient bien connus et dont François de Sales surveilla on peut dire sa vie durant l'impression). Nous ne nous occuperons pas de ces tirages ici : les étudier mériteraient au moins un mémoire spécial (98).

L'autre groupe se réduit à une seule édition qui devrait jouir d'un prestige plus grand ; c'est celle que Migne procura en 1861-1862.

On lira, avec amusement devant la vivacité et le mordant de la plume, les passages où Dom Mackey, dans la présentation d'ensemble des sermons (99), ou dans celle de tel ou tel texte, juge le travail du grand éditeur ; la vigueur agacée avec laquelle les reproches sont proférés peut surprendre, mais ces reproches sont, sans doute aucun, justifiés (100). Il est cependant regrettable que Dom Mackey lui aussi s'expose parfois au danger d'encourir à son tour des reproches presque du même ordre que ceux qu'il adressait avec tant de clairvoyance à son confrère ; l'étude de la façon dont furent produits les sermons recueillis par l'édition d'Annecy va nous permettre de le voir bientôt. Mais il faut préciser que ce n'est que dans le domaine des sermons recueillis que le travail de Dom Mackey peut ne pas paraître irréprochable, alors que les autres éditeurs ont touché avec désinvolture à tous les textes aussi bien autographes que recueillis, tout au long des siècles jusqu'à l'édition d'Annecy, on vient de le voir.

Quoi qu'il en soit, en effet, la venue de l'édition d'Annecy, avec ses quatre volumes parus entre 1896 et 1898, marque un sommet. Dernière édition des sermons à se vouloir complète et première à l'être aussi exactement, elle ne semble pas pouvoir être remplacée ou améliorée avant longtemps. Même si le style des introductions et des notes a fâcheusement vieilli, il suffit de le dépasser ou d'atteindre l'idée pour juger de la valeur du travail. On serait tenté de dire que l'édition d'Annecy est la première à mériter ce nom

d' "édition" par ses qualités de probité, d'esprit scientifique, et sa volonté critique. Les sermons autographes en particulier y figurent dans leur perfection et la moindre des notes de travail du saint, abréviations ouvertes, références déployées, permet de suivre le raisonnement en train de naître, la pensée en train de se penser, de vivre. Quand on sait la difficulté de la lecture de ces textes (101), on ne peut qu'être saisi d'admiration en même temps qu'ému et bouleversé, parce qu'un tel travail fait du lecteur l'intime de l'intimité la plus cachée de François de Sales, le mène là où sourd de l'informe et de l'informulé ce qui sera réflexion vivante, puis parole de vie. Passage qui est aussi une Pâque.

Ne serait-ce que parce qu'elle permet cette lecture, l'édition d'Annecy serait un chef-d'oeuvre.

Qu'en est-il, d'un autre côté, de ce qu'elle fait des sermons recueillis, et n'est-elle pas là, un peu, on le disait, parente de Migne et marquée par des déviations, des déformations si communes dans la façon, même scientifique, de travailler alors, avec son goût pour les restaurations ?

2/ Le Texte des sermons recueillis et l'édition d'Annecy.

Dans le genre très particulier du sermon recueilli, où aucune version sérieuse ne peut se dire plus authentique que l'autre, le choix et la rédaction de l'édition d'Annecy seront significatifs.

En 1952, Marcel Galliot tentait, comme on l'a ici rappelé (102), une édition critique de six sermons recueillis de François de Sales, en partant du manuscrit d'Avignon. Il était possible de douter que dans ce domaine très particulier de la littérature orale (particulier, car peut-on dire qu'elle soit vraiment et entièrement orale ?), une véritable édition critique, au sens strict du terme, pût voir le jour, aucun espoir n'existant de retrouver le

texte ou plus exactement le propos indubitablement original. Ce travail présentait pourtant l'immense avantage de permettre la consultation quasiment synoptique de toutes les rédactions connues alors d'un même texte. Et on peut regretter que l'édition d'Annecy n'ait pas tenté, tout en sachant les limites de l'entreprise, le même effort, d'autant plus que le grand manuscrit des sermons recueillis, le manuscrit d'Annecy décrit plus haut, montre que le travail a été ébauché : les variantes du manuscrit de Digne y sont notées : pour un mot, au crayon en marge ; pour un long passage, par une grande bande de papier glissée à hauteur dans la pliure de la reliure, bande portant le texte de Digne et toutes les références nécessaires. Et il en est ainsi tout au long du manuscrit d'Annecy. Mais ce travail, fut, dans l'édition, utilisé, on le verra, bien autrement.

Nul doute que la même comparaison avait été menée avec les autres manuscrits alors connus et les éditions de 1641 et 1643 : un des propres exemplaires de l'édition d'Annecy elle-même, conservé aux archives du monastère, porte en effet en marge, relevées lors d'une révision en vue d'une hypothétique réédition, toutes les références à ces mêmes manuscrits et éditions, comme si les religieuses avaient senti qu'il manquait bien quelque chose à leur travail.

Pourtant, si on devait agir autrement et ne pas tenter cette sorte d'édition critique que nous aimerions avoir aujourd'hui, comme le fit donc Marcel Galliot pour un tout petit nombre de textes, c'est parce que le choix avait été fait d'éditer le manuscrit le plus ancien et le plus complet, celui d'Annecy, en y ajoutant simplement, en cas d'absence, ou de rédaction qui semblait meilleure, les textes figurant dans les autres manuscrits, toujours pris selon l'ordre décroissant de la plus grande ancienneté, puis dans les éditions de 1641 et 1643, enfin dans Migne ; on ne devait toujours utiliser ces trois éditions qu'en tout dernier lieu et seulement en cas de vide total

concernant le même sermon dans les manuscrits. Nous pouvons ici en témoigner absolument : la collation a été faite, et très bien faite ; des sondages personnels, des comparaisons multipliées nous l'ont montré. Mais ce qui gêne le chercheur d'aujourd'hui dans la forme définitive que l'édition d'Annecy a donné aux sermons recueillis, parce que c'était des sermons recueillis justement, c'est que ces mélanges de manuscrits et d'éditions ont été faits sans qu'on les voie signalés d'une quelconque manière.

Il y a même plus grave ou au moins plus sérieux à première vue, dans la façon dont l'édition d'Annecy présente ces sermons. Il arrive donc que le manuscrit d'Annecy ait été corrigé par l'édition d'Annecy et voici comment à l'aide de quelques exemples. Un certain nombre de textes vont en effet montrer, par leur mise en parallèle que le parti pris par l'édition de s'en tenir au manuscrit d'Annecy n'a été abandonné que lorsque, et uniquement alors, le besoin se faisait sentir de corriger la phrase des rédactrices parce que la clarté l'exigeait, ou lorsqu'une idée ou une belle expression, qui paraissait omise dans le manuscrit d'Annecy, se lisait ailleurs et pouvait retrouver une place dans la rédaction définitive. Mais il faut ajouter à cela que, la volonté expresse de Dom Mackey que nous avons déjà rencontrée, celle qui consistait à faire du texte des sermons recueillis une sorte de reconstruction vraisemblable de ce qu'avait été la phrase de François de Sales à une certaine date, ajoute à ces modifications du manuscrit d'Annecy un aspect, mais un aspect seulement, qui peut aller pour nous aujourd'hui jusqu'au pastiche ; et nous avons vu ailleurs que c'est le point sur lequel, à propos de toutes les oeuvres, l'édition d'Annecy a été la plus critiquée et reste la plus critiquable ; nous avons vu aussi cependant, que ce reproche n'avait pas une portée extrêmement grande, à plus forte raison pour des oeuvres "recueillies" : si on finit, malgré soi, par accepter qu'on touche à l'orthographe et à la ponctuation d'oeuvres anciennes connues en original, lorsqu'on les édite (et ne les modernisons-nous pas, ne les régularisons-nous pas ?), comment le

refuser aux textes recueillis ? Quoi que l'on puisse penser, donc, aujourd'hui, de cette façon de faire, nous laisserons ici généralement de côté ces modifications, très visibles cependant, pour nous occuper uniquement des premières corrections dont nous avons parlé, qui paraissent, pour finir, les seules sérieuses. Or le sont-elles vraiment ? François de Sales, un jour, n'a-t-il pas parlé ainsi ?

Ces corrections, dans toute la mesure du possible, lorsqu'il s'agissait de rendre une phrase plus correcte, et toujours lorsqu'il s'agissait de la rendre plus claire, ont été faites avec des tournures prises au même passage dans les autres manuscrits quand ils existaient ; ce qui se justifie très bien, puisque pour les manuscrits les plus anciens, il est exactement impossible de dire lequel a été copié sur l'autre, et s'il y a eu des manuscrits intermédiaires disparus (103).

L'édition d'Annecy a évité cependant, ce qui eût été concevable aussi bien que la solution à laquelle elle s'est arrêtée, d'accumuler les variantes, qui ne sont que les variantes des rédactrices, non celles de l'auteur, sauf dans le cas où l'une d'elles apportait quelque chose d'unique.

C'est ce retour au manuscrit d'Annecy qui a permis à Dom Mackey et à son équipe de débarrasser heureusement le texte des sermons recueillis, tel qu'on pouvait le lire dans les éditions antérieures, d'une manière de solennisation "Grand Siècle", assez comparable parfois à ce que l'on voit dans le manuscrit de Paris, et dont l'avaient surchargé l'édition de Sillery et celle de 1643, qui avaient purement et simplement supprimé souvent tout ce qui pousse les sermons de François de Sales vers l'entretien familial. Une étude comparée des différentes éditions, qui reste à faire, on l'a dit plus haut, le montrerait tout à fait aisément (104).

Voici donc, à titre de preuves, ces quelques présentations parallèles de rédactions d'un même texte. On notera que, pour ces textes connus, on pour-

ra lire la version du recueil dit de Nice récemment retrouvé ; on pourra ainsi juger de sa valeur. On remarquera qu'il suit de très près le manuscrit d'Annecy, lequel ne comporte cependant pas les sermons de Pâques et des Cendres dont nous avons parlé et qu'on ne connaît que par Nice.

Tous les passages qui vont suivre ici sont surtout pris dans les sermons recueillis les plus fameux, ceux de la fin de la vie de François de Sales. Ce n'est point tant la chronologie qui guide leur ordre de présentation que l'importance et le genre des différences dans la rédaction qui peuvent y apparaître.

EXEMPLE I

Début de l'exorde du sermon pour le mercredi des Cendres 1622. (105)

Manuscrit d'Annecy

1 Ces quatre jours de la quarantaine sont comme la tête et le chef, la
2 préface ou préparation que nous devons faire pour bien faire la sainte
3 quarantaine du Carême, et en iceux nous disposer à bien jeuner ; c'est
4 pourquoi j'ai pensé de vous parler en cette exhortation des conditions
5 qui rendent le jeûne bon et méritoire, mais brièvement et le plus fami-
6 lièrement possible ; et les discours que je vous ferai tant aujourd'hui
7 comme ceux que je vous ferai tous les jeudis de Carême seront le plus fa-
8 milièrement que je pourrai et propres pour vos coeurs si j'y puis rencon-
9 trer ; mais pour parler à ce coup ici du jeûne, et de ce qu'il faut faire
10 pour bien jeûner, il faut avant toute chose que vous sachiez que le jeûne
11 de soi n'est pas une vertu.

Manuscrit de Digne

Texte identique sauf :

ligne 2 ... pour bien accomplir la sainte quarantaine...

lignes 6-7 ... les discours que je vous veux faire tant aujourd'hui comme
tous ceux...

lignes 7-8 ... seront les plus familiers que je pourrai...

Manuscrit de Nice

Texte absolument identique ; orthographe meilleure et plus récente.

Le Manuscrit du Mans et l'Edition de 1641

ne donnent pas ce sermon.

Edition de 1643

1 Ces quatre premiers jours de la sainte quarantaine sont comme l'entrée
2 d'icelle, et en iceux nous nous devons spécialement préparer, pour bien
3 observer ce Carême, et nous disposer à bien jeûner. C'est pourquoi j'ai
4 dessein de vous parler en cette exhortation des conditions qui rendent le
5 jeûne bon et méritoire devant Dieu, mais brièvement et le plus familiè-
6 rement qu'il me sera possible : ce que j'observerai toujours, tant au
7 discours que je ferai aujourd'hui, qu'en ceux que je désire vous faire,
8 tous les Jeudis, et Dimanches de Carême qui seront les plus simples et
9 propres pour votre instruction que je pourrai.

10 Mais pour parler du Jeûne, et de tout ce qu'il faut faire pour bien
11 jeûner, il faut avant toute chose savoir que le jeûne de soi n'est pas
12 une vertu.

Edition Vivès (réédition de 1865)

Texte de 1643, sauf :

lignes 1-2 ... sont comme le fondement et l'entrée d'icelle...

ligne 10 ... Or, pour parler maintenant du jeûne...

Edition d'Annecy

1 Ces quatre premiers jours de la sainte Quarantaine sont comme la tête
2 et le chef, la préface ou préparation que nous devons faire pour bien
3 passer le Carême et nous disposer à bien jeûner. C'est pourquoi j'ai pensé
4 de vous parler en cette exhortation des conditions qui rendent le jeûne
5 bon et méritoire, mais brièvement et le plus familièrement qu'il me sera

6 possible ; ce que j'observerai tant aujourd'hui comme ès discours que je
7 vous adresserai tous les jeudis en ce Carême, lesquels seront des plus
8 simples et propres pour vos coeurs si j'y puis rencontrer.

9 Mais pour traiter à ce coup ici du jeûne et de ce qu'il est requis de
10 faire pour bien jeûner, il faut savoir avant toute chose que de soi le
11 jeûne n'est pas une vertu. (106)

On aura noté au passage que les idées exprimées dans ces quelques lignes sont celles que l'on voit reprises dans le sermon inédit du manuscrit de Nice, traces évidentes de la source commune qu'était le registre de Turin.

Mais pour nous en tenir à notre présent propos, c'est-à-dire l'étude de l'édition d'Annecy, pour les sermons recueillis spécialement, on remarque bien en effet que les lourdeurs, les obscurités (ou ce que les éditeurs du XIXe siècle ont considéré comme tel) visibles dans le manuscrit d'Annecy, ont été corrigées à l'aide de l'édition de 1643, le seul texte ancien proche du manuscrit que nous possédions, mais sans qu'aucune de ses tournures tant soit peu pontifiantes ait été reprise ; quelques répétitions ont aussi été évitées, elles qui sont fréquentes dans la simplicité de la langue orale quotidienne.

On remarque aussi, d'autre part, la volonté de reconstruction et d'archaïsation, à la manière de Viollet-le-Duc pour ainsi dire, qui apparaît dans l'édition d'Annecy, assez bien comparable, on l'a dit, à l'effort fait pour "orthographier à la saint François de Sales" (107) les sermons recueillis, aux dépens de l'orthographe des Visitandines, souvent il est vrai plus irrégulière et parfois plus tardive. C'est cette volonté de restitution qui a fait insérer dans le texte, au début du second paragraphe, des tournures que l'on lit, certes, chez François de Sales, mais qui en l'occurrence sont le fait des éditeurs. On sait bien que l'équipe d'Annecy agit toujours ainsi (mais en le signalant), même pour les oeuvres les plus rédigées authentiquement par saint François de Sales ; on ne pouvait s'attendre à ce qu'elle fasse autrement

pour des oeuvres "recueillies", où elle ne devait même pas sentir la nécessité de se justifier.

Bien entendu, cela n'altère en rien l'idée du passage, ne déforme en rien le raisonnement. Pourtant, cette espèce d'habit mis sur la rédaction d'un texte du XVIIe siècle pour le rendre comme plus authentique parce que telle se montra souvent l'expression de François de Sales, c'est-à-dire proche du XVIe siècle finissant, apparaît donc bien comme étonnant et, **souvent**, ne laisse pas de gêner quelque peu les normes scientifiques du XXe siècle, même dans le genre très particulier de sermon qui nous occupe ici.

Hâtons-nous de dire que c'est là un cas limite, qu'il n'y a dans l'édition d'Annecy aucune altération plus grave des manuscrits et que ce genre de déformation poussé aussi loin est très peu fréquent. Ç'aura été un peu la grande tentation de l'équipe éditrice que de se prendre, à cause de sa familiarité avec l'oeuvre de l'évêque, pour le groupe des Visitandines rédactrices contemporaines de saint François de Sales... Après tout, dans le cas présent, est-ce grave, et n'est-ce pas l'esprit du XXe siècle qui se trompe ?

EXEMPLE II

Début du sermon pour le jeudi après le deuxième dimanche de Carême, coïncidant avec la fête de saint Mathias. 24 février 1622.

Manuscrit d'Annecy

1 J'avais pensé de faire en ce jour un proesme, une comparaison, une
2 similitude, touchant ce qui se passa en la vie du mauvais riche et celle
3 de Judas, du Lazare et de saint Mathias, parce que je trouve un grand
4 rapport avec la vocation, le progrès et la déclination du mauvais riche
5 et de Judas et entre la vocation, progrès et fin de saint Mathias et du
6 Lazare ; mais parce qu'une telle sorte de parler mange beaucoup de temps,
7 je laisse cela pour vous parler seulement et simplement de la vocation de
8 Mathias, où nous trouverons un grand sujet de craindre à cause de ces

9 paroles de l'Évangile, "plusieurs sont appelés et peu sont élus", et de
10 quoi condamner ceux qui injustement censurent et parlent contre la Provi-
11 dence divine.

A dessein, nous allons placer ici, malgré la chronologie, l'édition
d'Annecy : le parallèle en paraîtra plus probant parce que plus clair.

Edition d'Annecy

1 J'avais pensé de faire en ce jour un proème (108), une comparaison,
2 une similitude touchant ce qui se passa en la vie du mauvais riche et
3 celle de Judas, du Lazare et de saint Mathias, d'autant que je trouve un
4 grand rapport entre la vocation, le progrès et la déclinacion du mauvais
5 riche et de Judas, et entre la vocation, progrès et fin du Lazare et
6 saint Mathias. Mais parce qu'une telle façon de parler mange beaucoup de
7 temps je ne m'y arrêterai guère pour vous entretenir principalement de
8 la vocation de saint Mathias.

9 Nous trouverons en icelle un grand sujet de craindre à cause de ces
10 paroles de l'Évangile : "Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus".
11 Nous y trouverons de quoi condamner ceux qui censurent et parlent injuste-
12 ment contre la Providence divine. (109)

Manuscrit de Digne

Texte identique au manuscrit d'Annecy, sauf :
ligne 1 ... j'avais pensé en ce jour un poème...
ligne 2 ... ce qui se passe...
ligne 6 ... parce que une...
ligne 7 ... je laisserai...

Manuscrit de Nice

Texte identique au manuscrit d'Annecy, sauf :
ligne 1 ... "poème"...
ligne 2 ... ce qu'il se passa...
ligne 3 ... celle du Judas...
lignes 4-7 ... la vocation, le progrès et déclinacion de saint Mathias et du
Lazare, et entre la vocation du mauvais riche et de Judas ; mais parce que

telle sorte de parler mange beaucoup de temps, je laisserai...

Edition de 1643

1 J'ai pensé de vous entretenir en ce jour de la fin mal heureuse du
2 mauvais riche, et de celle de Judas, et de la fin bien heureuse du Lazare
3 et de saint Mathias, pour vous montrer le grand sujet qu'il y a de crain-
4 dre en toute sorte de vocation : Multi enim sunt vocati, pauci vero
5 electi ; car plusieurs sont appelés, dit notre Seigneur, mais peu sont
6 élus, comme voulant dire que plusieurs sont...

On voit bien ici que l'édition d'Annecy, lorsqu'on la lit pour ainsi dire en même temps que le manuscrit d'Annecy, lui est extrêmement fidèle, sans cependant le suivre parfaitement ; on voit aussi que la raison de ces modifications mineures certes, mais qui ne vont pas sans causer une certaine gêne aujourd'hui, nous échappe très souvent : elles se justifient mal. Pourquoi "d'autant" au lieu de "parce que", sinon pour pasticher le style du saint ? Pourquoi inverser "Lazare" et "saint Mathias" la deuxième fois où ils sont cités et ne pas reprendre le chiasme du manuscrit d'Annecy ? Pourquoi transformer "je laisse cela" etc. en "je ne m'y arrêterai guère" etc. ? et ainsi du reste. On ne voit même pas que ces modifications soient, dans les derniers cas cités, justifiées par le désir de "faire du saint François de Sales", ou qu'elles mettent l'idée en plus grand relief. Pourtant, dans un texte recueilli, rien de tout cela n'est grave : le serait de le traiter au contraire comme un texte écrit.

En revanche, on voit parfaitement bien que l'idée, elle, est scrupuleusement respectée.

Les mêmes remarques se feraient sur tout autre passage. Terminons sur une dernière série d'exemples. (Ils ont été multipliés au cours des recherches préparatoires pour ce travail : jamais les conclusions n'ont été autres que celles qui sont présentées ici).

W + J Les 28 fevrier 1740

Predication pour le 3^{me} jeudi de Carême

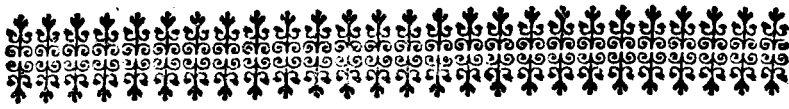
J'avois pensé de faire en ce saint jour un poëme
une comparaison une similitude, touchant ce qu'il
se passa en la vie du mauvais Riche, et celle de
Juda, du Lazare, et de S^t Mathias, parceque je
trouve un grand rapport entre la vocation le progrès
et déclinacion de saint Mathias, et du Lazare et
entre la vocation du mauvais Riche et de Juda mais
parceque telle sorte de parler, mange beaucoup de
temps, je laisserai cela pour vous parler seulement
et simplement de la vocation de S^t Mathias ou non,
trouveront un grand sujet de crainture a cause des
paroles de l'evangile plusieurs sont appelle et peu
sont elus, et dequoi condamner ceux qui injustem-
ent, sans enent et parlent contre la providence divine
et ne veulent adorer ni approuver l'effet et
evenement dicelle, touchant les vocation des bons et
reprobation des mauvais Car lors que lon voit
lelection des mauvais, la prudence humaine vient
a se metre, en la recherche des cause et raisons
de telle Cheute, et ne voulant en ceci regarder la
bonne providence de Dieu elle se gette sur le défaut de la
grace et dit. ô si le pecheur eut autant reçu de
graces que le juste il ne fut pas tombé en tel

resusciter car il tombera sur leurs faces entendant la voix d'esperance eternelle, et ne vront plus q'NS, et cesy et le voverin degen. de la perff. on de ne voir plus q'NS enquoy q'no passion; plusit qui rempecheront bien de regarder les honer. et les chose de ce monde, mais extremement ceux qui ne se regarde, yont eux mesme, ie des mesme les plus gnerel recherchent et chovrent entre les exercises de leu bon et qui seroit plus a leur goût, et plus conformé a leur inclination, si ne faut pas q' d'iceu ne cherchent plus q'NS ni avoir aucune affection q'NS, et ne seront q'NS. Les ames qui sont parvenues a ce degré de perff. ont un sing. tout particulier regard et attention au sang de NS crucifie, parce q'c'ly treuve plus seul qu'en nul autre lieu.

Prelection pour le troisieme jour du carême

Bas. de Digne p. 134

AVOIS pencez (de faire) en ce jour un sermone, une comparison, une similitude, touchant ce qui se passoit en la vie d'un mauvais riche et celle de Judas, du lazare et de st. mathias, parce q' le treuve un grand rapport entre la vocation le progres et destination du mauvais riche et de Judas, et entre la vocation progres et fin, de st. mathias et du lazare, mais parce qu'une telle sorte de parler m'enge beaucoup de temps, se laisse ^{un} se en parler seulement et remplent de ces paroles de leu evangile; plusit sont achetés. et pour sont eslu, et dequoy condamner ceux qui insistent surment et parle contre la providence divine, et ne veulent adorer ni approuver les esuits et exceptent d'icelle, touchant les vocation. Des bons et reprobations des mauvais, car lors q' lors voient leis d'iceu des mauvais, la providence humaine, vient a comestre en la recherche de cause et raisons de telles chutes, ne voulant en cesy regarder la douce providence de dieu, elle se reite sur le defaut de la grace, et dit ad. ny cepercheur heurt tantant recen de grace q' le juste. il ne fut pas tomber en tel defaut; or telles sortes de gens avoient q'q' raisons si disoit seulement q' la grace nest pas donner au pecheur, come au juste, mais sil passient plus outre et quils disent pourquoy est a les pecheur ne resusciter pas la grace, come les justes q' certes ils seroient emirant de confesser q' ce n'est pas le defaut de la grace. car jamais la grace ne manque; dieu la donne tous ^{un} suffisante, a qui conve. La veux recevoir, et cesy et une chose toute claire, tous les theologies en ont d'icelle, et le concile de trante la declare q' jamais la grace ne se mangue, mais cest ne pas mangere la grace, ou ne la voulant recevoir, ou donner ne consentants a icelle; et certes les d'anne. seroit contraint de confesser, come dit st. demis areopagite, q' cest par leur faulte, et non pas celle de la grace, qu'ils sont



S E R M O N

POVR LE III. IEVDY

DE CARESME.

Homo quidam erat diues, & induebatur purpura, & bysso, & epulabatur quotidie splendide : & erat quidam Mendicus nomine Lazarus ; qui jacebat ad ianuam eius, vlceribus plenus, cupiens saturari de micis, quæ cadebant de mensa diuitis, & nemo illi dabat. *Luc. c. 16.*

Ily auoit un homme riche, qui se reuestoit de pourpre, & de fin lin; qui faisoit tous les iours bonne & magnifique chere : & il y auoit un pauvre nommé Lazare couché à sa porte plein d'ulceres ; lequel desiroit d'estre rassasié des miettes qui tomboient de la table du riche, & personne ne luy en donnoit. S. Luc ch. 16.

L'AY pensé de vous entretenir en ce iour de la fin mal-heureuse du mauuais riche, & de celle de Iudas, & de la fin bien-heureuse du Lazare & de saint Mathias, pour vous monstrier le grand sujet qu'il y a de craindre en toute sorte de vocation : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi*; Car plusieurs sont appellez, dit nostre Seigneur, mais peu sont esleus, comme voulant dire, que plusieurs sont

Matth. 20.

EXEMPLE III

Sermon pour le premier dimanche de Carême. 13 février 1622.

Manuscrit d'Annecy

1 Mes chères âmes, il y a encore d'autres sortes de vaines espérances,
2 dont l'une est de vouloir durant le cours de cette vie mortelle et passa-
3 gère toujours des consolations, des suavités et des tendresses à l'orai-
4 son, espérance frivole et niaise à merveille, comme si notre perfection
5 et bonheur dépendaient de cela ; ne voyons-nous pas que notre Seigneur ne
6 les donna pour l'ordinaire que pour nous amorcer et amadouer ? Il faut
7 passer outre, car il faut finir. Saint Bernard remarque par après quelles
8 sont ces négociations qui se font en la nuit, que le Psalmiste dit que
9 ceux qui seront armés de la vérité ne craindront point. Et ceci, c'est le
10 cinquième document que je vous présente, ces négociations qui se font dans
11 la nuit, c'est à dire à couvert et à cachette ; voyez-vous, les ambitieux
12 n'ont garde d'aller au pourchas des honneurs, des prééminences, des char-
13 ges ou offices relevés tout à découvert ; ils marchent dans la nuit,
14 craignant d'être découverts.

Manuscrit de Digne

Identique sauf :

ligne 1 ... il y a encore d'autres sagettes, je veux dire d'autres sortes...
lignes 6-12 ... pour nous amorcer et amadouer, comme on fait les petits en-
fants auxquels l'on donne du sucre ; il faut que je passe outre, car il faut
finir. Saint Bernard remarque par après quelles sont ces négociations qui se
font en la nuit, que le Psalmiste dit que ceux qui seront armés de la vérité
ne craindront point ; et ceci est le cinquième document que je vous présente.
Ces négociations qui se font en la nuit nous représentent l'avarice et l'am-
bition, vices lesquels font leur trafic en la nuit, c'est à dire tout à cou-
vert, par-dessous main et à cachette ; voyez-vous, les ambitieux n'ont garde
d'aller...

Edition de 1641

1 Mais il y a encore d'autres sagettes qui volent en plein jour, qui
2 sont les vaines espérances que quelques uns ont de recevoir toujours du-
3 rant le cours de cette vie mortelle, des consolations et suavités en

4 l'oraison : espérance niaise et frivole à merveille, comme si notre per-
5 fection et bonheur dépendait de cela. Hé ! Ne voyons-nous pas que Notre
6 Seigneur ne les donne aux âmes commençantes, que pour les amorcer et ama-
7 douer ? Comme on fait aux petits enfants, auxquels on donne du sucre pour
8 les attirer, et qu'elles sont plutôt marque de faiblesse que de perfec-
9 tion.

10 Et pour quatrième document saint Bernard remarque que ces négocia-
11 tions qui se font en la nuit, que le Psalmiste dit que ceux qui sont ar-
12 més de la vérité ne craindront point, nous représentent l'avarice et
13 l'ambition ; vices lesquels font leur trafic en la nuit, c'est à dire à
14 couvert, par dessous main et en cachette. Regardez les ambitieux, ils
15 n'ont garde pourchasser les honneurs, prééminences et offices relevés
16 tout à découvert, ains ils marchent dans la nuit, parce qu'ils craignent
17 d'être aperçus.

Edition de 1643

Identique à l'édition de 1641, sauf :

ligne 4 ... omission de "espérance niaise et frivole à merveille".

lignes 7-8 ... amadouer ? Comme on donne aux petits enfants du sucre pour les attirer.

ligne 14 ... en cachette, car les ambitieux n'ont garde...

lignes 15-17 ... les prééminences et offices relevés à découvert, ains ils marchent dans la nuit, c'est à dire finement et en cachette parce qu'ils craignent d'être aperçus et tenus pour tels.

Edition d'Annecy

1 Mes chères âmes, il y a encore d'autres sortes de vaines espérances,
2 dont l'une est de vouloir toujours des consolations, des suavités et des
3 tendretés à l'oraison durant le cours de cette vie mortelle et passagère ;
4 espérance frivole et niaise à merveille, comme si notre perfection et
5 bonheur dépendaient de cela ! Ne voyons-nous pas que Notre Seigneur pour
6 l'ordinaire ne donne ses tendretés que pour nous amorcer et amadouer,
7 comme on fait les petits enfants auxquels on baille du sucre ? Mais pas-
8 sons outre car il faut finir.

9 Saint Bernard remarque par après quelles sont ces négociations qui se
10 font en la nuit, lesquelles le Psalmiste dit que ceux qui seront armés de
11 la vérité ne craindront point. Pour moi, il m'est avis (et c'est le cin-
12 quième que je vous présente) que ces négociations qui se font dans les

Bande portant le texte du manuscrit de Digne, et fixée dans le manuscrit d'Annecy. Ecriture du XIXe siècle.

Sermon p^r le 1^{er} Dim. de Carême - Ms. de Digne P. 203 l. 21.

†... amadouer comme on fait les petits enfans auxquels l'on donne du sucre; il faut que je fasse outre, car il faut fuir. Saint Bernard remarque par apres quelles sont ces negociations qui se font en la nuit que le fataliste diet que ceux qui seront armez de la verité ne craindront point, et cecy est le cinquiesme document que je vous presente. Ces negociations qui se font en la nuit nous representent l'avarice et l'ambition, vices lesquels font leur trafic en la nuit, c'est a dire tout a couvert, par dessous main et a cachette... †

1er Dimanche de Carême

Réduction de l'in folio de l'édition de 1641.

de ioye au cœur à son auenement, & tandis qu'il y a lieu d'esperer, plus aulli la douleur des effets contraires cause de tristesse à ces esprits feruens, lors qu'ils se voyent estre, non des saincts, comme ils pensoient, mais au contraire des creatures assez imparfaites, car ils se descouragent apres à la poursuite de la perfection, qui conduit à la saincteté. Patience, leur peut-on dire, ne vous haltez pas tant; commencez à bien viure, selon vostre vocation, marchez en la voye de vostre obseruance doucement, simplement & humblement, puis confiez-vous en Dieu, qu'il vous rendra saincts quand il luy plaira. Mais il y a encores d'autres sagettes qui volent en plain iour, qui sont les vaines esperances que quelques-uns ont de recevoir toujours durant le cours de cette vie mortelle, des consolations & suauitez en l'oraison: Esperance niaise & frivole à merueilles, comme si nostre perfection & nostre bon-heur dependoit de cela. Hé ne voyons-nous pas que nostre Seigneur ne les donne aux

Et pour quatriesme document, Sainct Bernard remarque que ces negociations qui se font en la nuit, que le Psalmiste dit, que ceux qui seront armez de la verité ne craindront point, nous representent l'auarice & l'ambition; vices lesquels font leur trafic en la nuit, c'est à dire à couuert, par dessous main, & en cachette. Regardez les ambitieux,

A ils n'ont garde de pourchasser les honneurs, les preeminences & les offices releuez, tout à des ouuert, ains'ils marchent en la nuit, parce qu'ils craignent d'estre apperceus. Les auares temporels ne peuuent non plus dormir, dautant qu'ils sont toujours apres à chercher quels moyens ils pourront tenir pour accroistre leur bien, & remplir leur bourse. Or ce n'est pas des auares temporels que ie veux parler maintenant, ains des auares spirituels: Et pour ce qui est de l'ambition, malheur à ceux qui cherchent d'estre esleuez en des charges ou superioritez, & les obtiennent par leurs poursuites, & embrassent par leurs choix, car ils cherchent la tentatiō; c'est pourquoy ils sont en grand danger de perir en icelle, s'ils ne se conuertissent, & n'vrent apres avec humilité de ce qu'ils ont embrassé avec l'esprit, & par l'esprit de vanité. Je ne parle pas de ceux qui y sont esleuez par la soumission & obeissance qu'ils doiuent à Dieu & à leurs Superieurs, mais de ceux qui y sont esleuez par leur election: car les autres n'ont rien à craindre, non plus que Ioseph en la maison de Phucphar: car si bien ils sont au lieu de la tentation, ils ne periront point en icelle; & il nous doit peu importer où nous soyons, pourueu que nous y soyons conduits comme nostre Seigneur au desert, par le S. Esprit, nous n'aurons rien à craindre.

Les auares spirituels sont ceux qui ne cessent iamais d'embrasser & rechercher beaucoup d'exercices, pour paruenir pluslost à la perfection, comme si la perfection consistoit en la multiplicité des actions

13 ténèbres nous représentent l'avarice et l'ambition, vices qui font leur
14 trafic en la nuit, c'est à savoir par dessous main et en cachette. Voyez
15 vous, les ambitieux n'ont garde d'aller tout à découvert au pourchas des
16 honneurs, des prééminences, des charges ou des offices relevés ; ils mar-
17 chent dans l'obscurité, craignant d'être aperçus (110).

On reprendrait aisément ici les remarques faites sur les deux exemples précédents. Mais il faudrait y ajouter que les éditeurs d'Annecy ont procédé, comme on le voit, en plus, et sans crier gare, à des contaminations de manuscrits, que cependant on justifierait facilement dans le cas particulier des sermons recueillis qui nous occupe, à la seule condition donc de le signaler.

Que conclure de cette lecture parallèle de quelques rédactions d'un même sermon ? Même dans le cas d'une tradition manuscrite qui ne serait pas celle d'oeuvres oratoires non rédigées entièrement par l'auteur, on connaît bien, par la faute des scribes successifs, des interpolations ou omissions diverses dans telle ou telle transmission, sans que ce phénomène se limite aux siècles qui précéderent l'imprimerie.

A plus forte raison, pour des oeuvres rédigées d'après des notes, on le rappelait en commençant ce travail, qui peut affirmer qu'il lit ce qui a été vraiment prononcé ? Qui est certain de la forme orale qu'eut la Politique d'Aristote dont on sait qu'elle est peut-être connue par des notes de cours d'étudiants, ou de professeur ? Le problème n'est ni particulier aux sermons recueillis ni spécial à ceux de saint François de Sales. La seule chose qui leur soit un tant soit peu particulière vient du fait que le nombre des textes témoins accentue pour eux l'impression de divergence alors que nous devrions avoir l'impression inverse : c'est la convergence de ces multiples témoins qui devrait nous frapper. Mutatis mutandis, il n'y a pas beaucoup plus de différence (il y en a même beaucoup moins) entre leurs rédactions, même s'il leur arrive de se recopier, qu'entre celles des Synoptiques, bien que, eux, soient de façon certaine rédigée par des auteurs différents, tout

témoins des mêmes événements qu'ils étaient. C'est que les différences entre les sermons sont en général des différences de "copistes", les rédactrices ayant pris soin d'écrire en commun ce à quoi elles avaient assisté ensemble, répétons-le. Ainsi peut-on dire de l'édition d'Annecy qu'elle veut être une "restauration", avec tout ce que mot comporte à toutes les époques.

Calvin revoit ses sermons, tout pris et rédigés par d'autres qu'ils sont. On n'en connaît ainsi que la forme qu'il a voulue définitive. Mais est-ce ce qu'il a prononcé dans le détail ? François de Sales ne revoit ni ne rédige ses textes : qu'a-t-il dit dans le détail ? Bossuet rédige mais ne publie pas. Qu'a-t-il dit dans le détail ? A-t-il lu sa rédaction ? On voit qu'on en arrive au même point de toute façon.

Mais il faut oser dire et affirmer que les sermons recueillis de saint François de Sales, parce que recueillis par les Visitandines et parce que non revus, sont plus proches certainement de ce que fut leur réalité concrète que ne le sont les sermons des autres auteurs auxquels il vient d'être fait allusion, même si l'édition d'Annecy ne dit nulle part formellement et très clairement quand elle mêle les différents manuscrits qui lui apparaissent comme tous vraisemblables, et le sont, en vérité. Le seul critère a pouvoir être retenu était bien celui de la chronologie des manuscrits, dans la mesure où on peut l'établir, et ce n'est que dans les grandes lignes qu'on le peut.

Ce sont là les questions communes que pose toute littérature oratoire "recueillie". On a eu le tort jusqu'à maintenant de les considérer, pour le seul saint François de Sales, comme un vice rédhibitoire, alors qu'il était le seul pour qui elles étaient justement une preuve indubitable d'authenticité. (Et pourtant, jusqu'à maintenant, hormis l'équipe éditrice, les archivistes, qui avait pu comparer les manuscrits et éditions anciennes avec le travail d'Annecy ?).

Il reste cependant qu'il nous faut faire un bon effort de relativité

historique pour ne pas trop regretter les principes sur lesquels a été bâtie l'édition d'Annecy pour les sermons recueillis, même si le progrès accompli par Dom Mackey et les Visitandines est immense depuis les éditions anciennes.

Il est évident que mettre en parallèle un si petit nombre de courts passages ne constitue en rien une démonstration mais simplement une illustration des conclusions auxquelles une longue fréquentation des différents manuscrits et éditions dans les archives de la Visitation d'Annecy a permis d'arriver. La véritable démonstration de ce que vaut le texte publié par Annecy ne pourrait consister qu'en un nouvel établissement de ces prêches dans leur entier, c'est-à-dire de tous les sermons recueillis connus. Entreprise immense, certes, et pour un profit en définitive assez mince, puisqu'une fois collationnées, les rédactions ne laissent apparaître que des différences minimes, toujours situées dans les domaines les moins importants, malgré qu'on en ait. Et l'édition d'Annecy qui les mêle souvent toutes, en donnant cependant la préférence au manuscrit qui porte son nom, et en la donnant à juste titre, se cantonne à ceci, au-delà de son goût pour la reconstitution et la restauration dont il a été parlé : choisir un terme, une tournure prise ailleurs, omettre une répétition, ajouter un vocable pris à une autre version, dans une énumération par exemple, éclaircir la syntaxe par simple déplacement, par exemple aussi, d'incises qui alourdissent la lecture, effacer des obscurités, nées du style oral du prédicateur lui-même certainement autant que de la plume de la religieuse rédactrice, qui risque, elle, de n'avoir fait, contrairement à l'opinion reçue que les respecter ; jamais, il faut y insister de la façon la plus formelle, ces audaces dans la retouche de la rédaction, pour toutes les comparaisons effectuées, n'atteignent l'idée, la théologie, la spiritualité, ni même, et ceci est fondamental, l'expression dans ce qu'elle a de plus particulièrement spécifique à saint François de Sales. Il faut se méfier des apparences, des impressions, ou des quelques véritables très brefs pastiches

qui sautent aux yeux. La réalité du travail des Visitandines est tout autre, malgré la liberté que le genre du sermon recueilli pouvait paraître leur donner. Aucune expression propre à François de Sales, en effet, de celles qui touchent vraiment à l'essentiel de son verbe, à ses images, à la manifestation profonde, à l'incarnation de son idée, n'a été altérée.

Il fallait vraiment, comme c'était le cas pour l'équipe des Visitandines et de Dom Mackey, bien connaître François de Sales, et de l'intérieur, pour réussir ce tour de force : souvent les mots de pastiche, "d'à la manière de" viennent sous la plume ; en réalité, rien de ce qui est modifié ou touché dans les sermons recueillis ne l'est avec des mots, des tournures, qui viennent d'ailleurs ; ou plutôt, ils viennent d'ailleurs chez saint François de Sales. Ç'aura été l'idée conductrice des éditeurs d'Annecy : faire que François de Sales corrige lui-même ses propres oeuvres à travers eux. Quoi que nous en pensions, il faut bien admettre qu'une telle attitude exclut toute malhonnêteté et exige à la fois un oubli de soi-même et une intimité avec l'oeuvre peu ordinaires.

Il n'en va pas de même pour les éditions de 1641 et 1643, et pour Migne, qui mérite bien, quelque admiration reconnaissante que l'on ait pour lui, la sévérité de Dom Mackey à laquelle nous avons fait allusion plus haut.

Chaque choix opéré par l'édition d'Annecy, s'il n'est pas incontestable, n'est jamais indéfendable, et entre toutes ces versions d'un même texte, ou plutôt d'une même parole définitivement disparue, versions qu'elle unit entre elles, il n'y a pas plus d'espace souvent qu'entre les différentes traductions exactes d'une même page. Même, encore plus souvent, ces différences sont-elles bien moindres.

Mais l'édition d'Annecy n'eût pas dû être une version parmi les autres, et, à la vérité, elle ne le pouvait pas. Si, une édition critique au sens

étroit et technique du terme était, sans doute aucun, impossible, on aurait aimé que fussent généralisées absolument la mise en place de notes justificatrices simples, les indications de provenance comme on en lit parfois (111) mais pas toujours, sans avoir besoin de se reporter aux tables finales de chaque volume qui, elles, sont complètes, mais difficiles à pratiquer. Ainsi le lecteur eût-il été libéré d'une inquiétude latente qui le tient après qu'il s'est aperçu de ce qu'il en est, celle de savoir s'il lit saint François de Sales, une Visitandine du XVII^e siècle, une Visitandine du XIX^e siècle ou encore un Bénédictin de la même époque en la personne de Dom Mackey.

En vérité, c'est bien saint François de Sales qu'il lit, pourtant.

Car l'aboutissement de tous les contrôles que nous avons opérés pour le présent travail a vraiment été le même : c'est François de Sales qu'on rencontre à travers les expressions et la graphie de ses premières Filles, formant avec elles une sorte de communauté ; c'est une manière de voix collective que l'on entend dans ces textes, et qui ne manque pas de susciter une émotion certaine : elles avaient bien le droit, après tout, d'être là, avec sainte Chantal, autour de leur "saint Fondateur", toutes ces Visitandines, et pourquoi pas, avec elles, celles du XIX^e siècle, comme toutes celles dont il a nourri et nourrit encore la spiritualité ?

Le saint François de Sales que l'on lit dans ces textes n'est aucunement défiguré par elles, qui, dès les débuts de sa prédication, recueillaient avec un infini respect la moindre des paroles qui tombait de sa bouche et n'auraient jamais osé "y toucher" (ce que lui-même eût bien fait, on l'a dit, sur son propre travail), parce qu'à l'origine on ne pensait pas à la publication.

Pour d'autres textes, ceux de 1641 et 1643, c'est-à-dire dès que l'on commença à éditer, les scrupules ne furent pas les mêmes, ou plutôt ils furent

inverses ; ce sont les principes inacceptables aujourd'hui qui avaient présidé à la parution des Entretiens dès le XVII^e siècle, qui, lorsqu'on parla d'édition se retrouvèrent utilisés, parce que les sermons recueillis appartenaient aussi à la littérature orale rédigée.

On peut regretter que, plus tard encore, l'équipe d'Annecy, qui avait ailleurs si admirablement montré (et devait encore montrer) de quoi elle était capable dans les volumes précédents, ceux des grands traités, mais aussi ceux des sermons autographes, où, au problème d'orthographe restituée près, la fidélité est absolue, presque superstitieuse, si l'on ose dire (112), à l'égard du manuscrit, n'ait pas su se dégager complètement de ces habitudes et n'ait pas réussi à montrer dans le domaine qui nous occupe, l'absolue rigueur scientifique qui était la sienne en vérité, et qui est restée ainsi trop longtemps dissimulée ou niée même parfois.

Il n'en reste pas moins que la seule édition digne de ce nom que nous ayons des sermons de François de Sales n'est pas utilisable pour l'unique raison qu'il n'y en a point d'autre digne de ce nom aussi, mais parce qu'on peut se fier à elle, à condition de le faire avec prudence, une prudence qui ne concerne finalement que le chercheur, et encore dans un domaine très limité ; on a dit plus haut que cette prudence excluait certaines études de stylistique ou de grammaire de son champ de travail ; il faut ajouter en terminant qu'elle l'obligera, pour les grandes images utilisées dans les sermons recueillis, à leur chercher un parallèle, dans d'autres oeuvres autographes du saint, ou à y trouver des garants inattaquables. Ce qui ne présente aucune difficulté.

Et l'essentiel demeure : au même titre que les textes autographes, mieux, en les complétant, les sermons recueillis peuvent et doivent être utilisés pour l'analyse et la connaissance d'ensemble de la pensée de François de Sales ; grâce à eux, on a l'auteur en entier et vivant devant soi, si l'on peut dire : réfléchissant et méditant dans les autographes, parlant et priant

dans les recueillis. Exclure ces derniers textes de tout travail sur la prédication de l'évêque, ou trop s'en méfier, serait amputer et déformer ce travail précisément. Même et surtout dans l'édition d'Annecy, c'est plus et mieux qu'un texte conjectural qu'on lit, en particulier si on compare ces textes à ceux d'autres auteurs. Et avec l'ensemble de l'oeuvre de François de Sales, les comparaisons sont éloquentes : les Visitandines étaient vraiment des rédactrices exceptionnelles, le manuscrit de la Bibliothèque Nationale le prouve, ou encore, dans l'édition d'Annecy, les quelques textes qu'elles ne prirent pas (113).

-o-o-o-o-o-o-o-o-o-

Conclusion

Que conclure de cet examen d'ensemble des problèmes posés par le texte des sermons, examen qui se devait d'être fait à la loupe ?

Aucun problème de faux ou d'identification ne doit arrêter l'étude des sermons autographes, quelque tumultueuse qu'ait été leur édition.

Pour les sermons recueillis, qui constituent en volume (mais non en nombre puisque maint sermon n'a pas été "copié", comme on disait souvent alors) la moitié des textes à nous être parvenus, il fallait s'assurer de la valeur des manuscrits et des éditions. Il fallait s'assurer qu'on ne travaillait pas ici dans le vague ou l'à peu près, que le texte, pour ainsi dire, existait bien. Sinon, une bonne moitié aussi du travail entrepris s'écroulait.

On a montré qu'il n'en était rien.

x

0

x

x